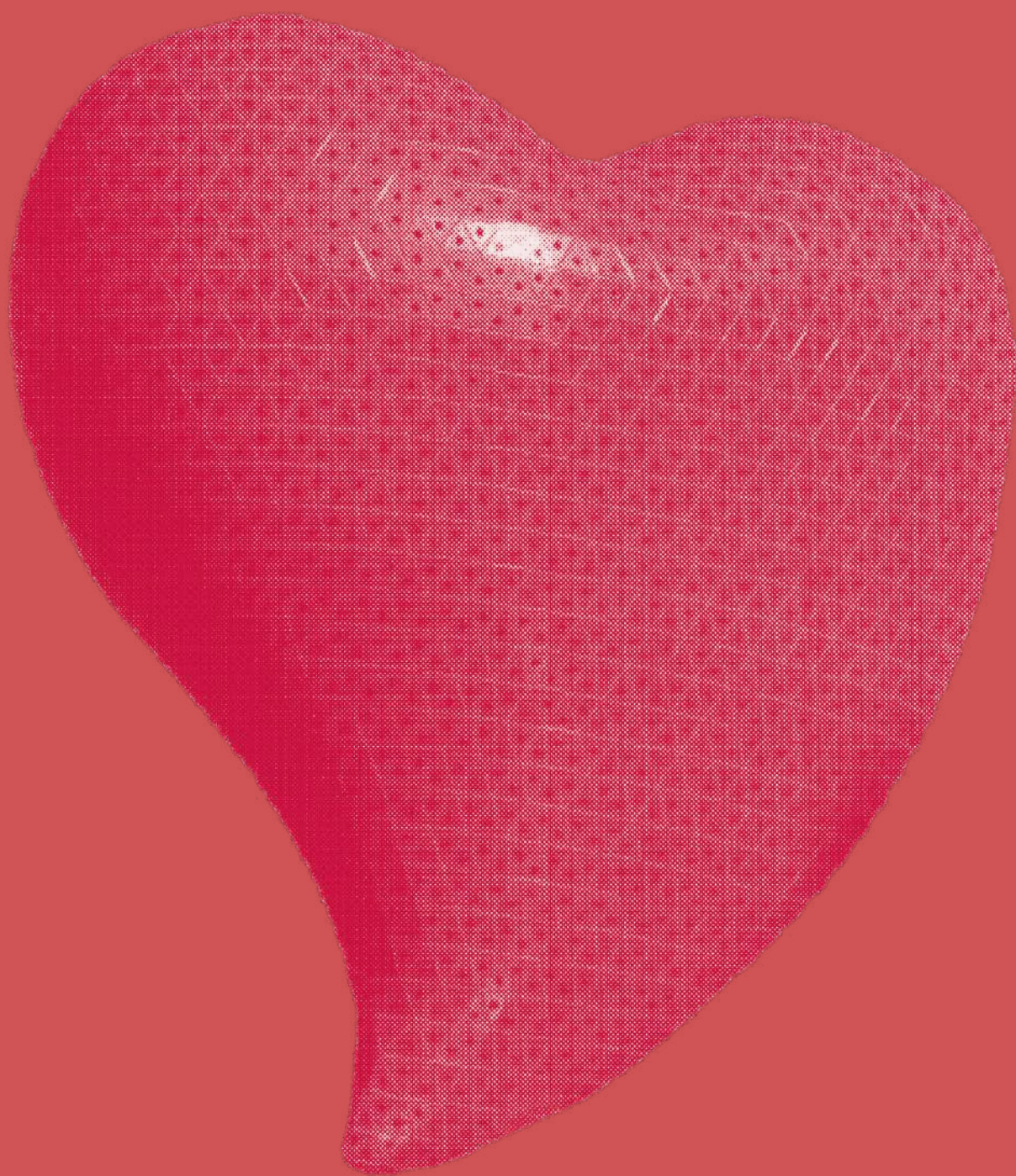


Rabelais hors les murs

nos vies, nos récits, nos regards



EDITO

« Allô la ZEP, ici Libé, on a une idée à vous proposer ! »

Cette aventure a commencé à peu près comme ça. Depuis plus de six ans, la ZEP et Libé, c'est un compagnonnage. Une fois par mois, le quotidien, né en 1973 à l'ombre du slogan « Peuple, prends la parole et garde-la ! », et la ZEP, née en 2013 pour faire entendre des témoignages qui font l'époque, se retrouvent autour de double-pages de récits de la génération actuelle. Jusque-là, nous étions à l'initiative. Les coups de fil se passaient dans l'autre sens. « Allô Libé, ici la ZEP, on a une double à vous proposer. » Ensemble, on a essayé de raconter le sport du bas de l'immeuble, les stratégies écolo, la police de (trop grande) proximité ou le 115 à 15 ans.

Cette fois-ci, on s'est retrouvé-es autour de la grande table du sous-sol, celle des conférences de rédaction, pour parler des 50 ans du quotidien. Paul Quinio, le directeur de la rédaction, avait une idée : « Libé a 50 ans et le lycée Rabelais aussi... » Il nous donnait l'opportunité d'une aventure commune, d'une année partagée, d'un Pacs à la manière de celui que Libé a été le premier quotidien à défendre : libre, consenti et joyeux. Il aura aussi été fécond des 112 textes réunis dans ce recueil, après la sélection qui a eu les honneurs du quotidien le 15 septembre. Pour ses 50 ans, Libé souhaitait s'offrir une cure de jouvence en ouvrant ses colonnes aux récits des adolescent-es et des jeunes adultes scolarisé-es à Rabelais. Une jeunesse loin d'être privilégiée. Écouter attentivement leurs façons de voir et de vivre l'époque. Apprendre de leurs expériences.

Nous nous sommes vite retrouvé-es, après la table ronde de la conférence de rédaction, autour de la table laquée du bureau de Patricia Jourdy, proviseure du Lycée Rabelais. Élèves qui passent une tête, café à volonté, enthousiasme communicatif de Patricia et de la proviseure adjointe Mélanie, on a tout de suite compris, dans ce bureau qui n'a pas dû recevoir un coup de peinture depuis l'ouverture du lycée en 1973, qu'on allait bien s'amuser. La moquette 70's des murs étouffait les rires de cette première rencontre et tout semblait possible. Pourquoi choisir des élèves ? Invitons-les tous et toutes dans cette aventure éditoriale ! Déjà, on voyait poindre la fine et empathique connaissance que cette équipe de direction avait de l'intégralité des élèves.

On a aussi compris que Rabelais n'est pas un établissement tout à fait comme les autres : un lycée nomade d'abord, qui n'avait plus de locaux depuis trois ans et dont les élèves migraient au rythme des transhumances scolaires.

Certain-es dans le 17e, d'autres dans le 19e, un contingent aussi porte de Vanves dans le 14e. Toujours en bout de ligne d'un métro. Des élèves qui, à peine retournés Porte de Clignancourt, apprenaient que le lycée allait fermer définitivement. C'est dans ce décor un peu troublé que les journalistes de la ZEP ont fait leur entrée dans cet établissement enchâssé entre le boulevard extérieur et le boulevard périphérique. Un lycée à la frontière du périph', mais avec une adresse parisienne.

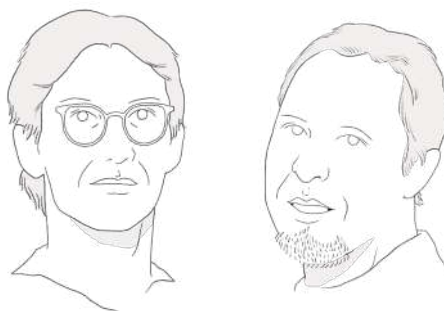
Un lycée malmené mais avec une équipe pédagogique au taquet. C'est donc stimulé-es par l'enthousiasme de la direction que nous avons cheminé au cours de l'année en compagnie des quatre classes de seconde, des quatre classes de première et d'une section BTS de la « promo » 2022/23. Et la rencontre a eu lieu. Investi-es, concerné-es, les lycéen-nés ont livré des textes et des témoignages qui éclairent sur leurs réalités, souvent âpres, et notre époque assez confuse.

Nous sommes très fier-es à la ZEP de la confiance qu'elles et ils nous ont donnée en acceptant que nous les assistions dans l'élaboration de leurs récits. Nous nous réjouissons aussi que le lycée, menacé de fermeture au début de l'année, ait été « sauvé » par le ministre de l'Éducation nationale qui lui a octroyé un sursis de cinq ans.

Espérons que d'autres quinquas viendront, à l'image de Libé, mobiliser l'intelligence et solliciter l'expertise de ces jeunes adultes. Car si un lycée a perpétuellement l'âge de ses élèves, un journal se doit aussi, parfois, d'ouvrir ses colonnes à tout son lectorat, y compris lycéen.

C'est chose faite. Bonne lecture !

Emmanuel Vaillant & Edouard Zambeaux



Quartiers, cités, rues... Nos territoires au quotidien	7
Travail, argent, logement... Nos conditions de vie	19
Parents, divorces, exils... Nos affaires de famille	31
Addiction, handicap, mal-être... Nos santés malmenées	53
Look, image de soi, sexisme... À l'épreuve de nos corps	71
Racisme, harcèlement, viols... Face aux violences	83
Sport, musique, réseaux ... Ce qui nous occupe	101
Permis, job, deal... Nos débrouilles, nos embrouilles	115
Collège, lycée, orientation... Nos avenir en suspens	127

6 MOIS À RABELAIS

Rabelais, c'est un « lycée sans couloir ». Les allées entre les préfabriqués portent des noms, comme si on était dans la rue. Simone Veil, Robert Badinter... Les élèves font parfois preuve de conservatisme, et aimeraient un lycée « à l'ancienne » avec cour d'honneur et portail monumental. Un groupe d'élèves traînent devant le CDI. Les filles commencent à entrer. Les garçons se traînent à leur suite.

Au centre de la salle, les élèves s'agglutinent à dix autour de tables prévues pour cinq. La première interpellation fuse : « Pourquoi vous venez chercher des témoignages dans notre lycée ? », demande Ariane. « Il y a des gens plus intéressants que nous. »

« Moi, j'ai rien à raconter. » Ashvaran veut écrire sur Cristiano Ronaldo, « CR7 ». Maéva sur Kylian Mbappé. Pas facile de les faire parler de leurs réalités. Derrière les verres épais de ses lunettes, Kenza refuse tout simplement de prendre le stylo. « J'ai pas d'idées de toute façon », s'agace-t-elle avec son cheveu sur la langue. C'est en dernière séance qu'elle se décide à raconter la première perquisition de la police chez elle, quand elle avait 13 ans.

Les élèves se répartissent sur les onze ordinateurs alignés le long des murs. Les plus appliquées ont apporté ceux donnés par la Région. D'autres préfèrent écrire à la main. Ce sera retranscrit sur ordinateur plus tard. La génération TikTok n'est pas familière des logiciels de traitement de texte et des copier-coller d'OpenOffice.

Amine traîne sur son téléphone. Il porte l'ensemble d'une équipe de foot. Son duvet épais lui donne un air plus âgé. Ses camarades sont déjà sur les claviers. Après une brève discussion, il trouve son sujet :

« Qu'est-ce que tu fais en dehors du lycée avec tes potes ?
— Bah... Je sais pas... (il réfléchit un long moment)
— Vous ne faites pas de bêtises, j'espère...
— Haha, non. J'ai arrêté. »

Il nous racontera comment il revendait des objets qu'il rackettait avec ses amis.

Comme Amine, certain-es acceptent de parler de la délinquance. D'abord sur le ton de la plaisanterie. Le ricanement des camarades accompagne les premières confessions. Puis, la confiance se crée. Une élève s'inquiète : « Si je vous raconte un truc illégal, vous allez en parler à la police ? » Un camarade a les mêmes scrupules : « Imagine, je deviens président et on ressort mon texte, je suis mort ! » On leur explique le principe de protection des sources, l'anonymat, et c'est parti.

Leur écriture se débride. « Écrivez comme vous parlez, comme vous écririez un message. » Passé simple prohibé. L'orthographe n'est pas la priorité. Place au récit. Idem pour le vocabulaire : « téléphone » devient « pénave » ; « l'argent », c'est « les tals ». Une attaque, de la description, des anecdotes, une chute... Retour aux fondamentaux de l'écriture journalistique.

Wilfried est le « géant » de la classe de seconde 1. Au début, il fanfaronne, se disperse. Il remet son bonnet dès que le prof a le dos tourné.

Il refuse de s'ouvrir. Impossible de l'imaginer écrire un témoignage. À la fin, il aura produit un des articles les plus touchants. Le lycéen raconte la précarité comme personne : il connaît sur le bout des doigts les entrées d'argent de son foyer, les difficultés de sa mère à boucler les fins de mois.

Kenza, Wilfried, Amine, Ariane...

« Pourquoi nous ? », demandent les élèves. Parce que ce sont leurs petites histoires qui racontent la grande. Les leurs, on ne pouvait les trouver qu'ici, dans les préfabriqués du lycée Rabelais.

Hadrien Akanati, journaliste à la ZEP



Quartiers cités rues...

Nos territoires au quotidien



Ici, quelques dizaines de mètres de différence peuvent avoir de lourdes conséquences. En novembre 2020, un élève de Rabelais recasé chez « *les ennemis* » du lycée Bergson, dans le 19e, y a été poignardé. Les guerres de quartier, c'est une réalité, et Kevin en a assez de compter les morts et les blessés. La chronique quotidienne des faits divers se nourrit trop souvent des rivalités qui dégénèrent sur cette portion du boulevard extérieur parisien. Sofia constate chaque jour que deux arrêts de tram séparent deux mondes complètement opposés : la bruyante et dangereuse Porte de Clignancourt vs la calme et verte Porte de Saint-Ouen.

Tous et toutes, à l'image de Reda et de Esteban, sont pourtant très attaché·es à leur quartier. Pour Ariane, c'est même viscéral : elle ne l'a pas encore quitté, mais elle se prépare déjà à avoir le cœur brisé.

Angélique Compoint, ligne de front

J'habite à Guy Môquet depuis que j'ai 4 ans. Entre Angélique Compoint et Porte de Saint-Ouen, mais plus vers Angélique Compoint. C'est un quartier du 18e arrondissement, un lieu où il y a beaucoup d'Arabes, de Noirs et de vendeurs de maïs. Entre nous, on appelle cet endroit la ligne de front.

C'est le milieu entre « Cli2 » pour Porte de Clignancourt et « PSO » pour Porte de Saint-Ouen, deux lieux ghettos qui sont en guerre. C'est comme si Angélique Compoint, l'endroit où ils se rejoignent, était la mère protectrice de ces deux endroits.

De la rue sale et malodorante...

Cli2, c'est la saleté, les clochards, les individus vulgaires qui puent et qui ne sont pas polis avec les filles ; comme les grands tontons qui nous draguent, nous les filles mineures. Il y a trop de monde là-bas. Il y a des vendeurs de cigarettes à la sortie du métro et, un peu partout dans la rue, des individus désagréables qui ne donnent pas envie d'y aller. C'est un peu comme les cités de Marseille. Il y a aussi beaucoup de grecs et de « maïchos ». Les maïchos, ce sont les Indiens qui vendent du maïs derrière leurs chariots. On les appelle comme ça parce qu'ils répètent sans cesse « maïs chaud », « maïs chaud »...

On trouve aussi un grand marché qui vend de la contrefaçon. Il est utile à ceux qui n'ont pas forcément les moyens d'acheter du luxe, et à tous les garçons qui nous mentent ! Ils achètent tous leurs habits là-bas, même les mecs de ma classe. Par exemple, il y en a un que je connais très bien et qui a une réputation de riche parce qu'il est toujours sapé en marques comme Gucci, Nike, Under Armour... Et bah, vous savez quoi ? Je l'ai vu sortir de là-bas en douce avec plein de sacs à la main. Il faisait le mec discret en mode personne ne l'a vu mais je l'ai très bien cramé. J'étais KO de rire. Comme je ne suis pas une sorcière, je n'ai raconté ça qu'à mes copines, mais j'aurais pu tuer sa réputation !

... aux bons restaurants propres et délicieux

PSO, c'est différent. C'est un paysage vert et espacé car c'est petit. Il n'y a pas beaucoup de monde et, surtout, c'est propre, car les gens sont polis et ne laissent pas le quartier se salir. Il y a une bonne odeur, une odeur d'herbe.

Pas celle du cannabis qu'on trouve à Cli2, mais celle qui est fraîche et arrosée. L'air est frais. Les gens marchent paisiblement. Quand on veut se voir avec mes copines, on se rejoint au parc de PSO. C'est agréable et, à côté, il y a beaucoup de bons restaurants propres et délicieux. Pas comme les fast-foods crasseux de Cli2 où on peut trouver des cafards dans nos grecs.

Angélique Compoint, c'est entre ces deux univers, un lieu où l'atmosphère est neutre, sans affrontements. On ne sent pas la guerre entre le 17e et le 18e. On sait pourtant qu'à droite c'est Cli2, et à gauche PSO. C'est là que ma mère m'envoie souvent pour faire les courses car c'est moins cher. Je connais bien ce quartier. On y trouve de tout : boucheries, boulangeries, Intermarché, coiffeurs, épiceries... La viande n'est pas chère et très bonne. Je me limite à l'alimentation parce que chez les coiffeurs, vu leur prix très faible, tu risques d'avoir une infection comme mon père, ou même perdre tes cheveux comme ma tante qui a fait sa coloration là-bas.

J'y passe tous les jours. C'est mon chemin pour aller au lycée. Je me suis rendu compte il y a longtemps que c'était une frontière car tous les jeunes en parlent, et j'ai assisté à plusieurs affrontements là-bas. Un ami de Cli2 s'est fait poignarder à la fesse par des mecs de PSO parce qu'il en avait insulté un. Une copine s'est fait taper parce qu'elle ne voulait pas donner son Snap. Et moi, j'observe ce théâtre permanent. Le petit théâtre de ma vie !

Sofia, 17 ans

Clignancourt pour toujours !

Notre quartier, c'est Porte de Clignancourt, là où on traîne tous les jours. Notre cœur est celui de Clignancourt qui brille dans la nuit. C'est une sculpture, sur une grande place avec beaucoup de transports en commun. Clignancourt, c'est un peu notre vie. C'est un quartier en mouvement, avec de la joie et de la bonne humeur. Tous les week-ends, avec les copains, on se rejoint au stade Bertrand Dauvin pour faire des matchs de foot. Puis, on termine au kebab Galatasaray, un kebab en or. Ce qu'on y mange est succulent.

La meilleure association de Clignancourt, c'est Oasis 18. C'est une association d'aide aux devoirs pour les plus petits, en CP, jusqu'aux plus grands en terminale. Ce qui nous plaît, c'est l'ambiance. Les gens sont comme une famille. Quand on rentre, on ressent directement la bonne humeur. Après avoir fait les devoirs, il y a des jeux. Des fois, on débat sur la société. On ne s'ennuie jamais.

Les gens sont comme une famille. Quand on rentre, on ressent directement la bonne humeur.

Fêtes et voyages tout l'été

Avec eux, on est déjà partis en vacances dans d'autres pays. Ils préparent des voyages, des sorties au cinéma, au parc Astérix, à la piscine, un peu partout. Ils font aussi des projets pour aider les jeunes sur leur avenir. Leur Insta, c'est @oasis.18.

En été, on fait des fêtes de quartier et des activités pour les petits, de la peinture, du dessin, et une grande vidéoprojection. Ils installent des jeux de société, des activités en plein air et des jeux sur console. On a déjà

fait un petit match de foot, des éperviers, et même un cinéma en plein air avec une nappe blanche et un projecteur.

Clignancourt est un quartier avec des gens sympas, même s'il y a des personnes qui racontent de mauvaises choses, comme le fait qu'il y en a qui dealent ou font des choses illégales. Il y a ça dans toutes les villes. Clignancourt, on t'aimera toujours.

La mixité, c'est mon quartier

J'habite dans un quartier où ce n'est pas du luxe, mais avec beaucoup de mixité. Porte de Clignancourt, dans le 18e. Un quartier normal, ni trop riche, ni trop pauvre. L'appartement est grand, dans une résidence d'immeubles HLM, avec un parc juste à côté. À l'école primaire, les classes sociales étaient mélangées, avec des enfants de riches, des enfants d'avocats, de personnes qui travaillent au Sénat, et des enfants qui vivaient en foyer.

Je me souviens d'un jour où j'ai été invité par un de ces enfants de riches à son anniversaire : le terrain était immense, grande maison, garage assez grand pour mettre une table de ping-pong, piscine, petit terrain de foot. J'ai passé une très bonne journée, mais j'ai halluciné de la différence des mondes dans lesquels on vivait.

Entre deux mondes

Forcément, avec les enfants venant du foyer pas loin de l'école, ça faisait une grande différence. Je ne sais pas à quoi ressemblait ce foyer mais les gens avaient des problèmes familiaux assez graves : les parents ne voulaient pas ou ne pouvaient pas s'occuper d'eux, ou étaient morts. Les éducateurs venaient les chercher à la sortie de l'école. Ils repartaient dans leur « chez eux » où ils partageaient leurs chambres avec d'autres enfants dans la même situation. Alors que moi, je rentrais chez moi retrouver ma chambre et mes parents.

J'étais entre ces deux mondes. Je me suis lié d'amitié avec tous, mais un peu plus avec les enfants du foyer. Le premier jour, on m'a mis à côté de l'un d'eux, Benoît, et c'est devenu un super pote. On a été trois ans dans la même classe. À la fin de la primaire, nos chemins se sont séparés.

J'y suis, j'y reste

Ensuite, je suis allé dans un collège privé près de la porte de Clignancourt. Contrairement à ce qu'on croit, il y avait pas mal de mixité. Je me suis lié d'amitié avec les moins populaires et les moins riches.

Puis vint le lycée. Quand j'ai reçu la lettre d'affectation, je ne vais pas vous mentir, j'ai été déçu. Ce n'est pas celui que je voulais. Mais bon, c'est le destin, je reste ici, à Porte de Clignancourt. Je me trouve privilégié par rapport aux autres élèves. Mes parents sont professeurs des écoles et sont dans une situation financière stable. On ne galère pas pour remplir le frigo. Je n'ai pas beaucoup d'argent de poche comparé à d'autres, mais je ne me plains pas.

Abel, 15 ans

La drogue c'est mon quotidien (de loin)

Zac, 16 ans

La drogue a beaucoup de place dans ma vie. Dans mon quartier, il y a tout le temps des histoires de drogue. J'ai un voisin qui vend. Bon, en fait plus maintenant, il est en cavale... Il stockait de la drogue dans ma résidence. Dans la rue près de chez moi, il y a des points de vente. J'en connais plein qui vendent. J'ai des amis qui sont tombés dans ça.

Tout le monde me dit que c'est mal. Je ne m'en approche pas.

Moi, j'ai déjà consommé, mais je ne vends pas. On m'a proposé d'aller bosser pour un four, c'est un lieu de deal. Celui qui vend va gagner plus que celui qui guette. Pour une journée entière, ça peut rapporter 200 euros pour vendre et 100 euros pour surveiller. Je n'ai pas envie de tomber là-dedans.

Mon oncle s'est fait prendre

Peut-être parce que j'ai mon oncle qui a géré un business dans la drogue au Maroc. Quand j'avais 8 ou 9 ans, mon cousin m'a montré où il cachait tout ça. J'en ai parlé avec mon oncle. Il m'a expliqué que c'était de la drogue et qu'il vendait pour avoir de l'argent. Mais il m'a dit de ne jamais le faire.

Ça ne se voyait pas qu'il avait de l'argent. Il économisait pour acheter une maison avec sa femme et son enfant. Un jour, il s'est fait prendre. J'ai été choqué. Je ne pensais pas que ça lui arriverait. J'étais triste aussi. C'est un oncle avec lequel j'étais proche. Ne plus le revoir, ça m'a fait mal. Il est resté quatre ans en prison.

Ma mère, mon rempart

Quand il est sorti, il n'a plus recommencé et il a changé de ville. Il était menacé. Mes deux autres oncles l'aidaient aussi pour son trafic. Ils n'ont pas eu le choix de faire ça. Ils vivent dans une région pauvre au Maroc. Il n'y a pas de travail, donc ils font des choses qu'ils ne devraient pas faire.

La drogue, ça fait partie de mon quotidien. Tout le monde me dit que c'est mal. Je ne m'en approche pas. Ce qui me fait résister, c'est surtout ma mère. Je ne veux pas la décevoir... Si je le fais et qu'elle l'apprend, je ne ferai plus partie de la famille.

Les Grands, ils savent nous parler

Dans mon quartier, je suis très tôt devenu le protégé des Grands. Quand je dis les Grands, je parle de ceux nés entre 1997 et 2004. Quand ils me voient, ils me disent toujours bonjour. Ils sont là pour m'aider. Si je dois aller quelque part, ils me déposent. Si j'ai soif et que je n'ai pas d'argent, ils me paient des Oasis ou des Ice Tea. Si j'ai faim, ils m'offrent des grecs, des tacos ou des pizzas.

Depuis que je suis petit, j'habite à Porte d'Asnières. Un grand quartier de Paris dans le 17e, où la plupart des gens se connaissent, mais qui est surtout connu pour les embrouilles. Depuis que j'ai l'âge d'aller dehors, les Grands nous disent qu'il ne faut pas trop qu'on traîne autre part, par peur qu'on s'embrouille avec des gens et qu'on fasse quelque chose de mal. Ils savent qu'au moins ici, personne ne va venir nous chercher des noises, parce qu'on est un peu réputé pour être un quartier plutôt violent.

Pour éviter les embrouilles

Les embrouilles contre d'autres quartiers du 17e, du 18e ou encore du 92, c'est toutes les générations qui les ont faites. Ça a commencé avec les plus anciens, les 98, et maintenant, c'est les 07, les 06, ou encore les 05 qui sont dedans. Maintenant, les anciens, ils évitent ces embrouilles, et ils veulent éviter que, nous, on soit impliqués dans des descentes ou des règlements de compte.

Une fois, les animateurs de la maison de quartier en ont entendu parler. Ils ont tout de suite appelé les Grands. Du coup, pendant une heure, ils étaient à cinq ou six pour nous faire la morale. Ils nous ont dit qu'il y avait des familles qui se déchiraient et des mères qui pleuraient à cause de ça, que même si des quartiers nous provoquaient, ça ne servait à rien de répondre. On était une vingtaine à les écouter sans parler. On savait qu'ils disaient la vérité.

Ils nous ont aussi parlé d'un des leurs, un 97, qui a tué un gars de Porte de Saint-Ouen quand il avait 16 ans. Aujourd'hui, il est en prison à Fleury, et eux vont le voir au parloir. Ils nous ont dit qu'il regrettait.

Après, c'est Emn qui a pris la parole pour nous raconter son histoire. Emn est un 2001 du quartier. Il était dans la classe de ma sœur en primaire. Il nous a raconté que, lors d'une descente contre Levallois, il s'était fait planter la jambe. Maintenant, il boîte et boitera toute sa vie. Lui aussi, il regrette.

Les violences et les regrets

Les Grands, ils ne veulent pas qu'on devienne comme eux. Dans leur vie, ils ont fait plusieurs erreurs qu'ils ne peuvent plus effacer. Je ne pourrais pas compter tellement il y en a qui sont partis en prison pour avoir vendu de la drogue ou pour avoir fait des braquages ou des vols...

Grâce à eux, j'ai compris qu'on peut faire des choses et les regretter toute sa vie. Je pense que, sans eux, plusieurs de mes potes, et peut-être même moi, on aurait fait des trucs qu'on n'aurait pas assumés. Ils veillent sur nous, encore plus depuis qu'un pote à nous, un 2006, s'est fait tuer. Il avait 16 ans et il est mort d'un coup de couteau en novembre 2022 devant l'école Berthier, l'école primaire où j'étais.

On l'a vu en sang au sol avant l'arrivée des pompiers.
Cette image restera gravée dans nos mémoires à tous.
Depuis, les Grands ne veulent pas que ça se reproduise.
Pour moi, ils sont comme des grands frères.

Indispensables, même aux parents

Même pour le quartier, ils sont indispensables.
Ils veulent la paix et c'est grâce à eux qu'il n'y a pas de morts ou de blessés chaque semaine. Pour les mères et les pères aussi, ils sont importants : si un parent est en manque de quelque chose, ils vont leur donner, faire les courses pour eux, les aider à les monter chez eux ou leur donner un peu d'argent, s'ils en ont besoin. Ils vont aussi recadrer les enfants qui font des conneries.

Les Grands voudraient que beaucoup de petits deviennent connus dans leur domaine. Par exemple, moi, ils veulent que je réussisse dans le foot. Parce que personne n'a réussi à être connu au quartier depuis longtemps, à part quelques rappeurs qui ont fait beaucoup de vues.

Ça leur ferait plaisir que quelqu'un réussisse, pour que le quartier soit connu d'un bon œil. Maintenant que moi et mes potes, on a grandi, les 2012, 2013, voire même les 2014, nous prennent pour exemple. Bientôt, ça va être à nous de leur apporter tout ce que les Grands nous ont donné. Et ainsi de suite, jusqu'à l'infini.

Mort pour un numéro d'arrondissement

J'ai 15 ans et les enterrements, c'est une habitude pour moi. Pas ceux des grands-parents ou des vieux de la famille. Ceux où je vais, ce sont ceux des copains du quartier. J'ai enterré des 2004, des 2005 et des 2006, des jeunes ! La liste s'allonge. Elle ne s'arrête pas. Tout ça parce que certains s'embrouillent pour un numéro d'arrondissement.

La vraie rivalité pour moi c'est entre le 17e et le 18e, Porte de Clignancourt contre Porte de Saint-Ouen. Il y a des jeunes qui s'entretuent pour ça. Mon quartier, c'est Clignancourt. Il va de la mosquée Poissonniers jusqu'à presque Guy Môquet. La frontière avec les autres, c'est le tram Porte de Saint-Ouen.

Le début d'une embrouille, c'est toujours une histoire d'argent. Une casquette Gucci à 300 euros payée en faux billets, une dette pas réglée, et ça part en vrille quand tout le monde s'en mêle. Et là, il y a des drames. Ça passe dans *le Parisien* et, en une seconde, tout le quartier est au courant. Il suffit d'un screen sur Snap.

Un couteau dans la gorge

Le premier de cette série d'enterrements, c'était quand j'avais 10 ans. C'était un gars de mon quartier, un 2004. Je me souviens. Il avait 13 ans. C'est le premier mort que j'ai vu. J'étais à la fenêtre parce que j'entendais les gens crier. Et là, j'ai vu un gars du quartier avec un couteau dans la gorge. Je suis allé à son enterrement. C'était à Garges-lès-Gonesse.

Ces histoires de quartier, on naît avec. Elles existent depuis toujours mais on ne sait même plus pourquoi. On sait juste qu'on est obligés d'être solidaires. On est dedans, on n'a pas le choix. Ceux qui ne veulent pas de problèmes restent chez eux.

Une autre fois, j'étais carrément là. Un coup de couteau encore, mais cette fois le gars s'en est bien sorti.

Il garde une balafre sur la joue, de la gorge presque jusqu'à l'oreille. Ça ne se voit pas trop parce qu'il est noir. Aujourd'hui, il lui reste comme des petites marques blanches.

Une tristesse sans mots ni larmes

Avant les grandes vacances, il y a eu un autre enterrement, dans le 93 cette fois. On y est allés tous ensemble, en convoi de voitures. C'était un 2007, comme moi. Tout d'un coup, tu sais que tu vois la personne pour la dernière fois. Il est sous un drap et on ne voit plus que son visage. Tu te dis que c'est fini et t'as envie de vengeance. Ce que je découvrais, c'est la tristesse sans mots. J'étais muet. L'enterrement était noir, les pensées aussi. On ne pensait qu'à se venger mais il fallait passer au-dessus, pour ne pas commettre la même chose qu'eux.

Le plus douloureux, c'était il y a deux ans. Un gars que je connaissais depuis tout petit, un 2005. J'ai ressenti une plus grande douleur que d'habitude. Je suis resté au moins deux mois sans sourire. J'étais réservé, je ne parlais plus. J'ai recroisé sa mère, elle avait trop maigri.

L'image que je garde à chaque fois, c'est le drap blanc. On évite de pleurer. Pleurer devant la famille d'un mort, ça ne se fait pas, c'est un manque de respect. Pleurer, ça ne fait pas revenir les morts. On sent monter les larmes, mais faut pas que ça coule. Après, pendant quelques jours, on ne parle que de ça, puis on essaie de ne plus en parler. Faut jamais oublier « l'œil ». Ça peut porter malheur de trop parler.

Kevin, 15 ans

Les jeunes des pavillons et nous

J'ai grandi dans une ville assez aisée, une ville du 78 nommée La Celle-Saint-Cloud. Souvent, quand on parle du 78, on se dit que c'est là où vivent les riches, mais il y a plusieurs endroits où l'on retrouve ce côté « quartier ». Et là où j'habitais, c'est exactement ça. À l'école, on était tous mélangés, les jeunes des pavillons et nous. Moi, je vivais au dernier étage d'un bâtiment et, eux, dans des grandes maisons avec jardin, plusieurs étages juste pour eux, et même parfois une piscine privée. Mais quand on était petits, on ne prêtait pas trop attention à ça.

En grandissant, on a commencé à se diversifier par rapport à l'éducation que nous avions reçue. Au collège, ça a formé une sorte de « ségrégation territoriale » entre les pavillons et nous. D'abord parce que, dans la ville, il y a deux collèges différents. Le mien s'appelait Victor Hugo et le leur Pasteur.

J'ai toujours pensé que j'allais aller dans un bon collège jusqu'à ce que je lise les avis sur Google : « Collège où le niveau est très bas » ; « Je déconseille ce collège à tout le monde » ; « Collège à fuir ! Essayez Pasteur. » Leur collège à eux avait un niveau bien au-dessus du nôtre et que des bons avis sur internet. Avec eux, on ne se mélangeait plus trop, mais nous n'étions pas non plus dans une guerre.

Et nous le meilleur quartier

Les enfants des pavillons étaient peut-être dans le meilleur collège, mais leur territoire à eux n'était vraiment pas intéressant ! Les maisons prenaient toute la place et il n'y avait rien à faire. Nous, on avait plein d'endroits cools, comme la place Bendern avec sa devanture qui ressemble à l'entrée d'un château, ses deux boulangeries, son supermarché, son *barber shop*, sa boucherie, son tabac, sa pharmacie et son parking. En plus, sur cette place, il y a plein de plots où l'on peut se poser pour discuter. Dans notre quartier, on a aussi un city stade où l'on peut jouer au foot et au basket.

On vit peut-être dans des appartements d'un seul étage et sans jardin, mais on a quelque chose

qu'eux n'ont pas : le côté familial de notre quartier. Et les souvenirs qu'on se crée tous ensemble, comme la fois où les Grands ont organisé un barbecue au city stade pendant l'été. Ils avaient presque vidé la boucherie de la place pour pouvoir nourrir tout le quartier ! On a fait des matchs de foot et ça a fini en bataille d'eau, dans une super ambiance !

Deux mondes dans un seul groupe

Les jeunes des pavillons enviaient le lien qui nous unissait tous, alors ils ont commencé, en fin de cinquième, à venir traîner avec nous et à essayer de s'intégrer. La première fois, c'était quand on était allés manger au McDo du centre commercial Parly 2. Avec mes potes, on les a croisés et on leur a dit de venir avec nous. Cet après-midi-là, c'était un peu le choc des mondes. Nous, on parlait un peu vulgairement, eux, ils parlaient avec un langage soutenu. Pendant cette sortie, on a aussi vu la différence d'argent : nous, on mangeait un menu pour deux, alors qu'eux, ils avaient les moyens de se payer deux menus pour un !

Petit à petit, on a commencé à traîner ensemble. On jouait au foot. Quand on sortait, on les invitait. On avait même un groupe Snap en commun ! Du coup, ils ont vu que l'ambiance était bien meilleure que dans leurs pavillons. On a organisé un tournoi de foot avec trois autres villes. Évidemment, on a gagné et on est tous allés manger au grec pour fêter la victoire. Ce jour-là, j'ai commencé à sentir qu'il n'y avait plus de distinction entre les deux « camps » et que nous étions un seul et même groupe.

Malheureusement, j'ai déménagé et, aujourd'hui, je ne parle régulièrement qu'à très peu de ces potes. N'empêche que, si j'y retourne, je serai toujours reçu de la même façon dans mon quartier. Mais, plus tard, je me vois quand même vivre loin de l'environnement dans lequel j'ai grandi : j'aimerais être riche et avoir un pavillon pour ma femme et mes enfants.

LBN, pour les intimes

Mon quartier à moi, c'est La Banane. Mais on l'appelle LBN, parce que c'est plus court et plus stylé. Il se situe entre le cimetière du Père-Lachaise et le parc de Belleville, dans un coin du 20e arrondissement de Paris. Au centre de mon quartier, il y a un bâtiment immense avec des fenêtres jaunes. Vu de haut, il a une forme de banane : le nom vient de là.

Si tu veux m'y trouver, je serai chez moi, dans un des bâtiments de la rue d'en face. Je peux aussi être au city avec Amel, au muret avec Sokona, au TEP, le terrain d'éducation physique, avec Océane, ou au centre d'animation avec Naomie. Mon quartier est tellement petit que je peux être à un endroit et partout en même temps.

Lui et moi, on se ressemble

D'année en année, je m'éloigne de lui un peu plus. Un jour, je le quitterai. Mais je n'oublierai ni les rires, ni les pleurs, ni les drames, ni les joies, ni les danses, ni les lamentations.

J'ai grandi avec lui, et lui avec moi. Je parle comme lui, je me tiens comme lui, je suis aussi fière que lui, je protège les gens que j'aime, comme lui.

Quand je rentre chez moi, je sonne parce que je n'ai pas souvent les clés, j'avoue.

Maman vient m'ouvrir, puis repart dans la cuisine. Je fonce dans ma chambre, mais elle me crie de venir l'aider à la cuisine car « c'est là qu'est la place des femmes ». Son discours me déprime, donc je l'ignore et j'ouvre ma fenêtre.

J'habite au premier étage. Ce n'est pas très haut, mais je vois tout et, s'il faut témoigner, je le ferai. Peut-être. Parce qu'au quartier, on n'aime pas les poucaves. De là où je suis, je vois Sirine qui crie avec sa famille, ils sont beaucoup trop à l'aise ; Kylian avec une chicha à la main, alors que la veille il m'a juré qu'il ne touchait pas à ça ;

Eva qui promène son chien qu'elle kiffe de ouf mais ce qu'elle ne sait pas, c'est que les autres au quartier disent qu'ils se ressemblent. Il y a aussi Véronique, la folle du cinquième. À l'ancienne, on l'embêtait, mais maintenant qu'on a grandi et qu'on sait qu'elle a un handicap on la kiffe de ouf.

Un jour on se quittera

Avant, j'habitais dans le 11e. Je me souviens très vaguement de cet arrondissement, mais je sais que j'avais des amoureux qui s'appelaient Mamadou et Philippe. Je leur avais promis que jamais je ne les oublierai. Mais dès que j'ai vu le parc de mon nouveau quartier, je suis tombée amoureuse de lui.

Ses balançoires étaient toutes brillantes, son toboggan avait l'air très glissant, et ses bancs et sa fontaine étaient roses, alors j'étais conquise.

Je me rappelle la joie qu'on ressentait avec les copines quand une des mamans du quartier arrivait au parc pour nous vendre des pastels et des glaces à 20 centimes. Je me rappelle aussi les larmes qu'on versait quand la dame ne voulait pas nous vendre de la marchandise parce qu'on n'avait que 12 centimes.

Je me rappelle Lamine. En vrai, je ne l'ai pas connu, mais c'est une légende ici. Il est mort pendant une bavure policière, un soir, dans l'une des rues du quartier où

il a grandi. « L'ironie du sort », comme on dit ici. On a juste trouvé un mot pour moins pleurer. Depuis qu'il est parti, ça ne va plus trop. Tout le monde veut se venger. Le quartier a perdu un de ses fils ; les garçons, un des leurs. Je comprends leur peine, mais pas leur haine.

Mon quartier, je suis apeurée par l'idée de te quitter. Si tu savais comme j'ai mal quand je me rappelle que c'est bientôt la fin. Je vais grandir, devoir étudier dans des écoles plus loin, me marier, fonder une famille.

Et puis, un jour, je reviendrai. Je te présenterai mon mari, celui que j'aurai choisi. Tu le valideras et, ensuite, je me marierai dans ta mairie, celle du 20e. Promis LBN, jamais je ne t'oublierai.

Ariane, 17 ans

Travail argent logement...

Nos conditions de vie



Ce qui nous a frappé·es, en rencontrant les jeunes du lycée Rabelais, c'est à quel point nombre d'entre elles et eux s'inquiètent pour l'avenir. Et pour cause : la grande majorité s'inquiète déjà pour la fin du mois.

À 16 ans, Wilfried parle comme un homme abîmé par les années de galère : chez lui on ne vit pas, on survit. Il connaît par cœur le budget très serré avec lequel sa mère lutte tous les mois. Ces jeunes que nous avons rencontré·es ne comprennent peut-être pas tous le sens du mot inflation, mais beaucoup la ressentent tous les jours.

Quand elle fait les courses pour les jeunes du foyer dans lequel elle est hébergée, Maïssa voit bien que son panier, qui ne doit pas dépasser les 25 euros, a diminué de moitié cette année. Une réalité qui provoque la colère de Silly, qui force Xavier à être beaucoup trop organisé pour ses 15 ans et Sayana à mentir, tout le temps, pour que personne ne sache ce qu'elle vit à la maison.

Depuis l'inflation, chaque centime compte

Avant, chez moi, on ne roulait pas sur l'or mais ça allait, on pouvait aller au resto de temps en temps. Mon père travaille comme gardien d'immeuble et dans le BTP, ma mère est puéricultrice et agente technique. Elle s'occupe aussi du ménage et des poubelles dans un bureau.

J'entendais souvent le mot « inflation » sans réellement comprendre son sens et son impact. Pourtant, je voyais bien qu'à la télé c'était une véritable question. Moi, ça ne me touchait pas. Jusqu'à cet événement : j'ai dû demander de l'argent à mon père.

« Je ne peux pas »

Ce fut un véritable choc pour moi de réaliser que celui que je considérais chez mes parents comme le plus « à l'aise financièrement » ne l'était pas autant que je le pensais. J'étais déjà au courant des difficultés que traverse ma mère car elle me demande souvent de faire des transactions d'un compte à l'autre pour mettre de l'argent de côté ou couvrir un découvert. Mon père, lui, m'a toujours donné de l'argent quand je lui en demandais.

C'était la première fois qu'il me disait : « Je ne peux pas. » Cette réponse m'a glacée et, depuis, je n'ose plus demander et je refuse à chaque fois qu'il me propose.

Une autre fois, j'allais chercher des gâteaux pour ma mère et elle m'a sortie une phrase qu'elle ne m'avait jamais dite avant : « Bien sûr, prends les moins chers. » À ce moment-là, je me suis aussi

rendu compte de la chance que j'avais de pouvoir vivre dans la loge de gardien de mon père. Les charges liées à l'eau et la lumière ne sont pas payées par mes parents, ils ont donc moins d'argent qui sort de leur portefeuille.

Des petits boulots en supplément

Pour joindre les deux bouts en fin de mois, la seule possibilité pour mes parents est d'avoir deux boulots à leur actif. D'aussi loin que je me souviens, ça a toujours été le cas.

Mon père travaille tellement que je ne le vois presque jamais ; une heure ou deux quand il rentre à la maison avant que j'aille me coucher. Il n'est pas là pour le dîner. Le week-end, c'est un fantôme et, pendant les grandes vacances, il ne part pas en même temps que nous. Je ne passe qu'une semaine avec lui maximum.

Il est toujours à droite à gauche pour trouver des petits boulots en supplément. Des petits dépannages par-ci, par-là qui arrondissent les fins de mois. Je le vois en coup de vent. Il revient après ses petits boulots et il veut toujours me donner un petit billet.

Depuis ces événements, je fais très attention à mon propre argent, je m'assure qu'il me reste quelque chose au cas où j'aurais un quelconque problème qui

nécessiterait une dépense. L'idée qui domine, c'est que chaque centime compte, que chaque dépense est calculée à l'avance.

Je vois mon père en coup de vent. Après ses petits boulots, il veut toujours me donner un petit billet.

Amélia, 16 ans

Mineurs en foyer, on subit l'inflation

Maïssa, 16 ans

Ça fait dix ans que je suis en foyer. J'avais 6 ans quand j'y suis arrivée, en 2013. Au foyer, c'est comme à l'école. On est répartis en groupes. Mon groupe s'appelait les Lutins. J'ai des bons et des mauvais souvenirs. Ça dépend de l'expérience de chacun. Pour moi, c'est plutôt moyen.

Aujourd'hui, je suis dans un appart indépendant de mon foyer. J'y suis arrivée l'année dernière. On y est sept ou huit en comptant les éduc. C'est un appart parisien, type haussmannien. On est bien. C'est un duplex, on a trois chambres. Je suis dans une chambre avec ma copine, et il y a une chambre de trois garçons.

Les éducateurs nous passent 25 euros tous les soirs pour qu'on se fasse à manger. Au début, je me disais : « 25 euros, c'est large ! » Mais, peu à peu, j'ai dû enlever des trucs. Pâte à quiche, saumon fumé, trois paquets de salade, avant ça passait et, d'un coup, ça a dépassé 30 euros. Notre budget courses, lui, est toujours de 25 euros pour huit personnes ! Je me retrouve souvent à faire des choix à la caisse. Avec l'augmentation des prix ça se complique, parce que les budgets n'augmentent pas ! En plus, les éduc sont compris dans le budget.

30 balles d'argent de poche

Chaque mardi, il y a la réunion des éduc. C'est à cette occasion qu'ils parlent des factures, qu'ils nous distribuent notre argent de poche et, surtout, l'argent pour les courses. Quand on va les faire, on doit ramener une facture. Un jour, j'ai oublié le ticket de caisse, ils m'ont pris 25 euros. J'avais le seum. Il y a un planning pour les repas. Je fais à manger le lundi. Ce jour-là, je dois aller faire les courses, servir le repas et laver la cuisine.

On a aussi un budget pour les habits et les autres dépenses du quotidien. C'est selon l'âge. En général, plus tu grandis, plus t'as d'argent de poche. J'ai 30 balles par mois et un budget pour les habits, je crois que c'est 750 euros pour l'année. Fin 2022, il devait me rester 200 ou 300 euros dans mon budget fringues, mais le foyer devait faire hyper attention niveau argent, donc je n'ai pas pu m'en acheter et j'ai dû attendre 2023. Les éducateurs nous ont mis des vrais coups de pression. Maintenant, chaque dépense est épluchée, le budget est très serré.

Besoin de vacances

Pendant les vacances de la Toussaint, on n'a pas pu aller en famille d'accueil comme d'habitude, parce qu'ils n'avaient pas d'argent pour les payer. On a dû rester à l'appart. On n'avait rien à faire, on devenait fou à s'ennuyer. Surtout quand tu dois rester 24 heures sur 24 avec les mêmes têtes. En famille d'accueil, au moins tu rencontres de nouvelles personnes, ça change.

Avant d'être en foyer, je n'étais jamais partie en vacances, ni à la plage. Je ne savais pas nager non plus, j'ai pu apprendre avec eux. Il n'y a pas que du négatif, j'ai découvert beaucoup de choses. J'espère qu'on aura vite les moyens de repartir en vacances.

On ne vit pas, on survit

Chez moi, on ne vit pas, on survit. Vous pensez qu'on peut vivre avec 1 100 euros pour quatre personnes ? Ma mère, mon petit frère de 10 ans, ma petite sœur de 3 ans, et moi, 15 ans.

Ma mère ne travaille plus. Elle était auxiliaire de vie mais elle ne peut plus travailler, car mon frère a un handicap. C'est trop compliqué pour elle de trouver un travail avec ses horaires à lui. Elle est au chômage depuis 2019. Elle touche 1 100 euros avec son chômage et la CAF. On vit avec pas grand-chose. Ça se voit. Les découverts de 400 euros, c'est souvent. À partir du 7 du mois, tu sais déjà que tu es foutu. Ça m'angoisse.

On a 500 euros de loyer pour un quatre pièces. T'arrives à la fin de l'année, t'as pas pu économiser 50 euros car tout est passé dans les courses, les charges, les factures d'électricité.

Balancé dans la vraie vie

Heureusement, j'ai ma bourse. C'est 330 euros par trimestre. Quand ça redevient chaud à la maison, je les donne à ma mère. Sinon, je prends pour m'acheter une paire de chaussures ou un nouveau survêt. Des fois, ça va mieux. Par exemple, comme j'ai eu une mention « très bien » au brevet, j'ai reçu une bourse au mérite, j'ai eu 330 euros en plus. Ma mère a bouclé son découvert avec.

*À la fin de l'année, t'as
pas pu économiser 50
euros car tout est passé
dans les courses, les
charges, les factures.*

Des fois, mes oncles nous aident. Ma mère, ça lui est arrivé de dormir le ventre vide quand elle était jeune. Maintenant, ce qui compte, c'est qu'on ait un toit et à manger. Le frigo n'est jamais vide et elle ne se plaint jamais.

Depuis que je suis petit, j'ai conscience que je ne suis pas comme les autres. Je n'ai pas été enfant trop longtemps. J'ai eu une enfance, mais j'ai été balancé dans la vraie vie à 12 ans quand mon père est mort. J'aide ma mère. Pour faire les courses, aller chercher mon frère à l'école, changer les couches, faire le ménage...

Ça me prépare pour la vie. Donc, j'ai une avance sur la vie en venant de là où je viens. Je dois montrer l'exemple. Je réfléchis aux problèmes de ma mère, en continuant à bien travailler pour que la bourse augmente.

Wilfried, 16 ans

Je suis confortable

Je suis un gars confortable. Pas riche, mais confortable ! Le frigo est plein. Il y a toujours au moins un ou deux trucs que j'aime, comme des Kinder. À la maison, il y a des fruits et des légumes et aussi des boissons. Je vis confortablement dans un appartement refait. J'ai une Play, une télé, une collection de mangas. J'ai plein d'habits et j'ai aussi un grand lit.

J'ai même un chat, il s'appelle Ace comme mon personnage préféré de One Piece. C'est un luxe d'avoir un chat parce que sa nourriture n'est pas gratuite. Pour ma vie, j'ai 300 euros de bourse mensuelle qui arrivent sur mon compte. L'argent que je reçois pour mon anniversaire, je le cofre dans un petit portefeuille. Aujourd'hui, j'ai 600 euros de côté. Et je vais continuer à coffrer. Bientôt, je prendrai un abonnement pour la salle.

Je n'ai jamais manqué. Je sais que mes voisins n'ont pas tout ça. À Clignancourt, on croise des gens vraiment pas riches du tout. J'ai des potes, ils dorment sur le canapé, ils mangent la même chose pendant trois jours : du riz ou des pâtes. Ils sont beaucoup chez eux, genre sept dans un trois pièces.

Moi, j'ai ma chambre. Mes potes n'ont pas tous de l'argent tous les mois. Ils sont obligés d'en demander s'ils veulent manger au grec. Moi, je peux décider seul. Je prends un peu de mon argent.

Je suis confortable sur le plan matériel mais, pour être bien, il me faut aussi un endroit où je me sens bien, l'amour de mes parents qui me demandent souvent si ça va, qui essaient de me faire plaisir. Tout ça, je l'ai. C'est pour ça que je suis confortable. C'est une chance rare.

Claudio, 15 ans

Je suis en colère

Je suis en colère parce que je suis pauvre. Ma mère travaillait avec les personnes âgées mais elle ne peut plus le faire pour s'occuper de nous, ses enfants. Elle touche la CAF et on manque de tout. J'ai un abri mais on vit à sept dans notre appartement. J'ai juste une table dans le couloir où je peux mettre l'ordinateur que le lycée nous a donné.

Dans le frigidaire, il n'y a rien. Hier soir, j'ai mangé du riz. Avant-hier, j'ai mangé des frites et, le jour d'avant, c'était des pâtes. Quand je reviens de l'école, je veux prendre un goûter mais il n'y en a pas. Quand je passe devant un kebab, je ne peux pas m'en prendre un car je n'ai pas d'argent. Je n'ai pas les habits que je veux. J'achète mes habits à Clignancourt, ce sont des faux. Je me sentirais mieux dans ma peau si j'avais des habits qui ont de la valeur, pas du toc.

À la fin du mois, on doit se serrer la ceinture. Je ne vais pas dans les coins chics comme les Champs-Élysées. On fait les courses à Lidl. C'est le magasin des pauvres. Le magasin des riches c'est Monoprix ou Casino. Pour compenser un peu, je revends des parfums. Je les achète 3 euros et je les revends 10.

Je suis en colère parce que je suis français, né en France, ma mère est française, née en France, mais dans la manière dont on nous traite, je n'ai pas l'impression qu'on vit comme des Français. Mes grands-parents sont nés à l'étranger mais ils ont travaillé toute leur vie en France, dans le ménage. Chez eux, on voit la marque de l'effort. Cette pauvreté me donne de l'énergie pour devenir quelqu'un de grand. C'est comme un carburant. Mais je suis en colère.

Silly, 16 ans

Aujourd'hui, je vis bien...

J'ai dormi dans la rue, dans le froid, comme un clochard ; une vie de SDF. C'était un cauchemar qui, heureusement, est bien fini. Ça s'est passé quand je suis arrivé en France à 5 ans avec ma mère pour échapper à la guerre en Arménie.

On est arrivés en bus, cinq jours de voyage. 3 500 kilomètres en passant par la Turquie, la République tchèque, la Bulgarie, plein de pays. On est descendus du bus à Paris. On a marché dans la rue. On ne savait pas où aller. Avec ma mère on n'avait rien à manger. Rien pour s'habiller.

Au début, on appelait le 115. On patientait pendant des heures. Il faisait entre moins 5 et moins 10 degrés, c'était l'hiver. On dormait dans les métros, dans les bus, dans les RER. On nous disait : « Il faut sortir. » Ça a duré trois semaines mais je m'en souviens encore, même si j'étais petit.

Une chambre à soi

Après, on est allés dans des hôtels. On a changé beaucoup de fois. Il y avait des souris, des cafards. Je me souviens que, quand les voisins se douchaient, il y avait de l'eau qui coulait du plafond dans nos casseroles.

**Ma mère restait
éveillée pour
surveiller qu'un
cafard ne rentre pas
dans ma bouche ou
mes oreilles.**

Je me souviens de cet hôtel horrible. Ma mère restait éveillée pour surveiller qu'un cafard ne rentre pas dans ma bouche ou mes oreilles. Il y avait aussi une voisine folle qui nous menaçait avec un couteau et pissait devant notre porte.

Et puis ça a été mieux. Ma mère a eu un travail. Elle promenait les chiens des gens, elle faisait le ménage. Au début, ce n'était pas déclaré. Maintenant, elle travaille à Monoprix. On a trouvé un vrai logement, un 57 m². On a chacun notre chambre. J'ai appris le français. Je vis bien.

Petit à petit, on devient plus solide, on se remet sur les pieds. Comme je suis un garçon, j'ai quand même peur qu'on me renvoie dans mon pays à 18 ans pour que je fasse la guerre. Mon but, c'est de devenir une bonne personne. Je veux devenir médecin kinésithérapeute pour soutenir ma mère.

Gor, 16 ans

À l'aise avec peu

Mes parents m'ont toujours tout donné. Même s'ils ne gagnent pas des millions. Des paires de chaussures, des vêtements, des jeux, des crampons. Je me rappelle, j'ai eu des crampons Hypervenom, le dernier Fifa. Bref, on peut dire que je suis bien.

Je me suis toujours amusé sans me préoccuper du travail qu'ils font. Ils se lèvent toujours tôt, partent bosser et nous achètent ce qu'on veut sans même se préoccuper de leur propre vie. Je ne sais pas trop ce que fait mon père. Ma mère conduit les métros. Si ça se trouve, tu as déjà pris un métro et c'est ma mère qui t'a amené à destination. Mais bon ça, tu ne le sauras jamais. En grandissant, je me suis demandé pourquoi mes parents ne s'achetaient pas de vêtements pour eux.

À 14 ans, j'ai eu un déclic. Je suis rentré dans une phase de la vie où j'avais moins besoin de vêtements. Ça ne me dérangeait pas, c'était pour le bien de mes parents. Depuis, je me dis qu'il faut que je fasse le maximum dans la vie pour leur rendre ce qu'ils m'ont donné. Aujourd'hui, je préfère qu'ils s'achètent ce dont ils ont besoin plutôt que de m'acheter des trucs qui me serviront pendant deux ans à peine.

Des marques pour m'intégrer

Depuis petit, je me suis toujours intégré et, ça, c'est grâce à mes parents. Je me suis intégré à l'école, au foot. C'est assez important d'avoir un minimum de marques sur soi pour éviter de se faire terminer par les potes. Par exemple, un jour, j'avais troué ma paire de chaussures et ils m'ont chambré en disant : « Regardez, il a la chaussure qui respire. »

Sur le coup, ça m'a fait rire, mais parfois les vannes sont vraiment plus violentes. Genre, une fois, j'étais avec mes potes et je les ai entendus terminer un mec de mon collège, un Indien avec des sandales. Ils ont dit : « Ses chaussures, il les a achetées au marché ! »

Bref, c'est la honte quand on est au collège de ne pas avoir un minimum de marques. En primaire, ce n'était pas dérangeant, mais arrivé en sixième, c'est devenu important. Les vannes ont commencé à devenir fréquentes. Je suivais parfois mes potes dans leurs plaisanteries, mais j'étais souvent indulgent envers les gens qu'ils terminaient. Peut-être parce que j'ai un bon fond, mais aussi et surtout parce que je sais que ce n'est pas donné à tout le monde d'avoir les dernières sapes de marque.

Tout pour ma mère

Plus tard, je veux gagner beaucoup d'argent pour tout donner à ma mère. Pourquoi ? Parce qu'aujourd'hui, elle touche seulement l'allocation de la CAF : 700 euros. Avec un peu d'argent à côté grâce à mon oncle, on arrive à 1 000, 1 200 euros. À partir du 15 ou 16 du mois, il nous reste que 200 euros, 300 max, pour tenir jusqu'à la fin.

Pour les courses, on va dans les supermarchés les moins chers. Notre frigo est souvent rempli au début du mois, mais à la fin on n'a plus rien. On mange les restes, et on fait avec ce qu'on a. Tout ce qui est légumes et fruits, ma mère va les acheter au marché.

Mon oncle et ma mère ont une boutique de couture. Ensemble, ils essaient de faire en sorte que l'entreprise marche bien. Ça doit faire cinq ou dix ans qu'elle existe. Mon oncle, c'est comme un père pour moi. Il est toujours derrière nous, à nous aider. Mon vrai père, il est mort pas longtemps après ma naissance.

On habite à côté de l'autre travail de ma mère. Chez moi, on est que trois : moi, ma sœur et ma mère. L'appartement n'est ni grand ni petit, ça nous va, on ne s'en plaint pas. J'ai ma chambre que pour moi et ça me va aussi, parce que personne ne sait ce que je fais, personne ne verra si je vais bien ou pas. Je m'y sens bien, c'est comme ma *safe place*.

Gérer les impôts à 10 ans

Depuis mes 10 ans, j'ai la notion de l'argent. Je sais le gérer. À cet âge, c'est moi qui appelais pour faire le contrat d'électricité, prendre la box internet, gérer les impôts, la CAF et l'Urssaf. Mon oncle et ma mère parlent tamoul, et pas très bien français. Du coup, pour les papiers c'est compliqué.

J'ai accès depuis petit à leurs comptes bancaires et mails pour vérifier tout le temps ce qu'ils reçoivent et ce qu'ils dépensent. IBAN et RIB, je sais ce que c'est depuis longtemps. J'avais l'impression que tout le monde faisait la même chose à mon âge, mais en fait ce n'est pas du tout le cas.

J'aide mon oncle à la boutique. Je fais plein de trucs, genre les papiers administratifs.

Il y a des mois où je ne gagne pas beaucoup d'argent, et d'autres où je gagne vraiment beaucoup : ça peut aller de 10 à 700 euros. Je ne garde pas tout l'argent pour moi : je donne toujours la moitié à ma mère. Avec le reste, je me fais plaisir et j'économise. Je me suis acheté moi-même mon tel et mes AirPods, mais je ne peux pas me permettre de m'acheter beaucoup de vêtements ou de nouvelles paires.

En été, ma mère gagne plus d'argent à la boutique, parce que c'est là qu'il y a les mariages et les fêtes. Ça lui fait beaucoup de travail. Elle doit se lever tôt pour nous faire à manger, puis elle part. Quand elle rentre le soir, il y a de la vaisselle, la machine à faire, plein de tâches ménagères. Pendant les cours, je ne la vois presque jamais.

Pour qu'elle se fasse plaisir

Ma sœur demande tout le temps de l'argent pour des fast-foods. Quand elle sort avec ses potes, elle achète à manger ou à boire, et c'est souvent comme ça qu'on perd de l'argent. Je trouve ça dommage. Ma mère est beaucoup trop gentille, ça lui fait du mal de lui dire non.

Je ne peux pas dire à ma sœur ce qui se passe réellement. Quand elle a besoin d'argent, je la dépanne parce que je ne peux pas laisser ma mère lui en donner. Chaque sou est important. Ma mère, ça fait plusieurs années qu'elle ne s'est pas fait plaisir. Elle ne s'achète rien, car elle veut nous faire plaisir à nous.

Mon rêve pour plus tard, c'est de gagner plein d'argent pour lui donner, et qu'elle se fasse plaisir. Je veux qu'elle puisse s'acheter des fringues et des bijoux, qu'elle s'achète ce qu'elle aime. Et ne plus la voir galérer avec l'argent.

Mon rêve pour plus tard, c'est de gagner plein d'argent pour lui donner.

Je m'invente des vies pour ne pas dire la vérité

Sayana, 18 ans

Pour tout vous dire, avec mon père et ma mère, j'ai une vie tout à fait normale. Je m'appelle Amandine et je suis fille unique, avec mon chaton Catie. Mon père me gâte comme une princesse. J'ai toujours eu ce que je voulais, je n'ai pas de problèmes financiers. Je suis dans un lycée privé à Londres. Je viens en France pendant les vacances, où je retrouve mes parents et mes ami·es proches avec qui je partage ma grande passion... ou plutôt mon obsession pour la K-pop et l'Asie. Une vie parfaite, je suis heureuse.

Non mais qu'est-ce que je raconte là... ce n'est pas ma vie, ça ! Laissez-moi vous raconter la vérité. Je n'ai pas une vie normale. Mon père et ma mère ne sont plus ensemble depuis ma naissance. Je n'ai pas d'animaux de compagnie, je les déteste. Mon père ne m'a jamais gâtée. Il m'a laissée seule avec ma mère. J'ai des problèmes financiers. Je ne suis pas dans un lycée privé à Londres. Je ne suis pas bilingue.

Paris, ville froide et inconnue

En fait, je n'ai jamais eu une vie heureuse. Je suis née dans un pays pauvre avec une santé fragile. Même si ma mère avait de l'argent, les soins n'étaient pas de très bonne qualité. Quand j'avais 2 ans, ma mère m'a laissée chez sa propre mère pendant quatre ans. Je ne connaissais plus son visage quand, à l'âge de 6 ans, elle est venue me chercher pour m'emmener en Europe pour que j'ai des soins de meilleure qualité.

J'ai vite compris que je n'avais pas la même vie que mes camarades de classe. Quand on est arrivées à Paris, il faisait froid, c'était l'hiver. C'était la première fois que j'avais aussi froid de ma vie. Je n'arrivais même pas à monter sur un escalator, je n'en avais jamais vu. Tout

était différent. Il y avait plusieurs couleurs de peau, plusieurs origines. Avant d'arriver, je ne connaissais pas trop les Asiatiques. La Tour Eiffel, je l'ai appelée pendant longtemps « le A de Paris ».

Mentir comme je respire

L'oncle de ma mère devait nous accueillir chez lui, mais il nous a laissées tomber. On a dû trouver des solutions, on a été hébergées pendant quelque temps chez une cousine de ma mère, puis on est allées chez un autre membre de la famille dans une ville en Normandie. On a fini dans un foyer. Je suis allée à l'école, c'était honteux : je n'avais pas l'habitude d'avoir tous ces visages tournés vers moi. J'ai fait deux années de CP, je n'arrivais pas à me faire des ami·es. Quand il y avait des soirées pyjama, je n'y allais pas pour ne pas avoir, ensuite, à inviter les autres enfants chez moi, au foyer.

J'ai passé toute mon école primaire et mon collège là-bas, puis on est revenues à Paris et je suis entrée au lycée. Cette année, je vis encore une vie de mensonges. Je mens à mes proches et à mes ami·es en leur disant que je vais bien. Je m'en sors toujours avec mon talent légendaire qui est de mentir comme je respire. C'est devenu mon quotidien. Je ne pense pas pouvoir arrêter de mentir, après tout ce que j'ai sorti de ma bouche depuis des années. Je peux avoir des ami·es, mais je ne pourrai jamais m'attacher, et c'est pareil pour les membres de ma famille.

Parents divorces exils...

Nos affaires de famille



Souvent, les histoires de famille débarquent au milieu de nos ateliers d'écriture. Rabelais n'a pas été l'exception. Comme une ritournelle, le divorce des parents revient souvent. Toujours un événement marquant pour ces enfants, parfois même la bascule de toute une vie : Limy est passé d'un appartement confortable à un studio de 12 mètres carrés en sous-sol partagé avec sa mère.

Nombre d'entre elles et eux manquent d'ailleurs d'un parent au quotidien. *Spoiler alert* : dans 99 % des cas, c'est le père qui n'est pas là. Sofia a essayé de combler le vide laissé par le sien dans les bras d'un garçon. *Spoiler numéro 2* : ça n'a pas marché.

Il y a aussi plusieurs récits d'arrivée en France, depuis le Cambodge pour Rosa et le Sri Lanka pour Gloria. Les traditions à respecter au sein du foyer, alors que dehors les règles ne sont pas les mêmes. Les religions et les tensions qui vont avec, comme Winna et Raya qui ne croient pas au même Dieu que celui de leurs amoureux. Heureusement, il y a parfois dans le décor les frères et sœurs, complices, remparts et soutiens d'hier et de demain.

Parents divorcés, à nous la pauvreté

Depuis que je suis tout petit, j'ai compris que je ne pouvais toucher les choses qu'avec les yeux. Parfois, j'enviais mes amis parce qu'ils avaient des billes, des cartes Pokémon ou des toupies que, moi, j'obtenais toujours trop tard. Quand ma maman arrivait à me les acheter, eux, ils avaient déjà autre chose. Mais ça ne me dérangeait pas. Depuis le divorce de mes parents, j'étais habitué à m'amuser avec le minimum.

J'avais 4 ans quand mes parents ont divorcé. À partir de là, avec ma mère, on est devenus pauvres. Avant on habitait à Paris, dans le 16^e arrondissement, dans un appartement d'une pièce avec une cuisine ouverte sur le salon, des toilettes et une douche. Avec mes parents, on était tous les trois dans la même chambre, mais au moins, c'était confortable et on avait l'essentiel pour l'hygiène, juste pour nous.

Sans toilettes et sans douche

Le jour où ma mère a quitté mon père, on a laissé l'appartement du 16^e avec toutes nos affaires dans une valise. On a pris le métro, puis le RER pour aller à Drancy chez ma tante, qui nous a logés. Je m'y sentais comme chez moi mais, au bout de six mois, on a dû partir parce que ma mère ne voulait pas encombrer sa sœur plus longtemps.

Alors, on a déménagé à Meudon dans un petit studio de 12 mètres carrés qui nous offrait le strict minimum. Il était au « -1 » et on n'avait qu'une seule fenêtre qui donnait sur un jardin plutôt bien entretenu. Sur les murs, il y avait un papier fleuri qui commençait à se déchirer, le sol était en bois avec un tapis par-dessus. Il y avait aussi une cuisine en L avec un seul placard, un lit superposé dans lequel on dormait – ma mère en dessous et moi au-dessus – et une étagère dans laquelle on avait ajouté notre télé.

Avec ma mère, on n'avait pas notre intimité. En plus, on vivait sans toilettes et sans douche. Pour l'hygiène, il fallait qu'on aille sur le palier et qu'on partage avec les voisins. La vie qu'on menait là-bas était plutôt insupportable. Surtout pour ma mère qui travaillait

jusqu'à ne plus en pouvoir, pour essayer de gagner le moindre centime. À ce moment-là, elle avait deux boulots.

Ma mère a fait une demande à la mairie pour avoir un appartement à un prix raisonnable. Par chance, cinq ans plus tard, on a obtenu une réponse de celle de Meudon, nous disant qu'un appartement était disponible pour nous dans un HLM.

Un nouvel appartement à remplir

J'ai préparé les cartons avec ma mère. Au moment de l'emménagement, on était super contents. Mais quand on est rentrés pour la première fois dans l'appartement, ce fut un peu compliqué parce qu'il n'y avait aucun meuble et que tout devait être rénové. À cause de nos problèmes financiers, on n'avait pas les moyens d'appeler les vrais spécialistes, alors on a dû tout faire par nous-même. J'avais 11 ans, j'ai voulu aider ma mère, mais elle m'a dit que ce n'était pas la peine. Elle s'est débrouillée pour tout repeindre en blanc.

Pendant toutes ces années, heureusement, j'étais petit et donc pas conscient des choses. Je ne prêtais pas trop attention à ce qui se passait. Le petit appartement me convenait mais, en y repensant aujourd'hui, je me dis que si je devais revivre là-dedans aujourd'hui, je ne pourrais pas. D'ailleurs, personne ne devrait avoir à vivre dans un 12 mètres carrés et à appuyer sur la touche « -1 » pour rentrer chez soi.

Limy, 15 ans

Ma mère courage

Ma vie c'est de vivre avec ma mère absente à cause de son travail. Mon frère aîné est en internat. Je ne le vois pas souvent. Mon père nous a abandonnés. Il est parti au Mali. On vit à trois, avec ma petite sœur qui a 12 ans. Tous les matins, je me lève à 7 heures pour me préparer. Je vois ma mère, elle est déjà réveillée. Elle est prête à sortir pour aller à son travail.

On est ensemble une demi-heure parce qu'elle part à 7h30. Elle est assistante à la personne. Elle travaille avec des personnes âgées et des enfants handicapés. Elle revient à la maison entre 12 heures et 16h30. Ce sont les horaires où je suis au lycée. Le soir, je la vois cinq ou dix minutes et elle repart travailler. Elle doit commencer à 18 heures et elle a une heure de trajet. Elle finit à 21 heures et elle revient à la maison vers 22 heures. Là, j'essaie de rester avec elle pendant une heure avant de me coucher.

Ma mère travaille aussi les samedis et dimanches. Ça veut dire que, le week-end, on peut passer un peu de temps avec elle jusqu'à 16 heures. Je me prive de quelques sorties avec mes copines pour être avec elle, mais pas trop quand même. De toute façon, elle s'est levée à 6 heures toute la semaine donc elle a besoin de se reposer.

Quand j'ai besoin d'aide, évidemment c'est impossible. Mais je me suis habituée. Je m'occupe aussi de ma petite sœur. J'essaie de la soutenir parce qu'elle est un peu décrocheuse. Ma mère, je ne lui montre pas que ça me manque de ne pas la voir souvent. Elle fait tout pour nous donner une bonne vie. Elle veut le meilleur pour nous. Pour elle, c'est dur aussi de ne pas voir ses enfants autant qu'elle voudrait. On n'a pas le choix. Je crois que ça me fait grandir.

Leila, 15 ans

Grandir sans père

J'ai pris du temps à réaliser que voir son père une fois par an, ce n'était pas si normal, surtout si ce parent est assez violent... Quand j'étais petite, j'avais peur de lui. Il hurlait pour rien. Si je mangeais du poulet avec de la mayonnaise, il me criait dessus et m'interdisait.

Il m'a frappée une seule fois en sixième parce que je m'étais maquillée. Je me cachais le visage avec mes mains pour pas qu'il me voie. Quand j'ai enlevé mes mains, il m'a giflée et il m'a dit : « Tu fais des trucs de salope. » Je me souviens que je pleurais quand il devait venir me voir chez ma mère.

Je l'ai croisé il y a un mois ou deux. La fois d'avant, c'était pendant les vacances d'été et ça s'était mal fini. C'est lui qui avait insisté pour que je vienne. Il avait promis de s'occuper de moi, de me montrer plein de trucs. Il n'avait rien fait, il nous avait posé à la plage en disant qu'il avait des choses à faire. Alors, avec ma mère, on s'était levées un matin et on était parties. Et ce n'était pas la première fois.

Aujourd'hui, je n'estime pas avoir besoin d'un père. J'ai eu une mère qui m'a donné assez d'amour pour deux. Ça m'a rendu triste pendant longtemps mais, aujourd'hui, je trouve ça positif. Même si je sais que ce n'est pas normal.

J'aurais aimé avoir un père qui s'occupe de moi. Qui m'aime, tout simplement. J'ai réussi à passer au-dessus de tout ça et ça m'a rendue indépendante. Je préfère en faire une force plutôt qu'une faiblesse. J'ai appris à vivre sans lui. Aujourd'hui, je pourrais le remercier. Le remercier de m'avoir laissée grandir sans l'amour d'un père.

Aya, 15 ans

Le jour où mon père est parti

Mon père est arrivé dans le salon avec son gros sac bleu. Il nous a dit : « *Je vais laver ces vêtements, je reviens.* » Ma sœur et moi, on s'est regardées l'air de dire : « *Qu'est-ce qu'il raconte ? On a une machine à laver.* » Mais bon, j'avais 11 ans, ma sœur en avait 15, ma mère était au travail. Alors on n'a pas fait attention et on l'a laissé partir. On ne savait pas qu'il n'allait jamais revenir à la maison.

Le matin de ce jour-là, ma mère avait tout lâché. Mon père dormait et elle faisait du bruit en rangeant quelques trucs dans des tiroirs. Mon père s'était levé et lui avait dit d'arrêter. Là, elle l'avait insulté de tous les noms, lui et la femme avec qui il était depuis un certain temps dans son dos. Elle lui avait dit d'aller la retrouver en lui hurlant que c'était juste un porc.

Moi ? Je dormais, trop sourde pour entendre le coup que mon père avait porté au visage de ma mère. Elle, sous le choc qu'il le fasse pour la seconde fois, avait appelé directement la police. Ils étaient arrivés rapidement et avaient pris mon père avec eux. C'est quand il est revenu le soir qu'il a pris son sac bleu.

Des retrouvailles compliquées

Pendant au moins huit mois, ma sœur et moi on n'a pas adressé la parole à mon père. Ma mère était au plus bas. Elle a beaucoup pris sur elle pour continuer d'aller de l'avant et nous a beaucoup soutenues. On se soutenait toutes les trois.

Après ces quelques mois, ma sœur et moi avons repris contact avec lui. Ça s'est vraiment mal passé, sa copine était trop présente dans sa vie. Elle lui prenait tout son temps, même quand on était avec lui. C'était vraiment une sorcière. Elle faisait tout pour que notre père

soit distant et qu'on se fâche. Alors on s'est vraiment disputés et c'était reparti pour ne plus se parler.

Pendant près de cinq ans, j'ai grandi sans lui. C'était compliqué. À l'école, je régressais, j'avais des notes pourries, j'étais constamment triste.

Mon stress et ses larmes

J'ai rencontré un garçon qui a comblé un temps le vide que mon père avait laissé. Je l'ai aimé plus que moi-même. Pendant deux ans, j'ai souffert, pleuré, passé les plus longues nuits blanches de ma vie. Notre relation se résumait à de la tromperie, du mensonge, du manque de respect et, je pense, à 2 % seulement de rire et de joie.

Je lui ai donné ma confiance plusieurs fois parce que je voulais croire que les hommes n'étaient pas tous pareils. J'ai eu beaucoup de mal à le lâcher mais, quand je l'ai fait, ce fut comme si tout s'écroulait autour de moi. J'étais désespérée, j'avais perdu le garçon qui m'aidait à me faire oublier l'absence de mon père.

J'ai voulu reprendre contact avec lui pour de vrai. J'en ai parlé à ma mère, elle m'a encouragée à y aller. Je lui ai envoyé un message pour lui dire que je passerai le voir et il m'a dit qu'il n'y avait pas de soucis. J'y suis allée, sans ma sœur parce qu'elle était encore bien énervée. Quand je suis arrivée, j'étais stressée et j'avais chaud. Il m'a vue, il m'a prise dans ses bras et a commencé à pleurer. C'était la première fois que je voyais mon père pleurer.

Sofia, 16 ans

Mon beau-père, sa violence, ses mensonges

Mes parents se sont séparés quand j'avais 2 ans et demi. Ma mère est restée célib' six ans avant de se remarier. On ne va pas se mentir, si ça n'avait tenu qu'à elle, ça aurait duré encore longtemps. Mais ma mamie lui mettait une pression de malade sous prétexte qu'une femme avec deux enfants, ce n'était pas bien, que les gens allaient parler.

Elle a commencé à lui présenter des hommes, encore et encore. Dont un qui aime les enfants, qui est dans la religion et qui est gentil avec les femmes (tout l'inverse de ce qu'il est en vrai, mais bref). Comme ma mère en avait marre de rencontrer des gens et que ce monsieur correspondait plus ou moins à ce qu'elle recherchait, elle lui a laissé une chance. Ils ont appris à se connaître et ils ont très vite fait le hlel (mariage religieux).

Le calvaire a commencé

Juste après, il est venu emménager chez nous. Au bout d'une semaine, le calvaire a commencé. Sa mère et sa fille qui vivaient au bled sont venues s'installer avec nous.

Faut savoir que mon beau-père avait un sérieux problème avec moi, sous prétexte que j'étais plus « intelligente » que sa fille. Il me prenait à partie, il me hurlait dessus tout le temps. Je ne lui répondais jamais, par respect pour ma mère.

Je commençais même à faire des crises d'angoisse parce que je gardais tout en moi. Ma mère souffrait déjà assez du fait qu'il ne lui donnait pas d'affection, qu'il ne payait

absolument rien dans la maison, sans parler du fait qu'il voulait constamment qu'elle lui donne de l'argent. Bref, une vraie plaie celui-là. Sa fille, il la battait pour un oui ou pour un non, devant moi et mes petits frères. Un jour, pendant qu'il la tapait, j'ai fait une crise d'angoisse. Carrément les pompiers sont venus me chercher.

Il a dit que j'avais simulé. Il disait à toute ma famille que j'étais une pu*e et que j'avais des rapports avec les bougs. Il ne me tapait pas mais il me rendait tellement la vie dure.

Parfois, quand il me croisait dans le couloir, il me faisait des menaces ou il me disait des insultes du genre :
« Continue à faire ta sainte devant ta sale mère, moi je sais que tu fais la pu*e dans tout le quartier. »

Toujours traumatisés

J'en ai eu marre et je l'ai dit à ma mère. Elle a craqué. C'est là que l'embrouille fatale a commencé. Il a insulté ma famille. Il a dit qu'il la trompait depuis le début de leur relation. Ma mère a pris ses affaires, les a jetées sur le palier et l'a mis dehors. Il a appelé toute

ma famille pour dire que ma mère était une sorcière et que moi j'étais une pu*e. Toute notre famille nous a tourné le dos et, encore aujourd'hui, c'est compliqué.

Il a fini par partir vivre en Belgique. Il a passé quatre mois sans donner de nouvelles à ses enfants. Nous, on vivait notre vie de notre côté. Sa fille a fugué de chez nous quelque temps après et on ne sait toujours pas pourquoi. Ce calvaire est enfin fini. Aujourd'hui, ça va beaucoup mieux, même si on est toujours un peu traumatisés. On va de l'avant.

**Je ne lui répondais
jamais, par respect
pour ma mère.**

En quête de père

J'ai bientôt 18 ans et, il y a quelques mois, j'ai enquêté pour retrouver mon père. Ma mère a toujours été floue en me disant qu'elle n'avait plus de contact. Alors j'ai décidé de faire des recherches moi-même en tapant son prénom et son nom sur Instagram. Il avait un compte privé. J'ai envoyé une demande d'abonnement. Il m'a acceptée.

C'était la première fois que je voyais une photo récente de lui. Je lui ai envoyé un message en lui demandant s'il savait qui j'étais. Il m'a dit que non. Alors je lui ai envoyé une photo de moi bébé, lui me tenant dans ses bras. Après avoir vu mon message, il m'a retirée de son compte sans me répondre.

Douze minutes à pied nous séparaient

Ça m'a blessée, mais je ne voulais pas m'arrêter. Sur les Pages jaunes, j'ai tapé son prénom et nom, j'ai vu une adresse et, une fois copiée sur Google Maps, j'ai eu un choc : il habitait à douze minutes à pied de chez moi.

Depuis six ans que j'habitais à Paris, je ne l'avais jamais aperçu et lui n'avait jamais essayé de reprendre contact avec moi. J'ai mis plusieurs semaines à me décider, mais j'avais besoin de comprendre pourquoi il n'avait pas souhaité m'élever. D'autant plus que ma mère m'avait dit qu'il avait une autre fille d'un an de moins que moi. Avec elle, il avait joué son rôle de père. Moi, je n'ai pas eu de père. Quand je voyais des petites filles avec les leurs, j'avais toujours un sentiment de jalousie. Alors j'ai décidé de le confronter.

Avec une amie, je me suis retrouvée dans le hall de son immeuble. Un homme est sorti et nous a demandé si nous cherchions quelqu'un. Je n'arrivais pas à parler. Mon amie lui a demandé s'il me reconnaissait, et là il a compris : « T'es venue pour quoi ? » Je ne disais rien, j'étais figée. « Tu crois que je suis ton père ? » Je sentais les larmes couler sur mes joues. « Bah ta mère t'as rien dit ? »... Alors il m'a raconté sa vie avec elle.

Il avait fait un test ADN

Quand elle lui avait annoncé sa grossesse, il avait été étonné car ils n'avaient pas eu de rapport depuis plusieurs mois. Il avait fait un test ADN dans son dos. Le test était négatif. Il a dressé un portrait de ma mère complètement différent. Et tout collait : les points flous des histoires de ma mère étaient là, clairs et logiques.

En l'écoutant, j'avais l'impression de ne plus être dans mon corps, absente. J'étais mal, perdue. Il avait de la peine de me voir comme ça car, les années où il était resté auprès de moi, il s'était attaché. Je m'étais imaginé un homme méchant qui m'avait abandonnée. Je découvrais un homme blessé suite à une relation compliquée avec ma mère, qui était resté plusieurs années en sachant que, génétiquement, je n'étais pas sa fille.

J'ai passé des semaines à chercher mon père mais je n'avais plus de piste ; seulement deux prénoms que « mon père » m'avait transmis, deux amis de ma mère, mais sans nom de famille ni indice pour les retrouver.

Pourtant, je me sens grandie de cette histoire. Même si le dénouement de cette enquête n'est pas celui que j'espérais, je suis fière d'avoir découvert un bout de vérité sur mon enfance. Je souhaite à tous les adolescents dans mon cas de réussir à retrouver leur père.

Paloma, 17 ans

Famille négligeante, adieu l'insouciance

À 16 ans, je me sens déjà adulte. Comme si j'avais 20 ans. C'est à cause de ma vie familiale. Elle est compliquée cette vie, et de plus en plus lourde. Comme une grosse valise avec toujours de nouvelles affaires à ranger.

Tout a commencé au Sénégal. À mes 6 ans, mes parents ont divorcé. Ma mère m'a emmenée vivre avec elle à Dakar. Un jour où elle était partie travailler, mon père – qui vivait en Italie – a envoyé son neveu pour venir me chercher. J'étais seule avec ma grand-mère, et le neveu m'a pris avec lui. Ma grand-mère n'a rien pu faire. Il m'a emmenée dans la maison de mon père à côté de Dakar. Ma mère ne savait pas où j'habitais. Je suis restée toute seule avec mon autre grand-mère et une autre sœur.

Je n'ai pas vu ma mère, ni mon frère jusqu'à mes 10 ans. Je ne savais pas quoi faire, j'étais petite à ce moment-là. Le pire est que ma mère ne me manquait pas parce que la famille de mon père en parlait mal. Vers mes 10 ans, ma mère m'a retrouvée et on s'est revues souvent. Mais, un jour de 2018, vers mes 12 ans, mon père est revenu d'Italie avec une femme.

Il me l'a présentée et, un mois après, il l'a épousée. J'ai dû partir avec eux en France.

Le pire, c'est que ma mère ne me manquait pas.

Toujours soucieuse

Depuis, je vis à Paris avec mon père et ma belle-mère, que j'appelle ma tante. Je ne m'entends pas avec elle. Je me sens toujours fautive. Elle me reproche toujours quelque chose. Mon père ne sait pas s'occuper de moi. Pendant mon année de quatrième, il m'a laissée seule à la maison. L'été dernier, il m'a envoyée à Dakar

mais, une fois là-bas, je ne savais pas si j'allais pouvoir rentrer. Il est venu me chercher le 22 septembre, bien après la rentrée des classes.

Je me soucie toujours. Mon visage est toujours inquiet. J'ai du mal à me concentrer car j'ai mon cœur qui bat. Je suis au lycée et j'ai peur de rentrer chez moi. J'ai peur d'une colère de mon père ou de ma tante. Ce n'est pas de la violence physique mais psychologique. Avoir en tête une vie familiale comme ça, ça ne se voit pas, ça ne fait pas de marques, mais ça m'empêche d'être jeune.

Ma jumelle, mon double

J'ai 18 ans et j'ai toujours été avec mon double. C'est un lien qui s'est construit même avant la naissance puisque nous avons été dans la même poche. Depuis, nous sommes inséparables. Je ne suis jamais seule, j'ai toujours quelqu'un sur qui compter.

Quand il m'arrive quelque chose de négatif, c'est la première à qui j'ai envie d'en parler ; et surtout, elle le ressent aussi. Quand il m'arrive un truc cool, avant même que je lui dise, elle m'envoie un message. On est tellement proches. C'est la personne qui me fait le plus rire.

Nous sommes toujours dans la même chambre, on dort dans le même lit. J'ai vécu les dix premières années de ma vie en Guadeloupe. Nous étions dans la même classe parce que, pour les profs, c'était normal.

Mais ici, en métropole, il fallait nous séparer pour « construire notre propre personnalité ». La séparation a été brusque. J'en ai développé une sorte de phobie scolaire.

*Je ne suis plus
jamais seule, j'ai
toujours quelqu'un
sur qui compter.*

On nous compare constamment

Le fait d'être liée peut aussi être un poids, parce qu'on nous compare constamment. Quand elle a décidé de passer le permis, mon père me rabâchait tous les jours : « Fais comme elle. » On a la pression pour réussir à deux. Ça m'énerve. Pour moi, chacune avance à son rythme. Pour le baccalauréat, ça n'a pas manqué : je l'ai eu, pas elle.

Plus on grandit, plus on a chacune notre vie. Après mon bac, je suis venue étudier à Paris, elle est restée dans le 91. Elle ne veut pas faire d'études. On a aussi chacune nos amies. On vit encore ensemble, mais je pars tôt et je rentre tard, donc on ne se voit pas beaucoup. Le week-end non plus. Mais on se parle tout le temps par messages.

Ma mère nous dit tout le temps qu'on ne peut pas passer notre vie ensemble. Mais, depuis notre naissance, on n'a pas été séparées plus de deux jours.

Katy, 18 ans

Il est 6h23, la police fouille chez moi

La veille, je m'étais endormie dans le salon. J'ai été réveillée par une forte lumière. Je pensais que je faisais un cauchemar, et puis je me suis aperçue que c'était la police. Pour la première fois de ma vie, je vivais une perquisition. Il était 6 heures du matin.

J'ai vu que mon père était menotté. Je me suis mise à stresser et à me demander si les policiers étaient venus pour lui. Je leur ai demandé pourquoi. Ils m'ont répondu que c'était par précaution. Ils voulaient s'assurer qu'il n'essaie pas de défendre mon frère. Mon frère était âgé de 19 ans à ce moment-là. Je me doutais que la police était là pour lui, car il avait déjà été en prison.

Pendant qu'ils fouillaient sa chambre, ils ont pris nos identités à tous. Mes deux petits frères ont demandé à aller aux toilettes, mais ils ont refusé. Alors ma sœur et mes frères ont commencé à se foutre de la gueule des policiers, ce qui m'a fait rire, mais mes parents leur ont dit d'arrêter.

Chambre et porte saccagées

Dix minutes après, les policiers nous ont autorisés à aller aux toilettes (moi, je ne voulais pas vraiment y aller, je voulais juste voir ce qui se passait). Ma mère, elle, a demandé à prendre ses médicaments car elle a la drépanocytose. Ils ont refusé. Mon père a négocié, il a dit qu'elle ne se sentait pas bien et ils ont accepté. Lorsque ma mère a demandé ce que mon frère avait fait, ils ont dit qu'ils allaient lui expliquer une fois l'OPJ (officier de police judiciaire) arrivé. Chose qu'ils n'ont pas faite, car mon frère était majeur.

Ils sont partis vers 7h30. On les a observés emmener mon frère et on a vu comment ils avaient saccagé sa chambre. On a pris deux jours à la ranger, je n'ai toujours pas compris ce qu'ils cherchaient. Ils avaient cassé son lit, versé tous ses documents et ses vêtements par terre. Je suis ensuite allée me doucher et j'ai déposé ma petite sœur à l'école. En descendant, j'ai vu l'état de ma porte principale. Elle était en bois, ils avaient tout cassé. Il n'en restait qu'une partie.

Ma première fois au tribunal

Plus tard, vers 18h30, je suis allée au tribunal avec l'ex de mon frère car il avait un jugement. C'était la première fois que j'allais au tribunal. Une fois le délibéré terminé, ils ont annoncé qu'il allait rester en prison pendant un bon p'tit moment. Je me suis alors mise à pleurer et j'ai dit au revoir à mon frère.

Aujourd'hui, ça fait un an et quatre mois que je ne l'ai pas vu. Il nous raconte que, là-bas, c'est la galère et qu'il regrette, qu'il est seul. De temps en temps, ma mère et ma grande sœur vont le voir. Moi, je n'ai pas fait la demande, je n'ai pas le droit d'y aller seule. Et j'avoue, j'ai la flemme de me taper la ligne 8. Ce n'est pas grave puisque je parle souvent avec lui au téléphone. Vous allez me dire : « Mais, les téléphones, c'est pas interdit en prison ? » Bah si, mais ma mère et ma sœur lui en ont fait rentrer un. N'allez pas faire pareil, hein, c'est interdit.

Renvoyé au bled par mes parents

Ma dernière connerie m'a coûté un aller simple dans mon pays d'origine, le Sénégal, pendant quatre ans ! J'ai dû intégrer un internat franco-arabe dans lequel on étudie le français mais aussi un enseignement religieux coranique. J'y étais de la sixième à la troisième.

Cette connerie s'est passée en 2018. Je rentrais chez moi après une longue journée. Sur le chemin de la *casa del padre*, il y a un comico et un garage réservé à la police !

Pour la faire courte, il y a un membre de l'équipe de la BAC du 12^e arrondissement qui sortait de son camtar, je lui ai volé sa gazeuse positionnée à sa ceinture, et je suis rentré chez moi le plus rapidement possible en prenant un chemin ne contenant que des ruelles sans caméra, pour éviter de me faire remonter.

Pourquoi j'ai fait ça ? À vrai dire, je n'en ai aucune idée. Eux, ils m'ont retrouvé facilement après quelques interrogatoires dans mon secteur !

Pas étonné par le billet pour le Sénégal

Ce n'était pas la première fois que j'avais affaire à la police. Je les avais déjà croisés, une seule fois. J'avais bien sûr eu le droit à un contrôle ! Ils sont énervés la « Batman du 12 », ceux qui ont la voiture blanche avec écrit « Police » en noir.

Ce jour-là, j'étais avec mon cousin et deux potes, on faisait un live dans le parking souterrain de mon immeuble. Ils sont rentrés sans faire de bruit. Ils ont mis une patate à mon cousin, un chassé à un pote et là moi, direct, j'ai levé les mains. Ça n'a pas empêché le policier de m'attraper à la gorge, je ne pouvais plus respirer. Il a collé au mur mon pote et coupé le live.

Comment je suis passé de « on me retrouve » à « je pars au Sénégal » ? Sincèrement, à partir du moment où je me suis fait prendre, un billet pour le Sénégal ne m'a franchement pas étonné !

Envoyer son enfant au bled, ça se fait beaucoup dans les familles africaines. Quand l'enfant fait des bêtises, on l'y envoie se ressourcer. La seule personne qui m'a engueulé après le départ de la police, c'est ma mère ! Mon père, lui, était plus dans l'optique de savoir pourquoi j'avais fait ça et si, avant de commettre cet acte, j'avais réfléchi aux conséquences !

Les valises ont été préparées pour mon départ sans que je n'ai eu à bouger le petit doigt ! « *Profite bien de la nourriture d'ici car, arrivé là-bas tu vas comprendre la vraie vie !* », me disait ma mère.

Arrivés au Sénégal après deux semaines de repos, mon grand frère et moi – car oui, j'ai oublié de préciser qu'il a été envoyé avec moi – avons intégré un internat.

On avait une permission tous les quinze jours pour aller passer le week-end à Dakar chez notre oncle. À part ça, interdiction de sortir. À Dakar, on pouvait avoir des nouvelles de notre famille grâce à nos téléphones mais, à l'internat, téléphone interdit !

Sans faire l'ancien, on a vécu des choses inoubliables là-bas ! Premier jour incarcéré là-bas, et déjà un enseignant m'allume avec une sorte de grosse corde ! Pour rien ! Mais vraiment rien du tout !

J'ai été interrogé sur une leçon par un enseignant. Je lui ai expliqué que je venais d'arriver et qu'il m'était impossible de réciter une leçon. Et voilà hein, il s'est passé ce qu'il s'est passé ! Éloignez-vous de votre cocon familial et vous découvrirez vos limites !

Quitter la belle vie

C'est important pour les parents immigrés que l'enfant se rende compte de la chance qu'il a, parce qu'au pays, tout n'est pas rose. Le Sénégal, c'est aussi le lieu où mes parents sont nés. Quand j'y suis arrivé, j'ai vu où ils avaient grandi. Je me suis dit : « *C'est chaud.* » Dans son enfance, ma mère a eu à manger, à boire, mais elle n'a pas eu d'éducation.

Elle n'a pas pu aller à l'école longtemps. Mon père, lui, a dû quitter l'école pour aider sa mère alors qu'il était premier de la classe. En sachant tout ça, je me suis dit que ma vie était bien plus rose. Mon père me dit souvent : « *Vous avez la vie belle vous, profitez intelligemment tant que vous le pouvez.* »

Aller au bled, ça m'a fait grandir. Ça m'a fait voir la vie d'une autre façon et mieux comprendre la décision de mes parents de me ramener dans mon pays d'origine. J'ai passé quatre ans hors de chez moi, j'ai mûri.

Maintenant, je suis plus autonome. Au pays, ça te remet dans le droit chemin mais ce n'est pas pour tout le monde. Certains, par exemple ceux qui ont beaucoup souffert là-bas, peuvent revenir pires qu'avant. Je suis revenu dans un état d'esprit différent. Avant, je faisais n'importe quoi. Maintenant, je sais qui je suis et ce que je veux devenir.

L'autre moitié de ma vie

Sous mes pieds, le Cambodge disparaît. Onze heures à passer dans une chaise qui vole vers l'autre moitié de ma vie. Quatorze ans qui s'éteignent et ma première fois dans un avion. Je suis toute seule avec mon frère de 9 ans et une amie de ma mère.

Pour aller à l'aéroport, deux voitures nous suivent comme si on était une rame de métro. Toute ma famille m'accompagne pour la dernière fois. À chaque distance que la voiture parcourt, j'essaie de calmer mes émotions. C'est impossible que je pleure devant eux et dans un espace public. On est en retard pour le *check-in*. Je suis contente et prête pour rater l'avion. Je veux rater l'avion...

J'ai ma famille derrière le dos

Hier, dans ma classe, je ne pouvais pas me concentrer. Je savais que je devais dire mes derniers mots et mes au revoir. J'avais les mains sur mon visage, caché pour masquer les émotions qui débordaient entre les petits espaces de mes doigts. Des câlins et des cris venaient de partout, je sentais des gouttes sur mon dos comme le temps glacial.

Maintenant, j'ai ma famille derrière le dos. Sans rien dire, sans câlin, pas un mot. Je monte dans l'ascenseur et... je pleure... Je tremble comme un chat abandonné pendant l'hiver. Mon siège est tout à l'arrière de l'avion. L'espace pour les pieds est bien grand. À travers le rideau, je vois les gens de *business class* avec des verres de champagne et le choix entre un pain au chocolat ou un croissant.

Quelle envie ! Mais ce n'est pas grave, je vais les avoir dans onze heures, les croissants originaux de Paris. Mieux que ceux de la *business class*.

Deux mois plus tard, je suis en quatrième C au collège Georges Clémenceau, à côté de la rue Marcadet, Paris 18e. Je ne me sens pas à l'aise. Les gens de ce pays sont audacieux et extravertis. Je ne les connais pas mais ils

me parlent comme s'ils étaient mes amis de l'enfance. À la cantine, je trouve les nourritures vraiment dégoûtantes et les portions minuscules. Les sols de la classe sont sales mais, heureusement, on peut rentrer dedans avec des chaussures, et pas en chaussettes comme au Cambodge. Puis, le temps passe trop vite. Je trouve injuste de passer le brevet comme les autres après sept mois d'étude sans parler couramment le français.

Préférer un autre pays que le mien

Mes connaissances sur les réputations des lycées sont trop faibles pour les mettre sur ma fiche de vœux. J'arrive au lycée Rabelais sans savoir pourquoi. Tout va très vite depuis l'aéroport. Le Cambodge reste un moment nostalgique dans ma tête et il me manque, bien sûr. Mais malgré le petit appartement et des gens qui sont trop agressifs pour moi, je pense que j'ai trouvé ma place.

Peut-être que je constate que mes parents sont plus heureux ici et que je me sens plus à l'aise. Peut-être est-ce parce que la France m'a ouvert ses portes et des possibilités que je n'avais jamais vues avant.

Peut-être est-ce le fait qu'on peut finalement manger ce qu'on veut, avoir un bac qui est accepté dans le monde entier, faire des études à l'université, même travailler dans d'autres pays et, le plus important, avoir un travail stable.

Pour être honnête, je n'arrive pas vraiment à dire pourquoi... Pour moi, c'est encore un sujet sensible. J'ai honte de préférer un autre pays que le mien, mais je sais bien que j'ai trouvé ma place ici. Même si le Cambodge est tatoué sur mon cœur.

Srilankaise, bientôt française

Je ne suis pas née en France, mais au Sri Lanka. Venir ici a vraiment changé ma vie. J'ai besoin de soleil moi.

J'ai vécu six ans là-bas avant d'arriver en France. Je ne savais même pas que ce pays existait. Mes souvenirs du Sri Lanka sont un peu flous, mais ce que je n'oublierai jamais, c'est la météo. Il y fait toujours beau et chaud, et même quand il pleut il fait chaud. C'est une dinguerie.

J'habitais dans un petit village appelé Padukka, dans une grande maison avec un jardin. Ici, je suis coincée dans un appart. Par contre, là-bas, il y a trop d'animaux sauvages : des serpents, des lézards, ce genre de trucs.

Il y a aussi des chiens de rue un peu partout, mais ils font leur vie, on s'en fout. Tu peux voir des paons se balader sur la route. C'est vraiment pas un pays comme les autres.

Sable tout doux vs vieille plage

Il y a un truc qui me manque vraiment du Sri Lanka, c'est la nourriture. Bon, ici ma mère fait des plats srilankais, c'est bon hein, je dis pas le contraire, mais là-bas dans les restaurants, il y a des dingeries ! C'est délicieux. Les épices c'est vraiment quelque chose, ça rajoute des saveurs. Un Srilankais qui ne mange pas épicé, ce n'est pas un Srilankais. Les plages, c'est une tuerie. C'est tellement beau avec l'eau turquoise, le sable mou tout doux quand tu marches dessus... Ici, ce n'est pas du tout la même chose. Surtout à Deauville, cette plage bien vieille.

Un Srilankais qui ne mange pas épicé, ce n'est pas un Srilankais.

Parlons de mes années de primaire. Comme j'étais petite, franchement, je ne me souviens même plus de mes potes. Quand je suis partie, on s'est perdus de vue. J'allais dans une école privée avec uniquement des filles, on avait même des uniformes.

Fallait voir comment j'étais trop intelligente, j'étais l'une des premières de ma classe, alors que là c'est pas trop ça. Bon, je me débrouille quand même bien pour une non-Française. J'ai demandé la nationalité ici, mais l'administration française est un peu lente. J'attends toujours.

Déjà incitée à me marier

Ma mère me parle souvent de mariage. Elle aime me comparer à mes cousines qui sont mariées avec des enfants. Pour elle, il est normal de se marier jeune et de fonder une famille. Je lui ai toujours expliqué que je le ferai quand je serai prête et que les mentalités d'aujourd'hui ne sont plus les mêmes.

Au Mali, le pays de mes parents, il y a des filles de 14-15 ans qui sont mariées à des hommes de dix ans leur aîné ! Certaines ne sont ni écoutées, ni entendues. Même si mes parents ont eu un mariage arrangé, ils ne pourront pas me marier à un homme sans mon accord. Pour eux, c'est important d'aimer un homme sans se forcer, surtout si c'est pour la vie. Pour eux, le mariage n'est pas un jeu et c'est pour la vie, on ne le fait qu'une fois.

Ma mère a toujours dit à mes frères de ne pas se précipiter à ce sujet, de prendre leur temps ! Même s'ils ont 28-30 ans, pas mariés, sans gosse, toujours à la maison, ce n'est pas grave ! Tant que c'est un homme, et pas une femme. S'ils ne se marient pas, ce n'est pas grave ! S'ils ne font pas la vaisselle, ce n'est pas grave ! S'ils ne passent pas le balai, ce n'est pas grave ! S'ils ne savent pas s'occuper d'un gosse, ce n'est pas grave ! S'ils ne savent pas cuire un œuf, ce n'est pas grave !

Mes frères n'ont pas la même pression. En fait, rien n'est grave, à part s'ils ne rapportent pas de l'argent quoi ! Je me suis toujours dit que si j'ai des garçons plus tard, ils participeront à TOUTES les tâches ménagères. Ce ne sera pas qu'une affaire de filles !

Naïma, 18 ans

Chez nous...

Chez nous, une femme doit être endurante, courageuse et « pieuse ». Une femme doit souffrir en silence, ne jamais contredire les aînés. Tu dois rester « propre » jusqu'au mariage, ne pas t'habiller court ou moult, savoir cuisiner, faire le ménage, être soumise, t'occuper des enfants. Instruis-toi, mais pas plus que les hommes. C'est comme ça, c'est la tradition.

Salam, moi c'est Soum. Je suis née à Paris dans une famille d'immigrés franco-burkinabée. J'ai vécu longtemps dans le 7^e et je pense que ça a « francisé » la mentalité de mes parents.

Mon père, il me lavait, m'habillait, jouait avec moi, me faisait à manger... Bref, il s'occupait de moi quand j'étais petite. Pour ses frères, ce n'était pas à lui de le faire, plutôt à ma mère. Moi, mon baba, je l'aime. Pour moi, c'est un homme, un vrai. Il n'a pas honte de s'occuper de ses filles ou d'être un « papa poule ».

À partir de la quatrième, j'ai commencé les tâches ménagères, ce qui est très tard chez nous. Ma mère avait commencé à 10-11 ans. Selon mes parents, il faut que j'apprenne à faire tout ça d'abord pour moi-même, et ensuite pour mon futur mari. Et si je ne veux pas me marier ? En vrai, pour mes parents ce serait dommage, mais c'est mon souci. Si je décide d'être lesbienne, c'est mon souci aussi, mais là, loin d'eux. Chez nous, c'est trop impur ça.

Soumaya, 17 ans

Mon Dieu

Mes deux parents sont chrétiens. Ils m'ont donc baptisée à mes un an et, en CE2, inscrite au catéchisme. À ce moment-là, j'y allais parce j'étais forcée par ma mère, pareil pour l'église. Je ne le savais pas encore, mais mon Jésus me sauvait déjà du monde.

Lorsque j'étais petite, je voyais mes parents se disputer et ne pas s'aimer comme les autres parents s'aimaient. J'ai vu aussi comment ma grande sœur a été abîmée par le monde. Elle et moi n'avons pas le même père mais, pour moi, c'est ma vraie sœur. L'absence du sien lui a fait faire beaucoup de bêtises. À 18 ans, elle est partie. À un moment, elle est revenue et une nuit, un mercredi, alors que j'avais juste 10 ans, ma mère m'a réveillée vers 6 heures du matin avec des policiers qui venaient la chercher. Elle est restée six mois en prison. On a su bien après ce qu'elle avait fait. Elle était complice de l'agression d'une personne âgée.

Mon papa nous a dit : « Vous ne racontez ça à personne ! », et « personne » pour moi ce fut Dieu. C'est à ce moment-là que je me suis vraiment raccrochée à Jésus.

Un tyran, sauf au KT

Au collège, j'étais une foldingue. Genre en cours, c'était moi qui décidais, je faisais ma loi. Ce garçon (oui toi Teddy !), il était grave amoureux de moi, le mec me harcelait. Bref, un jour, il m'a tellement saoulée que je me suis levée et je lui ai mis une claque du futur. Plein d'autres trucs comme ça. Je sortais de cours comme je voulais, je menaçais les profs, les élèves... Personne ne m'arrêtait. Sauf quand j'étais au KT ; enfin, au catéchisme. Le KT, c'est l'endroit où on apprend des trucs sur Jésus. Là-bas, j'étais la gentille. Si seulement ils savaient. Le KT, ce n'est pas ce qu'on croit.

On s'ambiance trop tu sais ? Ce n'est pas de l'apprentissage. Si tu ne sais pas, c'est rien, on t'apprend. Tu ne veux plus venir ? Ok ! Tu veux revenir ? REVIENS ! On prie parfois, c'est vrai. On récite et quand on loue Dieu tous ensemble, la vérité, TOUT le monde kiffe. Louer, c'est chanter des musiques pour Jésus, et quand on le fait en groupe c'est encore mieux.

Bien sûr, ça c'était une fois par semaine. Le reste du temps, j'étais toujours un tyran, PARTOUT. On ne disait pas non à Winna, sinon Winna piquait sa crise jusqu'à ce qu'on lui dise oui. J'étais une petite connasse mais bon, la vie n'était pas facile à côté.

Sept enfants et un mari

Un garçon m'a vraiment vidée. Je n'avais plus d'envie, plus de sentiments, alors à quoi bon manger ? À quoi bon sortir ? À quoi bon parler ? Bref, je mourais de l'intérieur. En une semaine, j'avais perdu 5 kilos. Quand je sens que cet état recommence, je vais directement prier dans la position dans laquelle je me trouve, assise, couchée, debout, peu importe, afin de ne pas avoir de mauvaises pensées. Que du bon avec Jésus ! Il ne me juge pas et c'est mon confident d'amour, même si des fois je le boude.

Aujourd'hui, je vais souvent à l'église, parfois avec des copines, parfois avec ma famille, parfois toute seule. Je vais aller à Lourdes avec le KT, parce qu'on fait aussi des voyages qu'on appelle retraites pour vraiment se recentrer sur Dieu. Plus tard, je veux avoir sept enfants et un mari. C'est un sujet compliqué parce que moi, Winna, je suis amoureuse d'un musulman... Oups ! Ne parlons pas des sujets qui fâchent.

Un amour contrarié

En seconde, je me suis rapprochée d'un garçon. Nous faisons des sorties, nous allions au cinéma, nous mangions dans Paris, toujours en compagnie de nos amis. Nous avions l'habitude de faire des débats, ce qui menait à des prises de tête, assez brèves, car il avait toujours un petit mot doux et gentil pour nous réconcilier.

Il était très grand avec l'air sûr de lui, mais il restait un peu à l'écart, comme moi. Devant les autres, il était distant et froid. Moi, j'étais timide, je cachais mes sentiments. Quand nous étions seuls, c'était si différent, nous parlions pendant des heures, sans jamais nous lasser.

Chaque jour, j'avais hâte. J'attendais impatiemment de le retrouver à la cantine, à la récréation ou aux intercours. Sur les escaliers du lycée, comme tous les jours, il me tirait doucement vers lui, me taquinait et me rattrapait. Petit à petit, tout le monde a remarqué que nous étions plus que proches. Nos regards, nos sourires en disaient long sur nos sentiments. Je me souviens qu'il rougissait souvent, comme s'il était gêné par ce que je lui faisais ressentir.

Braver l'obstacle religieux ?

Au début, j'étais convaincue que c'était seulement de l'amitié. Puis, les souvenirs partagés, les conversations intimes, les nuits blanches à s'appeler ont fini par créer une relation... amoureuse. Mais j'avais peur. Peur de l'engagement, de ne pas être acceptée par sa famille, ou qu'il ne soit pas accepté par la mienne.

Il est musulman et moi chrétienne. Je gardais mes sentiments cachés et j'enviais ceux qui peuvent profiter de la diversité culturelle dans leur relation interreligieuse ! Mais, pour nous, ça n'a jamais été une option viable.

Un jour, il m'a finalement révélé ses sentiments, tout en sachant que c'était impossible entre nous. J'étais si heureuse, mais je l'ai stoppé. Le simple fait qu'il mette un mot sur notre relation changeait tout, j'avais peur de le perdre. J'étais en colère contre lui. J'avais l'impression qu'il ne pensait qu'à lui en l'avouant. Deux âmes qui s'aiment ne sont pas forcément destinées à être ensemble. C'était mieux pour nous de nous séparer.

Si seulement j'avais eu le courage de lui dire ce que je ressens, de braver l'obstacle religieux, pour qu'il sache au moins ce que j'éprouve pour lui. Ça me brise le cœur. Une partie de moi garde toujours l'espoir qu'un jour, nos cœurs pourront se rejoindre malgré nos différences. Mais la triste réalité est là : nos croyances religieuses sont incompatibles, nos familles n'auraient pas pu se comprendre et nous n'avons pas la force de lutter pour nos convictions respectives.

Raya, 16 ans

Chez moi, on ne pleure pas

Avec mes parents, on parle de tout : politique, avenir, argent, santé... Ils sont très ouverts. Mais, lorsque ça touche les sentiments, c'est silence radio. Je suis issue d'une famille algérienne et, chez moi, personne ne parle de ses problèmes.

Je ne les ai jamais entendus se plaindre ou montrer qu'ils se sentent mal. J'ai vu ma mère pleurer une fois, à la mort de sa tante. Ça m'a marquée car je n'ai pas su comment réagir. Je suis allée la consoler en lui faisant un câlin, mais les mots ne me venaient pas. J'aurais aimé lui dire quelque chose qui la soulage, mais je n'y suis pas arrivée.

Je me suis rendu compte que ne rien dévoiler aux autres pouvait me porter préjudice. Par exemple, au collège, je me faisais harceler. On me traitait de pute pour rien. On m'enfermait dans les toilettes et on me frappait quand je sortais. Je rentrais chez moi et je n'en parlais à personne.

Je séchais les cours, je gardais tout pour moi et je faisais comme si de rien n'était. Avec du recul, je me dis que j'aurais dû en parler.

Mes parents m'auraient aidée, c'est sûr. Ils ne m'auraient pas laissée comme ça.

Mais j'avais honte. Pourtant, mon père m'avait dit : « Si ça t'arrive, tu me le dis. » Et on ne m'a jamais dit : « Ne pleure pas ! » Mais j'avais l'impression que ma souffrance n'était pas légitime.

**Tout le monde cache
ce qu'il ressent, par
honte de dévoiler
ses faiblesses.**

Après tout ce que mes parents ont fait pour moi, tous les sacrifices pour notre famille, je ne voulais pas être un fardeau. Alors, dans ma famille, tout le monde garde la face et cache ce qu'il ressent, par honte de dévoiler ses faiblesses.

Dans le futur, j'aimerais ne pas reproduire ce schéma. Parce que parler de ce qu'on ressent et avoir un soutien rend plus fort.

L'agriculture, c'est la culture de mes parents

Tous les samedis et dimanches, vers 6 heures du matin, avec mon frère, ma mère et mon père, on prend la voiture et on se dirige vers Versailles. En hiver, on y va moins parce qu'il fait trop froid. Mais au printemps et en été, c'est tous les week-ends. Ça fait presque une heure en voiture depuis Paris, où on habite, et ça peut être une heure trente avec les bouchons.

Une fois arrivés, on se change. Je mets des bottes et des vieux vêtements qui ne me servent plus, et on prend nos outils. Je ne sais pas les noms des outils en français. Parce qu'au jardin, on parle portugais. On communique mieux comme ça. Même si ça bosse plus que ça parle.

Avec les outils, on travaille la terre, pour labourer, pour cultiver, pour arroser. On plante des graines, des haricots, des aubergines, des oignons, des tomates, des courgettes, des concombres... et on les arrose. C'est tout bio. On ne met pas de produits chimiques. Pour l'engrais, on prend du sterco di cavallo. C'est de l'excrément de cheval mélangé avec de la paille. On met du savon noir pour éliminer les petites bêtes.

*L'agriculture,
c'est l'histoire de
ma famille, pas
la mienne.*

Le week-end, c'est pour travailler

Dans le jardin, il y a une cabane. C'est là qu'on range les outils. Il y a aussi une table pour manger et un four à bois. Ça sert à chauffer et à faire bouillir l'eau. On a aussi un four au gaz pour cuisiner. On fait souvent des barbecues.

Au Portugal, on fait la même chose qu'au potager. Sauf qu'on a des outils plus sophistiqués. On a un tracteur et on laboure la terre sur des hectares. J'aide ma grand-mère pendant tout l'été. Surtout quand c'est le moment de faire des récoltes.

Dans ma famille, on a toujours fait ça. On est cultivateurs. Du coup, on n'achète presque jamais de légumes. On fait des économies. Le week-end c'est pour travailler, pas pour se reposer. Mais ça ne me plaît pas trop. Je suis obligé. Mes potes trouvent ça drôle parce que ce n'est pas commun. Mais, dès que je serai majeur, j'arrêterai. L'agriculture, c'est l'histoire de ma famille, pas la mienne. Moi, plus tard, je veux travailler dans l'informatique.

Arthur, 15 ans

Deux parents, deux ambiances

Lana, 15 ans

Mes parents se sont séparés quand j'avais 7 ans. On est passé d'un mariage inoubliable à une séparation avec beaucoup de disputes, et moi et ma sœur au milieu, toujours ensemble. Il y a eu beaucoup de déménagements, un passage chez un juge, puis il a fallu alterner chaque semaine entre chez ma mère et chez mon père, soit deux mondes différents.

Chez mon père, il y a une décoration de garçon avec ses passions au mur : des tableaux de boxe thaïlandaise avec des gants et des shorts. Il y a des disques et des platines pour faire de la musique car il est DJ, un grand écran et un ordinateur. Bref, une décoration pas à mon goût.

Chez lui, c'est souvent mouvementé avec de la musique et ses potes qui viennent. Quand on mange ensemble, il fait des bons plats de l'île Maurice. Il n'y a pas forcément de règles. Il me laisse sortir comme je veux si je respecte bien l'heure à laquelle il faut rentrer. Il déteste que je mente sur là où je suis ou avec qui, car il s'inquiète beaucoup pour moi, comme pour ma sœur.

Se coucher tôt, manger ensemble...

L'appartement de ma mère est dans une grande résidence HLM, avec une décoration totalement pas pareille, un peu vintage, des meubles en bois et de belles plantes... J'y vis avec ma mère et mon demi-frère, qui a 5 ans.

L'ambiance est différente : ils se couchent assez tôt et on mange tout le temps ensemble. Ma mère est très famille, elle aime qu'on passe du temps tous les trois. Le soir, elle déteste que je sois trop sur mon téléphone. On mange des bons plats mais, des fois, elle est trop fatiguée en rentrant du travail.

Du coup, elle fait des trucs vite faits mais toujours assez sains. Le soir, j'essaie de jouer avec mon frère à des jeux de société, mais je suis une gamine autant que lui. On s'embrouille tout le temps, ma mère en a marre de nous.

Le départ de ma sœur, c'était à la rentrée. C'était vraiment sur un coup de tête : elle voulait partir de Paris qui la rendait de plus en plus mal. Elle a déménagé à Nantes avec sa meilleure amie. Je la vois beaucoup moins. Elle a 19 ans, elle est en études de géographie à la fac et elle travaille dans une crêperie à la gare de Nantes. Maintenant, chez mon père comme chez ma mère, je suis toute seule, loin de ma sœur.

Mes parents, le travail, leur santé

Ma mère et mon père sont femme et homme de ménage. Ils ont quitté les Philippines dans les années 2000 pour s'installer en France. Mon père a arrêté ses études tôt. Ma mère a continué jusqu'à obtenir son diplôme de médecine. En France, elle n'a pas eu d'équivalence. C'est injuste que ma mère ait fait tant d'années d'études pour finir femme de ménage.

Ça fait vingt ans qu'ils font du ménage. Mon père a huit patrons et ma mère en a cinq ou six. Ils vont loin pour aller travailler en banlieue parisienne. C'est un métier pénible, comme éboueur, ça se ressemble beaucoup.

Leurs salaires varient tout le temps mais, globalement, ils gagnent moins que le Smic et ils n'auront pas de retraite. Mon père est lunatique à cause de son travail. Parfois, je les entends se disputer en philippin. Ils parlent des propriétaires. Un jour, j'ai entendu que mon père s'était fait accuser d'avoir volé des habits dans un appart.

Une semaine plus tard, les proprios se sont rendu compte que les habits étaient rangés dans une armoire. Il y a plein d'histoires comme ça.

**À force d'enchaîner
les ménages,
la santé de ma
mère pourrait
s'aggraver.**

Je suis aussi inquiet pour la santé de ma mère car elle est atteinte d'hypertension. À force d'enchaîner les ménages, ça pourrait aggraver sa santé.

Alors à la maison, ma petite sœur et moi, on fait le ménage pour ne pas les fatiguer plus. Je suis très nul en cuisine, du coup c'est ma petite sœur qui s'en occupe.

D'ailleurs, elle est très douée, heureusement on mange bien. Moi, je fais la vaisselle et je passe l'aspirateur. On se répartit.

Mes parents ne sont venus en France que pour notre éducation. Ils me disent qu'après le bac, il faut que je trouve un bien meilleur métier que le leur. Dès qu'on aura trouvé un travail et un appartement ma sœur et moi, ils retourneront aux Philippines. Ils ont un beau projet : ils veulent ouvrir un restaurant et y vendre des pâtisseries.

James, 16 ans

Addiction handicap mal-être...

Nos santés malmenées



Mina a avorté seule, à l'âge de 14 ans, sans prévenir sa mère. Les personnes au courant se comptent d'ailleurs sur les doigts de la main, et elle a accepté de nous faire entrer dans ce cercle très restreint.

D'autres ont évoqué sans tabou la maladie et le handicap que leur a livrés le destin, comme Djamila et Rawan. La perte précoce d'un·e ami·e a poussé Diakha et Mayssa à s'emparer de l'occasion pour leur rendre hommage. Ange, elle, a bien voulu décrire cette boule noire, celle de l'anorexie, qui s'est installée dans son ventre.

On entend souvent qu'un·e adolescent·e, par principe, ça ne va pas bien : ce serait la période de la vie qui voudrait ça, les changements physiques, le spleen face au fait de devenir, peu à peu, un·e adulte. Les textes qui suivent mettent des mots sur ce qu'elles et ils sont en train de traverser.

L'anorexie, c'est encore romantisé

Je me lève, j'ai faim. C'est bien, ça veut dire que mon corps manque de nourriture. Je maigris. La nourriture occupe tout mon esprit, je ne peux plus me concentrer. Ma journée est un combat contre l'alimentation. Ma vie se résume à une alternative simple : manger... ou pas.

L'heure du repas approche, la menace avance, le stress monte. La sonnerie retentit, la crise est là. L'air ne parvient plus à mes poumons et mes larmes coulent. Je me ressaisis, j'affronte l'horreur qu'est la cantine : l'odeur de la bouffe, le regard des autres, le bruit des couverts et les éclats de rire. Je mange, deux feuilles de salade et trois tranches de tomate, c'est trop. Je cours jusqu'aux toilettes, j'enfonce mes doigts le plus profond dans ma gorge et recrache jusqu'au sang. C'est bien. Ce soir, je ne mangerai pas.

Cette boule noire qui prend toute la place, me culpabilise, me tue. J'invente des mensonges pour éviter de manger. La faim ne me fait déjà plus mal au ventre.

Une maladie mortelle

En face de ma réalité, il y a ces personnes sur les réseaux qui romantisent et banalisent les TCA, les troubles du comportement alimentaire. Cette fille sur TikTok qui veut être plus maigre, se rêve anorexique et l'écrit. Elle rêve aussi d'avoir un cancer pour être chauve ?

Ce n'est pas parce que tu ne manges pas un matin ou que tu fais un régime que tu es anorexique. Être anorexique ne veut pas dire être maigre. C'est une maladie qui peut être mortelle, que l'on ne devrait pas envier.

La vérité de cette maladie, c'est que je me déteste tellement... Rentrer le ventre face au miroir, s'habiller en XXL pour cacher mes formes. Sauter un repas, puis deux, et ne plus rien manger. Cette boule noire prend toute la place. Les larmes face au chiffre de la balance qui ne veut pas descendre ou simplement reste identique. Cette haine de moi-même qui m'étouffe.

Au fond de toi, tu le sais

Mais surtout, je nie. Tu n'es pas malade, juste grosse. C'est de ta faute, tu es le problème. Tu t'effondres, pleures, cries. Au fond de toi, tu le sais : tu es malade. D'une maladie mortelle, certes, mais curable. Une maladie invisible, que personne ne comprend, que personne ne comprendra jamais. Et ce monde qui nous dit que la maigreur est une beauté. Et moi bancal face à ce que je comprends, face à ce combat que je mène. En danger face à ce que chacun me renvoie.

Une maladie dont la rechute dépend d'une remarque, d'une image sur les réseaux, d'une ancienne photo qui réapparaît. « Ange tu n'es pas maigre. » Pour moi, ça veut dire que je suis grosse. Ces quelques mots suffisent pour faire réapparaître la boule noire qui me dévore.

Ange, 15 ans

Même une boîte de maïs, c'est trop

Fleur, 17 ans

Je suis à la cantine et, une nouvelle fois, je me force à manger pour ne rien laisser paraître devant les autres. Un peu plus tard, je dirai à mes copines : « Je vais aux toilettes », et je me ferai vomir pour enlever la culpabilité.

Je ne suis pas grosse, mais c'est plus fort que moi. Je compte les calories dans mon assiette. Je les raye sur les paquets de chips, de bonbons, etc. Je m'autorise un repas sans le vomir. Il y a des jours où je me contente d'eau et de chewing-gum. Ce sont des techniques qui donnent l'impression d'avoir mangé.

Parfois, je peux me taper un tacos trois viandes. Je m'en sens capable et je ne regrette pas. Dans ces moments, je reprends du poids. D'autres fois, je suis incapable d'avaler quoi que ce soit, tout me dégoûte. Même une boîte de maïs, c'est trop.

Les réflexions de mes amies

Ça a commencé vers la seconde. J'avais un mauvais groupe d'amies. Elles faisaient toujours des réflexions sur la silhouette et le poids. Elles se comparaient tout le temps entre elles. Je n'avais déjà pas beaucoup confiance en moi mais là, ça a été l'élément déclencheur. Le fait que ma famille ne soit pas très disponible m'a enlevé de la pression pour le cacher, mais en même temps ça a favorisé le développement de ces TCA.

Je suis censée manger à la cantine, alors parfois je ne mange rien ou je n'y vais pas. Le week-end, ma mère travaille. Elle ne sait pas si je mange ou non. Mon père s'en moque, il n'a jamais fait très attention à moi. Parfois, je dis que je vais me coucher le midi, c'est plus simple. Le soir, c'est plus compliqué : si je mange, je sais que j'irais sûrement vomir, ou alors je culpabiliserai dans ma chambre.

Je me fais mal, je le sais

Je fais passer toutes mes émotions, positives ou négatives, par la nourriture. C'est un moyen de me reconforter, une habitude, quelque chose que je connais. Alors plus je me sens mal, plus je reporte ça sur la nourriture. Je me fais du mal, et je le sais, mais je n'arrive pas à changer.

J'ai essayé de me renseigner, mais c'est très compliqué. J'en ai honte, je n'aime pas attiser la pitié, et puis je sais qu'il y a beaucoup de fausses informations sur internet. Je ne veux pas aggraver mon cas ou me mettre de fausses idées en tête. J'évite au maximum le sujet pour ne pas me sentir mal à l'aise. Si le sujet doit sortir, je fuis la conversation ou je me braque. Je ne veux pas en parler. C'est extrêmement rare que je le fasse, et je me demande à chaque fois : « Pourquoi ça m'arrive à moi ? »

Quand j'ai maigri, ils ont voulu être mes amis

J'étais gros. J'avais 13 ans, je faisais 92 kilos pour 1m60. Être gros, c'est avoir une apparence différente des autres. C'est une souffrance d'être gros.

Des amis, des gens que je ne connaissais même pas se moquaient de moi, de mon apparence physique. Ils m'appelaient avec des noms bizarres, genre « gros pédé ». Certains me disaient : « Tu changeras jamais, tu resteras gros » ; « Tu manges trop. » À l'école, des élèves m'évitaient. Moi-même, je n'aimais pas ce corps obèse.

J'étais moralement détruit. Alors j'ai décidé de changer. J'ai tapé « comment faire un régime » sur Google et j'ai suivi les conseils. J'ai commencé par partir à la salle de sport. J'y suis allé cinq fois par semaine pendant neuf ou dix mois consécutifs. Je voulais être le meilleur. La salle, c'était le seul endroit où j'étais bien. Elle est super équipée avec des bancs de musculation, des tapis avec des écrans.

J'ai tapé « comment faire un régime » sur Google et j'ai suivi les conseils.

Fier de marcher sur la plage

Mon prof, c'était YouTube. J'ai commencé par faire du cardio, ensuite je suis passé à la musculation. Je voyais mon corps évoluer. J'avais. En solitaire. C'est à partir de là que j'ai commencé à me faire des amis.

Ils me demandaient : « Comment t'as fait ?! » Les gens qui avant se moquaient maintenant me parlaient. Ils me trouvaient intéressant. Plus personne ne m'évitait. Ils me parlaient tous. Et moi, je devenais fier. J'ai même commencé à aider ceux qui étaient motivés pour changer physiquement.

Aujourd'hui, quand je vois des amis que je n'avais pas croisés depuis longtemps, ils ne me reconnaissent pas. La salle, je continue à y aller trois ou quatre fois par semaine pour des séances de deux heures. Sauf quand je suis en prise de masse. Dans ces moments-là, je diminue la cadence.

Je suis fier de marcher sur la plage quand j'y vais. Ce dont je suis le plus fier, c'est de mon dos et de mes épaules. Aujourd'hui, j'ai 16 ans et je pèse 75 kilos pour 1m85. Je suis devenu athlétique et ça a changé beaucoup plus que mon corps. Je me sens bien dans ma peau.

Adarsh, 16 ans

En burn-out, je ne me soigne pas

Je suis l'aînée de ma famille. J'ai trois sœurs et déjà énormément de responsabilités. Je suis comme une deuxième mère pour la dernière de 2 ans. Elle passe la majorité de son temps à la crèche et avec moi. Je m'occupe d'elle tout en étant étudiante en BTS. Je vais la chercher dès que j'ai fini mes cours. Je la promène, je lui prépare son repas, je joue avec elle. Je suis la seule à m'en occuper car mes parents rentrent tard du travail.

Je peux souffler seulement à partir de 22 heures, lorsque ma mère la couche. Je dois ensuite réviser, faire mes devoirs... Les week-ends, je n'ai pas de temps non plus pour moi. Ma mère travaille et mon beau-père, qui est censé avoir un rôle de parent, ne le fait pas.

Je ne me sens pas d'aller voir un psy

Avec ce rythme effréné, j'ai fait une dépression. J'ai refusé de mettre des mots sur ma tristesse. Je n'ai pas eu le courage de parler de mon mal-être à ma famille. Ils sont musulmans pratiquants et, dans l'islam, il y a des préjugés. Une personne qui souffre de dépression ne serait pas « un vrai croyant ». Les parents et les grands-parents pensent que, si on a la foi, on n'est jamais déprimé. Ce n'est pas possible d'aller voir un psychologue ou un psychiatre.

J'ai moi-même eu des a priori sur les personnes qui souffrent de dépression. Aujourd'hui, mon ressenti sur le sujet a changé. J'ai pris connaissance de la question à travers des vidéos et des articles. Pourtant, si mon état avait persisté, je sais que je n'aurais jamais fait appel à un psychologue. Se mettre à « nu » devant une personne, lui raconter mes problèmes, je ne m'en sens pas capable.

Si plus tard je suis amenée à avoir des enfants et qu'ils ressentent le besoin de voir un psy, j'accepterai. En attendant, je me suis doucement mise à la prière. C'est comme une forme de méditation qui me permet de mieux gérer mon stress.

Ma vie rythmée par l'endométriose

Quatre ans. Quatre ans déjà que je souffre d'elle. Quatre ans que chaque mois, pendant une semaine, je la subis. L'endométriose. Elle vient comme un virus et prend de douleur mon corps entier. Elle suspend ma vie le temps de quelques jours. Elle me détruit.

À 13 ans, j'ai eu mes premières règles. Je me rappelle que c'était un événement que j'attendais avec impatience. Pour moi, ça allait faire de moi une vraie femme. Malheureusement, on ne m'avait pas parlé des douleurs qu'elles pouvaient engendrer.

« Tu n'es qu'une fragile, ça va passer »

J'avais tellement mal que je redoutais chaque mois la venue de mes règles. Lorsque je me plaignais, on me traitait de chochotte : « Tu n'es qu'une fragile, va prendre un Doliprane, ça va passer. »

Les femmes de ma famille auprès de qui je me plaignais ne réalisaient pas l'ampleur de mon mal. Je pense qu'elles ne connaissaient rien à cette maladie. Elles n'avaient aucune information pour m'aider. Rien n'a jamais pu soulager mes douleurs.

Celles-ci étaient telles qu'un jour, je me suis évanouie devant ma mère. Nous sommes parties à l'hôpital où le médecin de garde m'a fait des analyses sanguines et m'a demandé de consulter un gynécologue pour être fixée sur ce que j'avais. Je suis donc allée voir une gynéco.

J'ai dû passer des examens : IRM, échographie abdominale et prises de sang. Après un peu d'attente, la nouvelle est tombée : l'endométriose.

Une gynécologue à l'écoute

Je ne pourrais jamais assez remercier cette gynécologue qui a pris le temps de bien m'expliquer les choses. Elle m'a dit qu'on pouvait vivre avec cette maladie mais que, plus tard, je pourrais éventuellement avoir des soucis pour avoir des enfants.

Énorme coup de massue pour moi qui rêvais déjà de ça. Je me suis mise à pleurer. La médecin a contourné le bureau pour se rapprocher de moi et m'a dit que ça ne voulait absolument pas dire que je n'en aurais pas.

Nous avons parlé d'un possible traitement hormonal, la pilule, mais j'ai pris la décision de le refuser pour des raisons personnelles. Elle m'a alors prescrit un ensemble d'antalgiques. La fatigue due à ce traitement est extrêmement dure à gérer, sans parler du fait qu'avec certains médicaments, je me sens shootée. Aujourd'hui, ils calment mes douleurs de façon significative, même si elles sont encore bien présentes.

Le personnel qui nous encadre au lycée devrait peut-être être plus sensibilisé pour pouvoir mieux gérer une situation où une jeune fille est en souffrance par rapport à ses règles. Peut-être qu'il faudrait des campagnes de sensibilisation, comme celles du sida que l'on accueille souvent dans nos lycées, pour que tout le monde puisse s'instruire sur le sujet.

Mon corps, ma douleur

« **P**ourquoi je suis comme ça ? » ; « Pourquoi on me fait ça ? » ; « Je mérite de souffrir. » Dehors, je suis toujours joyeuse, je rigole tout le temps et, quand je rentre, je me sens triste et mes larmes coulent toutes seules. La première cause de ma déprime est le départ de mon frère. Il est parti pour une fille. J'étais choquée, puis triste, énervée et déçue.

La deuxième cause, et ça depuis très longtemps, c'est mon corps. On m'a déjà fait des remarques dessus, sur mon poids. « T'es grosse », et d'autres choses. Ça a commencé dès le CP. Pendant cette période, mon corps est devenu quelque chose que je hais. Sur YouTube, je tapais « comment maigrir en 2 jours ». C'est la cause qui me rend le plus déprimée.

Je me dis des choses vraiment horribles sur mon corps. « Je me dégoûte » ; « Mon corps est horrible » ; « Je suis vraiment horrible » ; « Je dois souffrir » : voici des paroles qui se bousculent dans ma tête.

Me scarifier en cachette

Quand j'ai faim, je veux manger, mais j'essaie de m'en empêcher. Ou bien je mange, puis je culpabilise d'avoir mangé, et je pleure parfois. Il y a aussi des fois où je mange vraiment beaucoup et, une fois de plus, je regrette. C'est horrible cette sensation.

Quand j'estime que je dois souffrir, je prends un couteau et je me scarifie à un endroit où on ne peut rien voir. C'est vraiment difficile de vivre comme ça. Je me déteste. Je n'ai jamais vraiment cherché à avoir de l'aide.

Heureusement que j'ai ma mère, même si ça lui fait du mal tout ce que je dis sur moi. Je m'étais déjà scarifiée en 2020 et ma mère l'a découvert. Maintenant, je le fais en cachette, sans qu'elle le sache. Comme ça, je ne lui fais pas de mal.

Je fais souffrir mon corps car il ne ressemble pas à ce que je voudrais qu'il soit. C'est mon histoire, mais j'ai l'impression que c'est celle de plein d'autres filles.

Quand j'ai avorté

À 14 ans, je suis tombée amoureuse. C'était une nouvelle vie que je ne connaissais pas. J'ai commencé à avoir des rapports sexuels. Au fur et à mesure, ça a commencé à être un peu tous les jours. Il me disait : « Vas-y viens, on le fait, sinon je vais te violer, j'ai trop envie. » Donc, au final, même si je ne le voulais pas, je le faisais.

Un jour, je décide de faire un test de grossesse parce que je ne me sens pas bien avec mes vomissements et mon dégoût des odeurs. Je vois que c'est positif. C'est la panique. J'appelle ma copine et je lui raconte tout en pleurant. Je n'arrive plus à respirer tellement je suis paniquée et apeurée.

Elle me conseille d'aller le dire à celui qui m'a mise enceinte. De son côté, elle appelle un planning familial pour prendre rendez-vous. Quand je parle au garçon concerné, il me dit de me casser, que ce n'est pas lui le père, que je suis allée faire la pute.

Vient le moment où je dois aller au planning. J'arrive toute gênée d'avoir un enfant dans le ventre. Les dames là-bas me conseillent super bien et me rassurent très bien.

Quelques jours après, le gars revient pour me dire qu'il s'excuse et qu'il veut m'aider. Au début, je lui dis que je n'ai plus besoin de lui. Puis, je réfléchis, et me dis : « Même si je suis courageuse, j'ai besoin d'une personne majeure. »

Le poids de la culpabilité

Je me mets à en parler à ma copine qui est comme ma sœur. Elle me dit de le garder par rapport à la religion et que, même pour moi-même, je ne dois pas tuer un enfant. Elle me parle comme si j'allais être une meurtrière. Elle me le dit clairement sans dire le mot. Je suis complètement perdue parce qu'au fond de moi je veux garder ce petit ange, mais le garçon, lui, ne veut pas.

Le jour vient des rendez-vous. La cousine du garçon avec qui j'ai eu l'enfant nous a prêté la carte d'identité de son ex petit ami majeur. Comme eux deux sont noirs et que c'est un peu flou la photo, ça passe. Avec la fausse carte d'identité, il a pu m'accompagner à tous mes rendez-vous.

Je dois me faire vacciner pour voir mon groupe sanguin, et je dois remplir des documents comme c'est une IVG sous anesthésie générale. Je dois même consulter une psychologue. Je saute plein de rendez-vous qui me rendent complètement dépressive.

Je ne peux en parler à personne dans ma famille, malgré mes six sœurs. Je suis complètement pas bien physiquement. Je ne peux plus rien sentir. Tout me dégoûte. Je perds plus de 3 kg.

Mentir pour cacher l'intervention

Mon rendez-vous est très tôt le matin. Je dis à ma mère que j'ai aide en anglais à l'école. Elle ne me croit pas et m'appelle toutes les deux minutes non-stop. Ça me fait juste encore plus paniquer. Je me dis : « Si elle l'apprend, je me barre de chez moi et c'est fini pour ma vie. »

Arrivée à l'hôpital, je demande à une infirmière si elle peut m'aider à appeler ma mère en se faisant passer pour ma prof d'anglais. Elle le fait. Ensuite, on me donne des médicaments et on me ramène dans une salle. J'attends presque une heure, puis un homme vient me récupérer pour aller au bloc.

Je ne réalise pas encore ce qui va m'arriver. Les infirmières me rassurent vraiment super bien. J'ai pas mal d'attente car il y a des jeunes filles avant moi. Puis ils m'endorment, et trou noir.

Elle me dit que je ne dois pas tuer un enfant. Elle me parle comme si j'allais être une meurtrière.

À mon réveil, j'ai une douleur énorme au ventre. Ils me donnent des médicaments pour calmer la douleur, puis je me rendors. L'opération s'est bien passée. Ils s'occupent de moi. Je peux sortir quelques heures plus tard. Il vient me chercher, on rentre chacun de notre côté.

Après ça, il ne m'a plus calculée. Il m'appelait juste pour avoir des rapports, et c'est tout. Je me suis retrouvée toute seule, renfermée sur moi à cacher toute ma haine dans le rire et la joie.

Sourde et comme tout le monde

« Pourquoi t'as ça à l'oreille ? » ; « Pourquoi tu parles comme ça ? » ; « Tu mâches quelque chose ? »... Vivre avec un handicap c'est entendre ces petites remarques qui blessent. Ou d'autres, de la part de ceux qui s'inquiètent de ce que j'ai : « Comment t'arrives à vivre avec la surdité ? » ; « Ce n'est pas trop dur ? »...

Je porte mes appareils auditifs depuis mes 3 ans. Tous les jours avant de me coucher, je les range dans une boîte et, avant d'aller sous l'eau, je les enlève car ils risquent de s'abîmer.

Je suis prise en charge dans un centre où les orthophonistes m'aident à corriger mes mots. À cause de mon handicap, en CE2, j'ai redoublé et j'ai été placée en Ulis (Unités localisées pour l'inclusion scolaire) parce que mes notes n'étaient pas suffisantes. Mais comme je trouvais ça facile, j'ai réintégré une classe non handicap au bout de deux ans.

Qu'ils se mettent à ma place !

Depuis, je suis dans des classes normales. Je fais comme si j'étais presque normale, comme tout le monde. En vrai, il y a des moments compliqués et, au fond, ça m'énerve des fois. J'ai l'impression de saouler

J'ai l'impression de saouler les gens quand je leur dis de répéter.

les gens quand je leur dis de répéter. Quand mes amis me répondent : « Laisse tomber ! », c'est ce qui m'énerve le plus. Des fois, je voudrais que les gens prennent ma place, pour essayer ce que c'est que de vivre avec une surdité.

Je veux montrer que je vis comme tous les gens normaux. Je vais à mon activité de danse tous les mardis, je chante et j'écris quand je veux, surtout quand j'ai la haine. J'aime la musique et je dessine.

On me dit que j'ai du talent. Je participe souvent à des compétitions de dessin.

Je vais également à des soirées, à des anniversaires, je sors avec des potes, je peux voyager et faire du shopping seule, enfin bref plein des choses. En ce moment, les médecins disent que j'ai une surdité profonde à l'oreille gauche. Ils conseillent de faire des implants. Je refuse pour l'instant. On verra plus tard si je change d'avis.

Aïcha, 17 ans

Un cancer à l'aube de ma vie

Un jour, à l'âge de 2 ans, j'ai eu très mal au ventre et mes parents m'ont amenée à l'hôpital. Les médecins ont découvert que j'étais atteinte d'une tumeur au rein, et que celle-ci avait aussi touché un ovaire.

J'ai subi une chimiothérapie, des prises de sang, des échographies. J'ai eu une sonde par le nez pour pouvoir manger ; je mangeais des soupes ou de la nourriture liquide.

Puis j'ai été opérée. Ils m'ont retiré un rein et un ovaire du côté droit. Ça m'a fait une cicatrice tout le long de mon ventre. Je suis restée un an à l'hôpital Curie.

Guérir et grandir en même temps

J'ai des souvenirs très vagues. Je me souviens que je faisais des projets artistiques avec des dames qui étaient très gentilles et très attentionnées. Il y avait plein de dessins affichés sur les murs de l'hôpital. Ma mère était près de moi et je rentrais parfois quelques jours chez moi.

À cause de la chimiothérapie, ma peau est devenue sensible. À l'époque, j'étais allergique au chlore et, quand j'allais à la piscine, je revenais couverte de boutons. Depuis, je dois boire régulièrement de l'eau et ne pas rester longtemps au soleil.

Les médecins m'ont aidée et encouragée. En CP, je ne savais ni lire, ni écrire. J'ai redoublé. J'ai passé trois ans chez l'orthophoniste. La maladie m'a fait perdre une année. Mais ça m'a fait grandir. À 15 ans, normalement, on ne pense pas à sa santé. J'ai pris en maturité.

Je ne t'oublierai jamais

L'année dernière, j'ai dû surmonter une des pires expériences de ma vie : le suicide d'une amie. Elle s'appelait Fatima, elle était joyeuse, drôle, aimante et je l'admirais. On se parlait tous les jours, on avait des plans pour nos vacances. À chaque problème, elle était là pour moi et vice versa. On a surmonté plusieurs épreuves ensemble. On s'est soutenues quand on a eu des problèmes de santé. On se motivait pour prier ensemble. On partageait des conseils amoureux.

À cette époque, je n'avais pas de téléphone. Mon seul moyen de communication, c'était l'ordinateur portable fourni par le lycée. J'étais dans mon lit quand j'ai reçu un message d'une amie, Julie. Je ne comprenais pas à quoi elle faisait allusion et lui ai demandé plus de détails.

C'est à ce moment-là qu'elle m'a annoncé la mort de Fatima, elle s'était suicidée. Au début, je pensais que c'était une blague.

Un cauchemar rempli de nuits blanches

J'ai remercié Julie de m'avoir informée et j'ai fermé mon PC. Pendant une semaine, je pensais être dans un rêve, ou plutôt un cauchemar.

Mes parents ont remarqué mon isolement, mes pleurs insensés, ma perte subite de poids et mes nuits blanches. Ils ont attendu que je sois prête à leur en parler, tout en veillant sur moi et mon bien-être. Je parlais aussi de ma peine avec Havin et Julie, deux amies qui connaissaient Fatima. Elles ont été mes repères.

J'avais l'impression que Fatima était partie en emportant avec elle une partie de mon âme. La nouvelle de sa mort a été un choc pour moi. Je n'ai fait que pleurer, je ne mangeais plus, je vomissais et ne dormais presque plus.

Chaque conversation, chaque phrase, chaque souvenir défilait sans jamais s'arrêter. Les premiers jours ont été interminables. Je me détestais et je m'en voulais. « C'est ma faute. J'aurais dû être là pour elle, j'aurais dû voir les indices plus tôt. » Malheureusement, elle ne m'avait laissé aucun indice, juste sa douceur et sa bonne humeur, comme à son habitude. Le choc a été brutal

dans le sens où, avant sa mort, on n'avait parlé d'aucun problème. Elle ne m'avait pas mentionné qu'elle était en difficulté. Je m'en veux encore.

Avant, je me disais que j'avais dû être la pire des amies pour qu'elle ne m'en parle pas. Je me disais que si elle m'avait dit quelque chose, on aurait pu arranger ça. Aujourd'hui, je sais qu'elle a fait ça pour me protéger.

Malheureusement, je n'ai pas pu assister à son enterrement. J'espère de tout cœur pouvoir aller prochainement déposer des fleurs sur sa tombe. Accepter le deuil, c'est apprendre à être heureuse en pensant à elle, et non être triste ; c'est continuer à vivre pour elle, mais surtout avec elle. Je me souviendrai toujours de notre première rencontre, elle me donnait des astuces pour faire de bonnes photos.

Faire le deuil a été difficile. Je serai toujours reconnaissante envers ma famille de m'avoir aidée. Mes parents m'ont écoutée, épaulée, et m'ont même organisé une sortie à la mer pour que je puisse me vider la tête.

La musique reste l'un de mes meilleurs refuges. Ça me permet de me sentir moins seule, de savoir que d'autres personnes ont surmonté des épreuves.

Maintenant, je prends souvent des nouvelles de mes amis. Je fais en sorte d'être meilleure chaque jour pour pouvoir les aider quand ils en ont besoin. Le 1er janvier 2023 à minuit, j'ai envoyé une déclaration sur le compte Instagram inactif de Fatima pour lui montrer que je ne l'oublierai jamais.

Mayssa, 17 ans

La mort de mon meilleur ami

Diakha, 16 ans

C'était le 28 août 2016. La veille, j'étais allée me faire coiffer chez ma grande cousine. J'étais toute joyeuse, je pensais à la réaction de ma mère quand j'allais lui montrer ma coupe. J'ai sonné à la porte. Mes frères et ma sœur m'ont ouvert mais, en ouvrant, ils criaient déjà à mes oreilles : « Tu sais, Papi il est mort. » J'ai compris : « Papa. » Mon cœur a commencé à battre de plus en plus rapidement et je suis rentrée dans le salon.

J'ai vu mon père, et mon cœur s'est tout de suite apaisé. Je me suis ensuite avancée vers ma mère, je ne savais pas qu'elle allait m'annoncer une nouvelle qui allait chambouler ma vie. Elle m'a annoncé que mon meilleur ami, celui que je considérais comme mon frère, était décédé. Il avait seulement 8 ans. Il était allé au parc de la Villette et s'y était noyé. Il n'est pas mort sur le coup, mais le lendemain, car son corps était rempli d'eau.

J'ai demandé à ma mère de me le répéter plusieurs fois car je ne la croyais pas. Mon cerveau l'entendait mais mon cœur ne voulait pas l'admettre. Je suis alors allée dans ma chambre et je me suis mise à pleurer.

J'ai demandé à ma mère de me le répéter plusieurs fois car je ne la croyais pas.

En larmes et sans voix

Nous avons pris la route pour aller présenter nos condoléances à sa famille. En arrivant, j'ai directement couru vers mes copines et je me suis mise à pleurer dans leurs bras. J'entendais ses tantes et ses cousines parler de lui, ça m'a peinée car je me disais que je n'allais plus jamais le revoir. J'essayais quand même de garder la tête haute. Mais sa cousine a raconté que son fils lui avait demandé quand est-ce qu'il allait revoir Papi, et qu'elle ne savait pas quoi lui dire. Je ne pouvais plus me retenir.

En rentrant, j'avais perdu ma voix car j'avais trop pleuré. Je voyais mon frère pleurer dans le métro et ça me faisait encore plus mal. Je me suis alors mise à me lamenter. Je disais à mes parents que c'était de ma faute s'il était mort, que si je n'étais pas allée me faire poser des mèches il serait encore en vie (dans l'islam, les mèches sont interdites).

Sept ans après, je n'ai toujours pas fait mon deuil mais j'ai appris à vivre avec. Je ne pense plus que c'est de ma faute s'il est mort : c'était juste son heure.

Mon trip au LSD

Mon fond d'écran de téléphone commence à bouger. Je le fixe et j'essaie de me préparer à ce que je vais vivre, sans paniquer. Petit à petit, c'est tout le mur en face de moi qui a l'air de respirer, avec de très légers va-et-vient. Je trouve ça très amusant. Les imperfections des parpaings semblent se déplacer, se mélanger, danser comme des formes colorées et complexes.

J'ai dû regarder ce mur pendant 45 bonnes minutes, sans bouger, en oubliant même que j'étais là, dans un garage-salon, entouré de cinq mecs sous coke et ecstasy. À ce moment-là, j'ai compris : mon trip avait commencé, et il n'était pas prêt de se terminer.

Cette histoire commence l'été dernier, au mois de juillet, dans le petit village de Normandie où ma mère a acheté une maison. Là-bas, il y a très peu d'habitants, mais un bon nombre de jeunes de mon âge. Ce qui me plaisait avec eux, c'est qu'ils ont une vie totalement différente de la mienne. Ils sont marins de père en fils et vivent là à l'année, même pendant les périodes hors saison lorsqu'il n'y a littéralement personne.

Nous n'avons pas le même rapport aux drogues, moi qui fume au maximum des joints et ne bois que peu d'alcool ; et eux qui, pour la grande majorité, font rimer amusement avec MDMA, ecstasy ou coke.

Pas d'alcool mais un buvard

Le dernier soir avant que je ne retourne sur Paris, nous décidons de faire une petite soirée sur la plage, qui se déplace vite dans une petite dépendance aménagée en garage-salon au fond du jardin d'un mec. Du jamais vu, mais sûrement à la mode dans ces coins reculés de cette fameuse diagonale du vide.

En y allant, je m'aperçois que la supérette est fermée et que notre mission d'aller chercher à boire tombe à l'eau. Je me retrouve avec 10 euros économisés, mais je m'ennuie un peu.

Un mec du groupe me propose alors, comme s'il me proposait une bière, de lui donner mon argent pour qu'il aille chercher un buvard de LSD. Ça se présente sous la forme d'un petit carton carré, je dirais approximativement 5 mm sur 5 mm, sur lequel on met une goutte de ce liquide. Sur le mien, il y en avait deux, donc logiquement des effets deux fois plus forts et plus longs.

Au max c'est le bad trip...

J'avais quand même pas mal d'appréhension avant la prise. Je m'étais un minimum renseigné avant : le LSD ne rend pas dépendant et l'overdose n'est pas possible. Au max, c'est le *bad trip*... C'est ce qui me faisait peur. Quand les hallucinations prennent des airs de cauchemars, ça peut avoir des répercussions psychologiques plus ou moins graves.

Je coupe le petit carton en quatre, j'en prends un bout. Je vois que ça ne me fait rien. J'en prends un autre et j'attends. Toujours rien. Une heure après la prise du premier quart, je prends tout. Quand je réalise que ça commence, tout s'enchaîne rapidement.

Ma perception du temps se dérègle complètement et j'oublie tout ce que je dois faire. Il m'arrive de me lever, me dire qu'il faut me rasseoir, oublier de me rasseoir et donc rester debout pendant une heure. Ce ne sont pas les hallucinations qui me marquent le plus, mais cette

impression d'être complètement paumé, de savoir et ne pas savoir où je suis, de penser que ça fait une éternité que nous sommes là, alors que ça ne doit faire que deux heures.

Disneyland en live

Au bout d'un moment, je vois des gens sortir sans vraiment trop comprendre. Je sors aussi. Le monde me paraît à la fois surdétaillé et cartoonesque. La lumière de la lune paraît plus vive et d'une teinte violette. Les arbres, éclairés par cette lueur, dansent au rythme du vent. Les feuilles et les branches ont des airs de grosses toiles d'araignée. Le chemin sur lequel nous marchons sans but précis semble interminable et se balance de droite à gauche.

Les maisons sont toutes plus colorées les unes que les autres, on dirait qu'elles viennent tout droit de Disneyland. Les graviers qui recouvrent la route bougent en rythme, pour ensuite se transformer en un tas de lézards qui bougent et se mélangent toujours au même rythme. Après un enchaînement d'hallucinations toutes aussi perturbantes que les précédentes, nous rentrons. C'est là qu'ils ont une idée qui aurait pu nous être fatale.

Une Twingo remplie de zombies

Deux autres personnes nous rejoignent. Elles sont sous le fameux mélange alcool-coke ; la coke « annulant » les effets de l'alcool et donnant l'impression d'être lucide. Je dis bien « l'impression ». Il leur prend

l'envie d'aller faire un tour de voiture. Je monte avec eux. Je viens de désobéir à la règle que ma mère m'a répétée toute ma vie et fait promettre de toujours respecter : ne pas montrer en voiture avec des inconnus... et encore moins quand tu sais qu'ils sont alcoolisés et drogués.

Ma mère a perdu sa sœur dans un accident de voiture, exactement dans les mêmes circonstances. Nous devons être sept dans cette petite Twingo remplie de zombies jusqu'au coffre. Je ne me souviens pas de la durée de notre virée, juste du fait qu'ils « jouent » à prendre les dos d'ânes le plus vite possible et que cela nous fait décoller.

Mon inconscience de cette nuit-là me laisse encore des frissons. J'ai beau en rigoler aujourd'hui en racontant l'anecdote, l'idée que ça aurait pu finir d'une toute autre façon me glace le sang.

Je me souviens ne pas avoir fermé l'œil les deux nuits suivantes à cause du LSD qui te tient éveillé bien après le trip ; malgré l'envie totale et le besoin de dormir. Le moment où j'ai eu des hallucinations a bien duré dix heures... Je n'en pouvais plus.

Aujourd'hui, j'ai assez de recul pour admettre que cette histoire m'a changé. J'essaie de ne plus me faire avoir par l'effet de groupe et de garder un recul objectif sur toutes les situations. Je me soucie bien plus des répercussions que pourraient avoir mes actes.

L'ennui

Au lycée, je m'ennuie à mourir. Les salles de classe, les profs, je ne peux pas laisser mon imagination à l'air libre. Pour contrer mon ennui, je joue à des jeux vidéo, j'écoute de la musique en chantant, mais je n'écoute plus les cours. Avant, j'écoutais. Quand j'étais petit, ça m'intéressait. Après le divorce de mes parents, mes notes ont chuté. Plus rien ne m'intéresse.

Dans la rue aussi, je m'ennuie. Je n'aime pas sortir. Je me force. Je n'ai personne à qui parler. Je marche et je regarde dans le vide. Je ne peux rien faire de ce qui se passe dans mon imagination. Des fois, je m'imagine voler dans des paysages, au-dessus des nuages, dans un endroit vaste avec de l'herbe, une belle brise et le soleil. Ou alors je me vois m'entraîner au combat, à l'épée et à mains nues, aux arts martiaux.

On ne m'entend jamais

Avant, on me disait que j'étais bizarre, que je ne servais à rien. Je traînais seul, je lisais, j'écrivais. J'ai commencé à me faire des amis. Il y a José qui me permet de rester positif ; Patrick qui est à l'écoute ; Victor qui est fou, il me distrait ; Dylan c'est le comique ; Cheik, qui est là sans être là, c'est le calme ; et avec Sémi, qui dessine, on parle jeux vidéo. Pour le reste, je n'arrive pas à parler aux filles. Je ne sais pas engager une conversation. Je me crée une façade, je suis quelqu'un que je ne suis pas. En plus, j'ai été harcelé pendant toute ma primaire donc ça m'a donné envie de rien.

La famille m'ennuie, on ne m'écoute jamais. Je propose des choses mais on ne m'entend jamais. Après on me reproche de ne rien dire. Donc je n'ai plus envie de parler. On m'empêche de me détendre. Mes deux petits frères explosent ma porte ou font du bruit, et les parents m'appellent pour toutes sortes de raisons : « Va récupérer les petits » ; « Va les aider à faire les devoirs »... Je suis fatigué.

Le soir, je me pose dans ma chambre et l'ennui vient tout seul. Les jeux vidéo, YouTube en continu, les 800 musiques que je connais par cœur dans ma playlist... Je regarde dans le vide, jusqu'à m'endormir.

Look image de soi sexisme...

À l'épreuve de nos corps



Être maigre mais avec des formes, avoir le teint bronzé, des longs cheveux soyeux, des yeux clairs, pas un bouton ni de poils sur les bras : voilà les normes de beauté auxquelles doivent correspondre les adolescentes d'aujourd'hui. En tout cas, voilà la liste que nous dresse Colette, 15 ans.

Les injonctions sont nombreuses pour cette génération, la première à se mettre en scène au quotidien sur les réseaux sociaux et à en découvrir, en live, les conséquences. Nombreuses sont les jeunes filles qui ne se reconnaissent pas en se regardant dans le miroir, tellement habituées à poster des vidéos d'elles filtrées, floutées, pimpées.

Lindsay, toujours en bas du classement établi par les garçons de sa classe, a été surprise la première fois qu'on lui a dit qu'elle était jolie. Et si seulement il y avait plus de sororité ! Pour Annita, les critiques venant des filles font plus mal que les autres. Mais tout n'est pas fichu : on arrive quand même à s'aimer un peu soi-même, avec certes du maquillage comme Kenza, ou la dernière coupe de cheveux à la mode comme Ethan.

Classées selon le physique

Je ne faisais pas du tout attention à mon apparence, j'étais une petite comme les autres. En CM1, ma vision de moi a totalement changé. Les garçons ont commencé à faire des remarques sur ma tête et sur mon corps. J'ai commencé à complexer, à me dire que je ne rentrais pas dans les normes de beauté, que j'étais moche.

On me faisait des réflexions tout le temps. Des propos déplacés quand je portais un legging. À la piscine, c'était un calvaire, je n'étais vraiment pas à l'aise, rien que les regards... Les remarques fusaient de plus en plus : « T'es moche, t'es juste claire et t'as juste un gros c... » Pour certaines personnes, plus t'es claire, plus t'es belle.

Plus tard, des classements ont été faits. J'étais souvent classée parmi les plus moches de la classe, mais aussi dans les plus « baisables ».

J'étais vraiment complexée, je passais mon temps à cacher mes dents à l'aide de ma main. J'essayais de ne pas trop parler pour faire en sorte de ne pas trop les faire apparaître.

Lorsque les masques sont arrivés, j'étais vraiment heureuse : ils me permettaient de cacher mon complexe, je les gardais tout le temps. J'étais enfin dans le classement des plus belles filles de la classe. Le jour où il a fallu les enlever, j'étais vraiment dévastée. C'est avec une grande surprise que les gens m'ont trouvée belle.

Lindsay, 15 ans

Jamais sans maquillage

La première fois que je me suis maquillée, j'avais 13 ans. C'était pour rire, pour un mariage. Puis en fin de quatrième, une copine m'a maquillée. J'ai bien aimé, je lui ai demandé des conseils et la référence des produits. Mais c'est avec les vidéos de make-up que j'ai vraiment appris. Surtout les tutos sur TikTok.

J'ai vite été influencée par les réseaux : le mascara qui fait des cils de biche, le maquillage pour avoir le nez tout fin, le blush qui fait un effet naturel ou un effet coup de soleil... J'ai mis de plus en plus de produits, jusqu'à ne plus m'accepter au naturel. Le matin, je prends environ 30 minutes à me maquiller, plus 5 à 10 minutes dans la journée pour les retouches, comme remettre un peu de rouge à lèvres ou de blush.

Aujourd'hui, je me maquille dès que je sors. Et quand je suis stressée, ça me déstresse. Ça me fait reprendre confiance. Je maquille mes imperfections et mes complexes, donc logiquement, quand je me démaquille, elles réapparaissent. Avec du maquillage, je me sens belle et confiante. Mais sans, je suis mal à l'aise et je me sens vide.

J'ai déjà été obligée de ne pas me maquiller, par exemple pour les repas de famille. Je trouve ça très désagréable. Seuls mes parents et quelques copines me voient au naturel. Mon père ne sait pas que je me maquille. Avant de rentrer le soir, j'enlève mon rouge à lèvres. En fait, le maquillage c'est un cercle vicieux mais c'est aussi une grande histoire d'amour.

Kenza, 15 ans

Toujours jugée sur mon look

J'ai eu plusieurs styles. En quatrième, j'étais plus rock, genre Doc Martens et t-shirt noir. Je mettais beaucoup de crayon noir, teinture noire des cheveux, grandes vestes en cuir. En un mois, je suis passée à gothique. Je ne suis pas très fière de dire que c'était pour avoir l'attention des gens. J'avais 13 ans. Je voulais être considérée différemment. Sur les réseaux, je voulais ressembler à des gens que je respectais.

Puis, j'ai eu un style avec des hauts courts qui mettaient en valeur mes formes. Je me sentais belle avec ces hauts. Mais j'ai eu des regards déplacés, des jugements. Donc ça a fini vite, cette période...

Les filles, ce sont les pires

C'est comme les robes, j'adorais ça. J'en achetais beaucoup mais depuis ma puberté, je me l'interdis au collège et dans la rue. Je n'en mets que quand je suis en vacances ou avec des amis proches, car j'ai peur de montrer de la nudité. Des remarques, je n'en pouvais plus. Surtout à la rentrée quand tout le monde se regarde. Le pire, ce sont les filles entre elles. Une fois, une fille m'a traitée de pute alors que j'étais habillée en t-shirt et jean. J'ai aussi eu droit à d'autres remarques, telles que : « T'es satanique » ; « T'es grosse » ; « T'es maigre. »

Mon style actuel, c'est le basique, en jogging et baskets. Je suis passe-partout. Juste, je me maquille beaucoup. Fond de teint, anticernes, poudre, mascara, rouge à lèvres, la totale ! Je me fais les ongles et je me teins les cheveux. Du coup, au premier abord, on me pense hautaine, arrogante, superficielle. Les gens ont souvent le jugement facile, surtout sur le physique.

Mon jogging, ma cape d'invisibilité

Une fois, en troisième, je sortais des toilettes et j'ai entendu : « Colette, je peux pas me la voir, ça se voit elle est détestable, elle veut qu'on la remarque. » Je me suis sentie mal. Si t'as un look qui sort de la normale, qui est plus chargé que la normale, il y aura toujours quelqu'un pour te mépriser. Une fille qui s'habille de manière masculine, on lui dira : « Tu es LGBT ? » Parce que, nous les jeunes, on a l'idéologie du physique.

Les gens veulent « la perfection ». Les garçons ne comprennent pas. Ils nous font des remarques parce qu'on a des poils sous les aisselles. Ils nous comparent aux filles des réseaux sociaux. Pas de poils sur les bras, maigre mais avec des formes, le teint bronzé, des longs cheveux soyeux, des yeux clairs, pas un bouton, voilà la norme. Un seul des ces critères manque et tu deviens moche à leurs yeux.

Je sais bien que j'aurais beau m'apprêter avec la plus belle de mes robes, je continuerai de stresser de l'avis des gens. J'ai peur et je n'ose pas. Alors, je mets mon jogging qui me sert de cape d'invisibilité.

Mes vêtements, mes choix

« *Trop décolleté* » ; « *Trop court* » ; « *Trop de maquillage* » ; « *Pas de ça à ton âge* »... Tout a commencé il y a deux ans. Je me suis prise ma première remarque par mon beau-père : « *Ne mets pas ce short, il est trop court.* » Je m'en rappelle comme si c'était hier. Sur le coup, j'avais envie de le biffer. Je lui ai répondu : « *T'es un obsédé, personne ne va remarquer la longueur de mon short !* »

Mais ce jour-là, j'ai cédé, parce que je n'avais pas envie de me prendre la tête. Je me suis dit qu'il avait peut-être raison. Comme on allait à Barbès et que là-bas, il n'y a que des gens bizarres, je me suis dit que j'allais me changer pour éviter les regards. Peut-être qu'il faisait ces remarques pour mon bien ?

En été, j'aime bien m'habiller court. Logique : il fait chaud et j'aime avoir le moins de tissu possible sur moi.

Quand on part en vacances, je peux mettre tout ce que je veux. Comme on n'est pas à Paris, mon beau-père ne me dit rien. Mais quand on revient, c'est la guerre entre nous. Je pense qu'il y a une différence entre Paris et ailleurs pour lui. Je ne sais pas pourquoi, mais ici c'est différent.

Il ne dit ça qu'à moi. Pas à ma petite sœur, ni à mon petit frère. Sûrement parce qu'ils sont encore petits. Ma mère, elle, me laisse m'habiller et me maquiller comme je veux. Je pense que c'est parce que c'est une femme, et qu'elle me comprend.

Loin du monde idéal

Généralement, au lycée, je suis en jogging ou en jean large pour être à l'aise, et en crop-top parce que j'aime bien et que je trouve ça beau. Rien de choquant

quoi. Une tenue normale. Je ne mets pas de décolleté de fou, je ne m'habille pas court. Je n'ai pas de style particulier, je m'habille un peu comme je veux.

Au lycée, on se sent libre de s'habiller comme on veut, mais on peut se prendre de temps en temps des remarques d'autres filles : « *T'as pas froid ?* » ; « *Wesh,*

tu mets des crop-tops en hiver ? » Il y a aussi des garçons qui font des remarques. Mais je pense que, quand c'est une fille, c'est pire. Elle est où la solidarité féminine ?

Les gars, ils peuvent parler jusqu'à demain, on s'en fout. Ce qui me blesse, ce sont surtout leurs remarques sur le physique : « *T'as un gros front* » ; « *T'as un bouton.* » Ta gueule, je le sais déjà, j'ai des miroirs chez moi !

**Toutes ces remarques
me blessent parce
qu'elles me font passer
pour une fille que
je ne suis pas.**

Inès, 16 ans

Dans un monde idéal, j'aimerais m'habiller comme je veux, que ce soit en été, au printemps, en automne ou en hiver, sans me prendre de commentaires. Vos vieilles remarques, gardez-les pour vous. Parce que vous ne le savez peut-être pas, mais ça blesse trop sur le moment.

Soit tu rigoles pour faire genre, soit tu ne dis rien alors qu'il faudrait clairement dire : « De quoi je me mêle, je fais ce que je veux ! »

Même le blush, c'est « trop » ?

Il y a deux semaines, mon beau-père a repris ses remarques de merde mais, cette fois, c'était nouveau : à propos du maquillage ! Pour lui, je me maquille « trop ». C'est toujours « trop » avec lui de toute façon. Je ne mets que de l'anticerne, du mascara et du blush, histoire d'avoir bonne mine. Pour moi, se maquiller trop, ça veut dire se faire des full face quoi.

Ce jour-là, ma mère s'est énervée contre lui et lui a dit : « Mais c'est normal qu'elle commence à se maquiller, elle est au lycée maintenant, toutes les filles de son âge se maquillent, donc arrête tes remarques. » Dans ma tête, j'étais grave contente parce qu'il faut le remettre à sa place des fois.

Toutes ces remarques me blessent parce qu'elles me font passer pour une fille que je ne suis pas, c'est-à-dire pour une fille facile. De tout ça, je n'en parle qu'à ma meilleure amie. C'est la seule à qui je peux me confier sans être jugée. Je voudrais dire à toutes les filles : « Si un haut vous plaît, prenez-le et ne pensez pas à ce que les autres diraient, habillez-vous comme vous voulez. »

Mon barber, mon gars sûr

Depuis que je suis petit, je me coupe les cheveux toutes les deux ou trois semaines, et toujours avec le même *barber* ! Ce *barber*, c'est Karim. Karim est grand, avec une barbe taillée et il coupe super bien. Son *barber shop* se situe dans le quartier Guy Môquet à Paris, dans le 17^e arrondissement. Ce n'est pas loin de chez moi !

Je me rappelle la première fois où j'y suis allé, je devais avoir aux alentours de 7 piges. Mon daron et moi, nous n'étions vraiment pas sereins, mais après avoir fait ma première coupe... j'étais impressionné !

C'est grave cool de se faire couper les cheveux. Surtout pour le jour de la rentrée, c'est super important pour impressionner les filles ! Au moment où je vous parle, c'est la mode des *taper* [coupe avec un dégradé très marqué, ndlr]. Alors, évidemment, je suis cette mode et je trouve ça trop propre.

Avoir un barber possède des avantages comme des désavantages : s'il te rate... je peux t'assurer que tes potes vont se moquer jusqu'à ce que tes cheveux repoussent. Vous savez pourquoi je ne suis jamais arrivé au collège avec une coupe ratée ? Tout simplement parce que Karim n'en a jamais raté une seule. Je vous l'ai dit ! Ce *barber*, c'est le meilleur.

Le fait d'avoir une coupe bien soignée te donne l'opportunité de gérer plus de meufs, c'est ça le secret ! Lorsque j'ai ramené mes amis dans ce salon, ils ont tout de suite kiffé et maintenant, ils y vont plus que moi. Même mon daron y va tous les dimanches.

Ethan, 15 ans

Voilée et piercée

Je suis voilée depuis mes 16 ans. C'est un choix personnel. Je n'ai en aucun cas été forcée par mes parents. Lorsque je l'ai portée pour la première fois, je savais très bien que ça allait être compliqué. Pour trouver un travail, j'allais ramer. Je me suis dit ça car dans ma famille, la majorité de mes cousines voilées ont beaucoup de mal à trouver du travail et elles doivent faire face à des islamophobes.

Je travaille dans la restauration rapide avec mon voile. Avec ma meilleure amie, nous sommes deux à le porter sur notre lieu de travail. Je n'ai eu aucun problème à l'embauche, ni après.

Par contre, dans les transports, dans la rue, je fais face à des regards désagréables ou des gens qui parlent de moi, en disant : « Mais pourquoi elle met ça ? » Je me sens humiliée dans des moments comme ça. Par exemple, un samedi matin, dans le bus, un monsieur de type maghrébin s'est levé, m'a fixée et m'a dit : « Vous êtes indigne de porter ce voile. » Je lui ai répondu : « Vas-y sors, sors. » J'en avais les larmes aux yeux. Personne n'a réagi autour de moi.

Cette phrase a beaucoup trotté dans ma tête. Pourquoi serais-je indigne ? Peut-être parce que j'ai un piercing au nez et que certaines personnes trouvent ça contradictoire. Beaucoup de musulmans pensent comme ça. Que les femmes voilées n'auraient pas le droit d'être coquettes, de se maquiller. Peut-être que pour ce monsieur, je ne corresponds pas au stéréotype de la femme voilée.

Aya, 19 ans

Au lycée, pas de sororité

Au collège, tout ce qu'on veut, c'est profiter, s'amuser. On se mélange entre garçons et filles, on rigole. Quand je suis arrivée au lycée en septembre, je croyais que ça allait être pareil, alors que pas du tout. La différence, c'est qu'au lycée, les filles sont vraiment plus hypocrites et méchantes entre elles.

Elles peuvent créer de fausses rumeurs justes pour faire les victimes. En mode, elles disent : *« Ouais, il y a des meufs qui ne nous aiment pas, elles nous critiquent H24 »*, alors que c'est faux. Un jour, deux meufs se sont battues pour un mec. L'une sortait avec et l'autre l'avait soit-disant regardé, alors que lui n'en avait rien à foutre, trompait déjà sa meuf et racontait des horreurs sur les deux à ses potes. Du coup, j'ai trouvé ça con de se battre pour ce genre de gars alors qu'on devrait se soutenir.

Elles scrutent nos tenues

Au lycée, les filles ne s'habillent plus de la même façon. Si tu ne t'habilles pas comme elles (les hypocrites, les critiqueuses et les rageuses), bah tu n'es pas aimée. Elles s'habillent à la mode avec des vêtements serrés, des trucs que d'autres personnes portent sur TikTok, pour copier.

Moi, je m'habille et je m'habillerai toujours comme je veux. J'ai envie de mettre ce qui me plaît et je préfère toujours le confort au style. Avec une copine, on s'appelle le soir et on décide de comment on s'habillera le lendemain.

Par exemple, aujourd'hui, on est en body coloré : moi en vert et ma copine en noir. On a décidé ça pour se donner de la force. Pour éviter d'être gênées par les critiques des autres.

On s'est d'ailleurs fait critiquer par des filles d'autres classes. Genre une première, elle a dit : *« Ah ouais, ça s'habille et tout ! Il fait pas froid ici ! »*, en passant et en nous regardant mal. Avec ma copine, on ne l'a pas calculée. Ça ne nous a pas trop atteintes justement parce qu'on était deux face à ça.

Se tromper d'adversaire

Moi, je traîne plutôt avec des garçons. Des fois, certains me demandent : *« Ouais Annita, dans ton lycée, il y a de bonnes meufs et tout, tu ne peux pas nous aider à en trouver avec des grosses fesses, des gros seins ? »* J'ai un petit goût de dégoût envers eux quand j'entends ce genre de choses. Il n'y a pas que le corps qui compte chez une personne ! Je leur dis que moi, je n'ai pas de copines comme ça et qu'ils n'ont qu'à chercher eux-mêmes.

Après, c'est moins compliqué avec les garçons, on ne se prend pas la tête. L'hypocrisie est moins présente. Les critiques aussi. Chez les filles, c'est trop exagéré ! Par exemple, cet hiver, y avait de la neige et tout, j'étais en train de faire une bataille de boules de neige avec des potes. Et là, d'autres filles ont dit : *« Oh, elle veut trop attirer l'attention des garçons, regarde cette BDH elle est gênante »* ; *« En plus, il fait moins 1 000 degrés, elle n'a pas de manteau la blonde. »*

En fait, certains garçons nous choquent par leurs mots, leurs regards, leurs gestes. Mais j'ai compris que les filles, au lieu de nous unir contre eux, au lieu de nous entraider, nous nous faisons la guerre pour des histoires bêtes ! Des histoires de garçons, de vêtements, de maquillage, de fausses rumeurs, de critiques. Je trouve tout ça idiot de notre part, car je sais qu'il y a d'autres filles qui pensent comme moi. On devrait s'unir et s'entraider au lieu de se faire la guerre.

Plus d'éducation sexuelle, moins de sexisme

J'étais en troisième au collège Chaptal dans le 8e arrondissement de Paris. C'était un mardi après-midi, vers 16 heures. Notre prof nous a divisés par sexe dans deux salles différentes. On allait recevoir les infirmières du collège, pendant 30 minutes chaque groupe. Il nous a dit que ça allait être un cours sur l'éducation sexuelle. Vu que c'était à la place du français, on était contents, mais on s'en fichait un peu.

Les cours d'éducation sexuelle, je ne savais pas trop ce que c'était. Mes copines qui en avaient déjà eu m'avaient expliqué vite fait. Une association était venue dans leur classe pour leur expliquer comment se passait la première fois, quelle contraception utiliser pour se protéger des maladies et d'une potentielle grossesse. L'association avait ramené des capotes et des plaquettes de pilule. Ils avaient dû ouvrir des préservatifs et mettre leurs mains à l'intérieur pour sentir la texture.

Je pensais que ça allait être similaire. Sauf qu'on était seulement avec l'infirmière du collège et pas avec une association. Je me suis dit que c'était injuste, parce que l'infirmière est moins spécialisée que les intervenants extérieurs.

Une formalité pour l'infirmière

Dans la classe des filles, l'infirmière a distribué une feuille avec un stylo à chacune. On a dû écrire toutes les questions qu'on se posait par rapport à l'éducation sexuelle. C'étaient des questions anonymes. Perso, j'ai demandé : « Est-ce que c'est normal des règles irrégulières ? » Mes copines, elles, ont demandé : « Est-ce qu'il y a un âge pour faire sa première fois ? » ; « Quel est le meilleur moyen de contraception ? » Ensuite, elle a dépouillé les papiers les uns après les autres, a commencé à lire les questions et à y répondre vaguement.

On aurait dit qu'elle nous répondait juste pour se débarrasser de nos questions. Quand elle a lu la mienne, elle n'a répondu que « oui c'est normal » et elle est passée à une autre. Elle a aussi dit qu'il n'y a pas d'âge pour faire sa première fois, que c'est quand on se sent prête.

À la fin de ces 30 minutes, on a rejoint les garçons en classe entière. On se regardait tous en mode : « Wesh, qu'est-ce qu'on fait là ? » Ça nous faisait rigoler de nervosité. En groupe mixte, c'est devenu super gênant ! On a dû rigoler pendant 10 minutes au moins.

Finalement, je n'ai rien appris de cette heure passée avec les infirmières. On en a plus parlé entre nous, les filles, à la fin de l'heure. On a essayé de se donner les meilleurs conseils. Genre, il y en a une qui disait qu'elle avait des règles hyper douloureuses, on lui a conseillé de mettre une bouillotte ou de prendre de l'Advil.

Le consentement, on en parle quand ?

Je ne pense pas que ce cours ait été hyper utile. J'aurais plutôt aimé qu'on parle de consentement, parce que je trouve que les garçons ne sont pas assez calés sur cette question.

Que ce soit les garçons dans la rue ou ceux de notre classe, ils ne connaissent pas le « non », ils croient que c'est un « non pas trop non ». J'aurais aimé aussi qu'on parle de harcèlement, notamment celui de rue qui est beaucoup trop banalisé à mon goût.

C'est pour ça que, dès le plus jeune âge, il faudrait mettre des cours sur le consentement. Ça pourrait permettre d'éviter de réels traumatismes, des blessures physiques ou encore des suicides.

Moi, j'ai la chance d'avoir des parents hyper ouverts d'esprit. Pour eux, ce ne sont pas des sujets tabous, mais moi ça me gêne d'avoir ce genre de discussions avec eux. Ma mère me dit qu'elle me fait confiance et qu'il faut que je dise non si je n'ai pas envie, qu'il ne faut pas que je me laisse faire.

Dès le plus jeune âge, il faudrait mettre des cours sur le consentement. Ça éviterait de réels traumatismes

Je m'informe aussi sur ces questions grâce aux réseaux sociaux. Sur TikTok, il y a des vidéos hyper calées sur le sujet. Après, quand j'ai des questions ou besoin de conseils, j'en parle avec mes copines.

Mais on n'a pas forcément toutes des amies avec qui en parler. Donc ce serait quand même important qu'à l'école, on ait des cours sur l'éducation sexuelle et les relations affectives dès le plus jeune âge. Ça aiderait pour les rapports filles-garçons à l'école, au collège, au lycée, dans la rue, dans le couple, partout.

Féministe, personne ne peut m'arrêter

« *T'es bien drôle, tu crois qu'une femme peut être cheffe d'entreprise ?* » C'était en troisième, sur le chemin du retour de l'école. J'avais dit à un pote que je dirigerai une entreprise et que je serai ma propre patronne plus tard. Il rigolait. Moi, je n'ai pas trouvé ça drôle.

Je n'aimais déjà pas les garçons (ils m'énervent), mais là je ne peux plus me les voir. En fait, ça m'a dégoûtée de savoir qu'il était fier de le dire. Donc je lui ai expliqué, et il s'est excusé. Ça m'a aussi donné encore plus de force pour prouver aux mecs qu'une femme peut tout faire si elle y croit à fond.

C'est rare les femmes qui se sentent fortes. Moi je me sens bien, toujours confiante. Mes objectifs, c'est de réussir dans la vie, monter mon entreprise et essayer de faire tout mon possible pour mettre les femmes en hauteur. Car elles ne sont pas respectées et n'ont pas les mêmes droits que les hommes. On le voit à la télé ! Et même à l'école, j'ai remarqué que les garçons ne sont pas éduqués comme les filles.

Le féminisme, c'est les femmes qui se tiennent les coudes. Même si on ne se connaît pas, on va s'aider.

Faire front face à leur éducation

À l'école, ils disent qu'elles ne servent à rien en sport, que c'est leur boulot de faire le ménage, ils parlent de leurs « *belles formes* » comme si elles étaient des objets. À l'épicerie, c'est pareil ! « *Salut ma belle* », et direct ils me demandent mon numéro. Leur répondre, c'est perdre du temps.

Mon père aussi, il est encore à l'ancienne sur cette idée que la femme devrait être là pour servir les hommes. Chez les Africains, l'homme c'est le roi, et mon père il est bloqué dans le passé ! Je suis comorienne et, chez nous, ce sont les parents qui choisissent notre mari.

Je suis féministe, comme ma grande sœur, qui est mon modèle. Le féminisme, c'est les femmes qui se tiennent les coudes. Même si on ne se connaît pas, on va s'aider.

Mais je ne le dis à personne parce que si j'en parle, on ne me prend pas au sérieux. Je ne vais pas le crier sur les toits pour l'instant. Je le crierai petit à petit. Quand je serai encore plus mature !

Safi, 15 ans

Racisme harcèlement viols...

Face aux violences



On a beau connaître les statistiques, quand on débarque dans une classe d'une trentaine d'élèves, la claque est toujours la même. Les idées de sujets s'imposent parfois violemment : « *Je veux raconter ce que j'ai subi.* »

Une rumeur qui a pourri la vie d'André pendant des années. Des coups, des insultes et du harcèlement à propos d'un corps, d'une couleur de peau ou d'une orientation sexuelle que Soukaïna, José, Désiré et Teki n'ont pas choisies. Des agressions sexuelles et des viols vécues un jour où tout a basculé, ou subies pendant des années. Dans tous les cas, des faits jamais digérés que Rei, Sephora ou Oumou ont accepté de nous raconter.

Car, aujourd'hui, être une femme ou un enfant suffit encore à se retrouver en situation de grand danger.

Tout le quartier surveillait mon poids

J'ai commencé à grossir en CM2. À l'école, ça parlait de plus en plus, puis c'est allé jusqu'au quartier. Dans la rue ou sur Snap, il y avait des gens que je n'avais jamais vus qui venaient vers moi : « C'est toi Souk, non ? », juste pour me dire que j'étais grosse. Je faisais comme si de rien n'était et je ne leur donnais pas l'heure.

Même ma famille me disait : « Waaaw mashallah, t'as grossi » ; « Fais du sport » ; « Mange correctement » ; « C'est pas ma fille ça ! »... C'était archi blessant mais, vas-y, j'essayais de ne pas calculer. Je ne les écoutais même pas parler, en fait.

Au début, je prenais surtout des formes, genre des fesses, des seins, un peu de ventre, mais ça allait. Les mecs venaient pour qu'on se voit, pour qu'on sorte ensemble, mais en vrai je savais très bien que c'était pour ken. Il y avait même des mecs de mon ancienne école primaire qui m'insultaient.

Ils hurlaient mon prénom dans la rue : « Souk la grosse vache » ; « T'as grossi depuis wesh, t'es enceinte ? » ; « T'es grosse hein ! » Et plein d'autres trucs. Je ne calculais pas. Parfois, j'étais avec des copines, j'avais archi honte. J'évitais à mort mon quartier. Dès que je devais y aller, je veski.

Changer de collège pour respirer

Dans mon quartier, j'étais grave sous pression. Je me sentais observée, jugée, je n'étais pas bien. J'attendais juste d'aller au collège. Comme je n'allais pas dans celui de mon secteur, je n'allais plus voir leurs têtes d'hypocrites, c'était carré ça.

J'avais trop hâte. Genre, j'allais commencer une nouvelle vie. J'arrive dans ce collège et je ne connaissais personne, ils venaient du quartier d'à côté. Là-bas j'étais appréciée, je me comportais comme je voulais, je disais ce que je voulais, en fait j'étais vraiment moi. J'étais grave bien.

Le problème, c'est que j'habitais toujours dans mon ancien quartier.

Dès que je revoyais des gens que je n'avais pas vus depuis longtemps, ils me disaient direct que j'avais grossi. À force de me le sortir, ça commençait à me piquer et pour me « réconforter », bah, je mangeais encore plus de la merde.

C'était dur mais j'étais forte, je sais qu'il y a toujours pire dans la vie. Pour tenir le coup, je restais grave dans l'autre quartier, celui de mon collège. Là-bas j'étais vraiment moi.

Aujourd'hui, je vais avoir 17 ans et je ne vais toujours pas dans mon quartier, du moins j'y vais le moins possible. Je me fais encore insulter mais sincèrement je m'en fous, ça y est, c'est plus mon problème. Je vis comme je veux et je m'en fous des commentaires.

Soukaïna, 17 ans

Mon poids, leurs coups

Les autres enfants aimaient bien m'appeler « boule de graisse », « p'tit gros », « Obélix » ou « Gronaldo » à cause de mon poids. Presque tout le monde me rejetait. J'ai même reçu des coups. Maintenant, j'ai une cicatrice à côté de mon œil droit.

J'étais un garçon très maigre, jusqu'à ce que mes parents demandent à ce que je mange chez moi le midi, suite à une opération de la cheville. Pendant un an, je ne me nourrissais que de fast-foods et de plats préparés à réchauffer. Mon père ne cuisinait pas parce qu'il était fatigué à cause du travail.

Quand ma prise de poids s'est fait ressentir, je suis allé voir un médecin et il m'a diagnostiqué « obèse ». J'ai été très surpris, sans pour autant être choqué. Mes parents ont juste fait en sorte que je mange un peu moins que d'habitude.

Les mois passaient et je ne faisais que pleurer la nuit. Je faisais des nuits blanches et je dormais en cours. Les adultes voyaient que je souriais de moins en moins, mais je ne voulais pas en parler. Ma vie n'était que tristesse et douleur. Un jour, j'ai réussi à en parler à mon meilleur ami, qui a réagi très vite.

Il a décidé de rester tout le temps à mes côtés. Il parlait aux élèves qui me critiquaient afin de freiner les moqueries. Il faisait tout son possible pour être constamment avec moi, jusqu'à changer de classe. Ça m'a beaucoup aidé, et j'ai pu enfin dormir et me concentrer sur l'école sans m'endormir.

Il a été le bouclier dont j'avais besoin pour vivre une vie normale. Il m'aidait dans tout ce que je faisais pour que je ne me sente pas rejeté. Arrivé au collège, le harcèlement a enfin cessé et j'ai pu prendre du plaisir avec mes amis. J'ai lâché mon premier vrai sourire.

José, 16 ans

La sale rumeur

Un jour à l'école élémentaire, un de mes camarades de classe avec qui pourtant je m'entendais bien m'a insulté et a déchiré mes livres. Il était jaloux mais je ne sais pas de quoi. Alors il a lancé la rumeur comme quoi j'avais insulté les Noirs et les Arabes. C'était totalement faux. Dans ma classe, j'étais le seul Blanc et on m'a traité de raciste !

La rumeur s'est répandue dans toute l'école. Je me suis fait insulter pendant les heures de pause, à la cantine. Je tremblais, j'avais mal au cœur. Le lendemain, j'ai été convoqué chez la directrice. Il y avait tous les profs. Quand je suis rentré chez moi, j'étais en larmes. J'en ai parlé à ma famille, ils m'ont écouté, ils m'ont soutenu.

Avec le bouche à oreille, la rumeur s'est répandue en dehors du parc, par exemple, je me suis fait insulter par des gens que je ne connaissais pas et qui n'étaient même pas dans l'école.

Moi, je n'arrivais pas à me défendre, j'étais tétanisé. Mes parents et l'école ont mis en place des rendez-vous avec un psychomotricien et une psychologue. Ils m'ont aidé à prendre confiance en moi.

Tous les jours, pendant trois ans, je suis parti à l'école avec la boule au ventre. Pendant cette période, je traînais seul, je ressentais de la peur, de l'angoisse. C'est à partir du collège que ça s'est tassé.

La rumeur est passée et, aujourd'hui au lycée, tout se passe bien. J'ai trouvé des amis qui m'ont aidé à remonter la pente.

André, 17 ans

Je n'accepte pas les « blagues » racistes

Je peux vous jurer que l'école ne protège de rien. Ni des coups, ni des mots, ni des souffrances qu'un élève peut ressentir. Je m'y connais un peu, il m'est arrivé toutes sortes d'histoires.

Certaines personnes sont très à l'aise avec leur bouche. Le racisme est très, trop banalisé dans les écoles. Après un cours sur l'esclavage aux États-Unis, un camarade s'est permis de me dire : « Tes parents ramassent du coton pour payer le loyer. » Ça m'a choqué mais je n'ai pas su comment réagir. Je n'avais pas la maturité nécessaire pour lui répondre. Je me suis éloigné en lui disant que ce n'était pas bien de parler comme ça. Personne n'a réagi.

Des blagues seulement entre nous

Quand j'étais en seconde, mon camarade et moi nous faisions souvent des blagues un peu limites entre nous. Nous sommes tous les deux noirs, donc nous pouvions nous permettre. Par exemple, je l'appelle « Mamadou » parce que c'est vraiment un nom qui définit les Westafs, le surnom des Africains de l'Ouest. C'est comme dire « Jean ».

Ce que n'avait pas compris un autre de mes camarades, c'est qu'il ne pouvait pas participer à ce genre de blagues car il ne fait pas partie de notre communauté. Nous ne cessons de le lui rappeler, mais il ne semblait pas comprendre. Il recommençait sans arrêt.

Un jour, alors que je faisais une énième blague à mon camarade noir, il s'est permis d'ajouter :

S'il n'y a pas de sanction, qu'est-ce qui l'empêche de recommencer ?

« What the fuck nigger ! » Ne me demandez pas pourquoi il l'a dit en anglais, je ne le sais pas non plus.

Ce mot était utilisé pour définir les gens qui ont été mis en esclavage. Ce mot veut dire que t'es du bétail. On te retire ton humanité quand on t'appelle comme ça, personne ne devrait l'utiliser.

Une lettre d'excuse sans sincérité

Je pense même qu'on ne devrait pas l'utiliser entre nous. Dans le rap, ils l'utilisent pour un effet de style, mais ils ne devraient pas. Ça n'a aucun sens. Ça ne donne pas de pouvoir.

Nous aurions pu nous énerver et lui décrocher un coup de poing en représailles pour les centaines d'années d'esclavage subies, mais nous nous sommes contentés d'aller le dire à la proviseure adjointe. On pensait qu'elle prendrait des mesures drastiques à son encontre. Absolument pas ! Il a juste dû nous écrire une lettre d'excuse.

Je n'ai pas lu cette lettre parce qu'elle n'était pas sincère. Cette personne n'a pas compris qu'elle avait fait quelque chose de mal. En plus, il n'y a pas eu de vraie sanction. On l'a forcé à le faire, il ne pensait pas ce qu'il a écrit. Il a fait ça comme une corvée. Je ne l'ai pas calculé jusqu'à la fin de l'année.

Je pense que les adultes devraient prendre ce genre d'incident plus au sérieux. S'il n'a pas eu de sanction, qu'est-ce qui l'empêche de recommencer ? La dernière fois qu'il y a eu une intervention sur le racisme à l'école, j'étais en primaire. Ça date ! Il devrait y avoir plus de sensibilisation sur ces sujets.

Harcelée après mon coming-out forcé

Teki, 16 ans

Je savais que je n'étais pas seulement hétéro, et j'avais peur de ne pas être normale. Je n'avais pas de modèle gay jusqu'à ce que je regarde la série *Skins*, dans laquelle il y a des personnes LGBT. En la regardant, je me suis posée beaucoup de questions, parce que j'étais attirée par Effy, un personnage féminin de la série.

Je ne parlais de ces sujets qu'avec des amies. Malheureusement, l'une d'elles l'a dit à quelqu'un, puis tout le collège l'a su. C'était déjà compliqué de faire son coming-out à des gens que je connaissais, mais qu'une personne en qui j'avais confiance le fasse à ma place, c'était tout ce que je ne voulais pas.

J'avais un sentiment de honte, d'être une personne bizarre. De ne pas être comprise. Surtout que je savais que les gens dans mon collège étaient homophobes. Ils faisaient souvent des blagues sur ce sujet ou critiquaient les personnes qui l'étaient.

Pendant mon année de troisième, des gens que je ne connaissais pas venaient me voir tous les jours pour me demander si j'étais lesbienne. À ce moment-là, par peur d'être harcelée, je disais non. On me traitait de « sale lesbienne », de « PD », on me disait que j'avais un problème mental.

Une fois, alors que j'étais en train de faire un câlin à une amie, un surveillant nous a séparées en me disant : « On ne fait pas ça ici ! » J'étais choquée que même les adultes de mon collège fassent ça.

Quand je suis arrivée au lycée, j'ai décidé d'assumer qui j'étais et de ne plus avoir peur d'être jugée. J'ai rencontré des personnes qui me comprennent et qui ont vécu la même chose. J'ai compris que c'était normal de se poser des questions. Je ne suis pas obligée de me coller une étiquette. Je sais ce que je ressens et j'assume complètement d'être bisexuelle.

Pendant le corona, j'étais une paria

Ça a commencé le lendemain du jour où on nous a annoncé à la télévision et sur les réseaux qu'un virus mortel s'était introduit en France, et qu'en Chine, à Wuhan, il y avait un confinement. Nous étions en décembre 2019. C'était l'affolement.

Un jour en quatrième, je suis allée aux toilettes du collège et des filles ont commencé à crier : « Attention, elle a le corona ! Éloignons-nous d'elle ! » ; « Ne la touchons pas ! » ; « Venez, vite, on sort ! » Ça m'a blessée.

Dans la rue, on s'arrêtait pour me dire que je devais rentrer « chez moi », en Chine, que je n'étais pas la bienvenue, ou alors on me criait juste : « Corona ! »

Rire de leurs préjugés

Plus les jours passaient, plus je voyais les gens me regarder de travers, parler derrière mon dos pour se moquer comme si je n'étais pas là, comme si je ne les entendais pas.

J'ai été un danger pour beaucoup de personnes, j'ai été une menace. Je me suis sentie tellement seule, j'ai été isolée du monde. Même mes amis se sont éloignés de moi.

*J'ai été un danger
pour beaucoup de
personnes, j'ai été
une menace.*

Le plus incroyable, c'est que je ne suis même pas chinoise, je suis française et je suis d'origine... philippine ! Mon frère aussi s'est fait insulter et critiquer. Il n'était qu'en CM1.

Sur le moment, c'était triste et choquant ; heureusement que j'ai pu en rire à la fin.

J'ai ri d'entendre les gens incultes dire qu'il n'y a que la Chine en Asie, que tous les Asiatiques se ressemblent, que les Asiatiques sont forts en maths, que les Asiatiques sont des gens calmes, sérieux, gentils, intelligents, etc.

De tous ces stéréotypes racistes dont j'ai souffert, aujourd'hui je préfère en rire.

Mon premier contrôle au faciès

J'ai découvert Black Lives Matter (BLM) lors d'un exposé que j'ai dû faire en histoire. Ça m'a tout de suite intéressé. J'ai découvert des figures comme Martin Luther King, Rosa Parks ou des organisations comme le Ku Klux Klan. J'étais choqué. J'ai trouvé ça grave de voir l'histoire des Noirs, les maltraitements, l'exploitation.

Je me suis dit qu'il y avait des bons et des mauvais Blancs. Je n'ai pas forcément une mauvaise image d'eux, même si, en France et aux États-Unis, les racistes sont des Blancs.

J'avais déjà vaguement entendu parler de BLM. Je me rappelle avoir vu la vidéo de la mort de George Floyd. J'étais choqué que les gens autour ne bougent pas, choqué de voir des Noirs se faire taper par la police, alors qu'elle est censée représenter la justice. Je n'avais jamais vu de vidéos comme ça en France, même si je sais que ça existe aussi chez nous.

J'avais entendu parler du comité Vérité et justice pour Adama, mais sans plus. Plus tard, j'ai vu sur les réseaux la vidéo d'une femme enceinte qui se faisait taper par la police.

Là où j'habite c'est plutôt tranquille. Je n'avais jamais fait l'expérience du racisme de la police. Ça m'était arrivé bien sûr qu'une vieille dame me désigne en disant : « Le Noir-là », mais rien venant de la police. Jusqu'à ce que je fasse moi-même l'objet d'un contrôle abusif.

Un moment de panique avant d'obéir

Il est 20 heures. Ma maman m'a envoyé acheter du pain. J'ai dû faire trois magasins car il n'y en avait plus. J'en ai marre, donc je rentre chez moi. Au loin, je vois une voiture de police passer. Elle s'arrête un peu plus loin et contrôle un livreur Uber Eats. C'est un Arabe. Je change de trottoir et je vois une autre voiture de police. Elle passe devant moi et j'entends : « Clac ! » C'est le bruit de la portière. Un policier marche en diagonale vers moi et un autre se place derrière moi. Soudain, j'entends un : « Eh vous là ! Arrêtez-vous et mettez-vous sur le côté ! » J'ai un moment de panique avant d'obéir. Ils me contrôlent. Comme j'allais acheter du pain, je ne suis sorti qu'avec la carte bleue de ma mère et mon téléphone.

Ils me posent beaucoup de questions du genre : « Tu sors d'où ? T'habites où ? T'es dans quel lycée ? T'as une carte d'identité sur toi ? » Ils me fouillent. Il a touché mon zizi et palpé mes fesses, ce fou ! Il me prend en photo. Au loin, il y a un Noir en vélo. Le policier appelle ses collègues et dit : « Allez le contrôler lui là-bas. » Ils me rendent mon téléphone et ma carte bleue et me disent de rentrer chez moi.

Tout ça, seulement parce que je suis noir. C'était dans le 17^e arrondissement de Paris, un quartier chic. Il n'y a pas beaucoup de Noirs dans mon quartier. Les policiers devaient se dire que je n'étais pas d'ici. Je sais que mes potes Noirs et Arabes qui habitent vers Porte d'Asnières se font contrôler plus souvent que moi.

Depuis ce jour, j'ai encore moins confiance dans la police. Ça a changé l'image que j'avais d'eux, parce qu'ils sont censés nous protéger, pas contrôler n'importe qui, quand ils veulent.

Les éviter dans la rue, dans le métro, partout

Je me fais souvent accoster dans la rue.

Clignancourt, c'est réputé pour les mecs qui viennent voir des petites. Tout à l'heure par exemple, je suis partie à Intermarché pendant la récré et, en revenant, des mecs de 30 ans nous ont interpellées avec ma pote. Ils m'ont regardée dans les yeux et ils m'ont dit : « Vas-y, viens, viens, viens ! »

Le harcèlement de rue, ma mère et ma sœur m'en avaient parlé. Elles m'avaient dit de faire attention, d'éviter certains endroits, de ne pas prendre la ligne 4 le soir, de ne pas trop traîner et de les appeler si je suis en danger, voire de rentrer dans des lieux publics si je n'ai plus de batterie.

La première fois que ça m'est arrivé, j'étais choquée. Maintenant, je ne calcule pas, je pars. Je ne me sens pas gênée, ce n'est pas non plus du dégoût. C'est un peu de la haine quoi.

**Clignancourt, c'est
réputé pour les
mecs qui viennent
voir des petites.**

Marre de ce double standard

J'ai une amie qui a subi des attouchements. Elle se dit qu'on n'est plus libre de s'habiller comme on veut. Quand on veut s'habiller court, les mecs pensent qu'on les attire. Je suis en colère.

Les hommes peuvent s'habiller comme ils veulent, mais nous non ! Quand on voit un garçon torse nu, on ne va rien dire, c'est normal ! Alors que quand une femme met un débardeur quand il fait chaud, d'un coup, c'est grave !

Moi je m'habille comme je veux. Enfin... je ne mets pas de jupe de toute façon, mais quand je vais dans certains endroits et que je suis en crop-top, ben je vais mettre mon gilet.

Dans le métro, c'est pour éviter que les hommes viennent vers moi... Il y a plein de meufs qui mettent leur gilet juste dans les transports, quand elles sont en décolleté ou crop-top, parce qu'elles ont peur. C'est pesant. J'aimerais ne pas le mettre, ce petit gilet.

« Relation discrète, relation parfaite »

Je l'ai rencontré sur internet. J'avais 13 ans, lui 17. Enfin, c'est ce qu'il m'avait dit. En fait, il en avait 23. Il s'appelait Lucas.

Il habitait à Nice, moi à Paris. On s'appelait toutes les nuits, je ne dormais presque jamais. Je lui racontais tout. Je lui ai donné ma confiance trop rapidement. J'ai cru à toutes ses belles paroles : « Je serai toujours là pour toi » ; « Je ne suis pas comme les autres qui t'ont fait du mal, jamais je ne t'en ferai ou je ne te mentirai. »

Les deux premiers mois, il était clean. Je ne parlais à personne de notre relation, il m'avait dit : « Relation discrète, relation parfaite. » Je ne voyais pas non plus l'intérêt d'en parler. Tout se passait bien, du moins c'est ce que je pensais.

Au bout de quelques semaines, je commençais à me lasser des appels. Moi je voulais le voir. Je lui ai demandé plusieurs fois si on pouvait faire des facetimes. Il trouvait des excuses à chaque fois : « Ma caméra est cassée » ; « Je suis trop fatigué » ; « J'ai pas de lumière, ça sert à rien, tu vas pas me voir... »

Oui, j'avais des doutes, alors j'essayais de prendre mes distances, mais il me harcelait de messages et d'appels. Impossible de ne plus lui parler, il m'apportait de l'amour et de l'affection comme aucun homme n'avait su m'en apporter dans ma vie. Je finissais donc par lui répondre. On parlait pendant des heures. Il avait pas mal de répartie, et surtout de mensonges à me dire.

Des mensonges et des nues

Il me disait qu'il voulait prendre le train pour venir me voir à Paris et qu'on passe un bon week-end. J'étais très excitée et contente. Il n'est jamais venu. Plus tard, il m'a demandé mon adresse pour m'envoyer un cadeau. Je crois que c'était un doudou et une bague. Je ne lui ai jamais donné.

J'en ai parlé à ma meilleure pote. Elle m'a dit : « Fais attention Elo, il a pas l'air net. » Elle a voulu savoir s'il m'avait déjà demandé de lui envoyer des nues. Non, jamais. J'avais parlé un peu trop vite. Le soir même, il l'a fait.

Je lui ai dit non froidement. Il m'a dit de ne pas me braquer, que pour un couple « épanoui » c'était juste normal. Il m'a proposé de m'en envoyer lui, j'ai redit non. Il m'a dit que si ça n'allait pas, il irait voir « des prostituées qui n'attendent que ça ». Il m'en a donc envoyé un, de force. J'ai mis six heures à ouvrir la photo. Il voulait que je lui dise si « elle » était « à mon goût ».

Pendant ce temps, ma pote a fait des recherches sur lui, avec son prénom et ses photos. Elle a fini par trouver le profil d'un Evan, plus de 50K sur Insta et plein de stories à la une. J'étais dans l'incompréhension totale. Je l'ai appelé. Pendant des heures et des heures, il a tout nié. Il disait que c'était ce Evan qui se faisait passer pour lui. Puis, il a fini par avouer. Je l'ai bloqué de partout, il m'a envoyé un e-mail où il me menaçait et me disait qu'il allait me retrouver. J'ai eu peur pendant longtemps.

Insta, mon amour

Sur Instagram, il y a plein de manières d'aborder. J'ai des copines qui cherchent du sérieux et elles se concentrent sur une personne. D'autres, c'est pour l'amusement, pour passer le temps et se sentir aimée par plusieurs garçons. Vu que ce n'est pas la réalité, au début on se sent plus libre de parler à des gens à travers un écran. Pour moi, le but d'une discussion c'est de rencontrer la personne en vrai, sauf si elle habite trop loin.

J'étais en seconde, en janvier 2022, le jour du match Algérie – Côte d'Ivoire pendant la CAN (Coupe d'Afrique des nations). Je supportais l'Algérie. J'étais chez moi et j'ai reçu un message sur Instagram d'une personne que je ne connaissais pas et qui disait : « Non tkt le 3 – 1 c'est pas un rêve. » De base, je ne voulais pas répondre. Mais comme je trouvais ça original, j'ai répondu : « Slt non mais mdr. » C'était parti.

Première rencontre, première relation

On a posé des questions, l'âge, le prénom, où j'habite, qu'est-ce qu'on fait. Tous les jours, on s'envoyait des messages. Au début, c'était juste pour parler et faire passer le temps. Pour lui aussi. Au fil des jours, on a changé d'idée.

C'est devenu plus qu'une conversation normale. Je savais où il habitait. Il avait un an de moins que moi. Au bout d'une semaine, on a eu envie de se voir. Avec ma famille,

je n'ai pas le droit d'avoir des amis garçons. On s'est donné rendez-vous en faisant un bout de chemin chacun. Quand je l'ai vu, j'étais timide, lui aussi. On a été dans une cave pour se cacher. Ce n'était pas romantique, mais il ne s'est rien passé de bizarre.

Je l'ai présenté à mes amies. Les soirs, on se parlait par messages sur Insta. On s'est mis en couple. C'était ma première relation. Ça m'a sorti des cours.

Le bloquer

Plus tard, je me suis sentie obligée de faire des choses sans vraiment le vouloir. Des attouchements, des photos de nus qu'on s'envoyait. Faire des *nudes*, c'est comme si ce n'était pas mon corps. C'est tellement simple d'envoyer la partie que tu veux, sans la tête ou avec un filtre. C'est un jeu, sauf si tu fais des captures d'écran. Mais on s'était mis d'accord pour ne pas en faire.

J'avais quand même l'impression de trahir ma mère qui s'est mariée très jeune, à 15 ans. Elle veut me protéger des garçons et faire passer les études avant. Je ne l'ai pas écoutée. S'il était arrivé des trucs graves, je n'aurais pas osé lui dire. C'est mon amie qui m'a aidée à le quitter. On s'est bloqués, on s'est débloqués, on s'est embrouillés, on s'est rebloqués et on s'est mis d'accord pour ne plus se parler.

Le seul lien qu'on a encore, c'est Insta. On s'est rencontrés grâce à Insta, on s'est aimés avec Insta, on s'est quittés à cause d'Insta, et on pourra se retrouver grâce à Insta.

Mon ex, ce serial trompeur

Fanny, 16 ans

Il y a trois ans, j'ai fait la rencontre d'un mec. On parlait de plus en plus sur les réseaux, on commençait à s'appeler pendant deux, quatre, jusqu'à même six heures ! On s'est revus deux semaines plus tard. On a commencé à se voir souvent. Petites balades, restos. Vint le jour du premier bisou. Un pas de plus dans notre relation ? Seul problème : après ce bisou, il s'est mis en couple avec une fille.

Un mois après, il a décidé de rompre avec elle et de revenir vers moi. Moi qui étais tombée complètement amoureuse de lui, j'ai cru à ses belles paroles : *« Je me rends compte avec du recul que je t'aime toi » ; « Je pense à toi quand je suis avec elle. »* J'ai donc décidé de le croire et d'entamer une relation. Après des jours et des jours, notre couple a commencé à se dégrader et il a décidé de rompre avec moi. Le lendemain, il s'est posé en bas de chez moi avec sa nouvelle copine.

Malgré tout ça, il faisait toujours son come-back. Il repartait et revenait, avec toujours la même excuse : *« Je suis con, je sais que t'es la bonne » ; « C'est pas moi qui t'ai bloquée c'est ma meuf. »* Un jour, il a décidé de rompre tout contact : quand il s'est mis avec sa soi-disant « meilleure amie ».

Il a mis la barre haute

Quatre mois après, j'ai reçu un message de lui qui disait qu'il ne pensait qu'à moi, que je lui manquais, qu'il voulait que je fasse partie de sa vie. Moi, bête et amoureuse, j'ai accepté. On s'est remis en couple le jour de mon anniversaire et, pour me faire comprendre qu'il était sérieux, il a mis la barre haute : chauffeur qui vient me chercher, cinéma, spa privatisé, bref la totale !

Au début, tout se passait bien, mais des fois j'avais des doutes sur sa sincérité et sa fidélité. J'avais remarqué des messages assez ambigus avec des filles, des appels récents de son ex. Je l'ai même croisé avec elle dans la rue, mais j'étais aveuglée par l'amour. J'acceptais tout.

Un soir de novembre, une bagarre a éclaté entre deux quartiers et un jeune est mort. Mon mec, lié à cette histoire, s'est fait arrêter par la police et mettre en prison. Le jour de son jugement, je me suis même rendue au tribunal. Un mois après, j'ai reçu un message d'un numéro inconnu. J'ai compris très vite que c'était lui. Il était sorti.

On s'est revus une dernière fois, car il avait interdiction de rester sur le territoire parisien. On a commencé une relation longue distance. Plus rien n'allait entre nous, dispute sur dispute, on se déchirait l'un l'autre. J'ai réussi à me détacher un peu de lui, jusqu'à réussir à mettre fin à cette relation devenue toxique pour moi. Après la rupture, j'ai appris qu'il m'avait trompée à plusieurs reprises.

**Moi qui étais
complètement
amoureuse de lui,
j'ai cru à ses
belles paroles**

Insultée, suivie et rabaissée par mon ex

Quand j'étais au collège, j'ai rencontré un gars du 94. De base, je ne l'aimais pas, mais on parlait beaucoup et on s'est rapprochés. Il m'a demandé de sortir avec lui. Après quelques mois, sans savoir ce qui m'a pris, j'ai dit OUI. Après six mois ensemble, il me parlait de plus en plus mal. Il a commencé à être violent, agressif avec moi.

Il me faisait des crises de jalousie, même quand il n'y avait rien. Il venait et me disait : « Ouais, tu parles à des gars... » Alors qu'il n'était même pas dans mon collège. Il s'embrouillait comme si je l'avais vraiment trompé et il m'insultait : « T'es une pute » ; « Salope »... J'ai supporté encore un mois, mais je n'en pouvais plus.

Tous avec lui, contre moi

Un jour, en sortant des cours, je l'ai vu. Il m'attendait. Il m'a suivie à vélo jusqu'au métro en me lançant des regards terrifiants. Une fois dans le métro, j'étais tranquille. Il ne pouvait pas rentrer avec son grand vélo. Depuis, j'ai commencé à avoir des crises d'angoisse, encore aujourd'hui j'en fais. Je lui ai dit par message : « Je te quitte, je n'en peux plus. » Il s'est énervé et m'a insultée. J'étais terrifiée car il savait mes horaires. J'avais peur qu'il vienne après les cours me frapper.

Il est allé voir ma pote pour lui balancer des mensonges, comme quoi j'étais allée voir d'autres gars, que je faisais des choses limites... De là, on s'est disputées parce qu'elle préférait le croire plutôt que moi. Elle l'a répété et, à la rentrée suivante, les troisièmes et quatrièmes m'ont harcelée pendant les récré, les cours... Dès que je rentrais chez moi, je m'enfermais dans ma chambre, je ne mangeais rien. J'ai perdu beaucoup de poids. Je ne sortais jamais.

Tout le contraire de mon ex

Je n'avais plus la force d'aller au collège. J'ai raté beaucoup de cours. Mes parents étaient inquiets mais ils ne se doutaient de rien. Personne ne voyait la souffrance qui me rongait. J'ai même fait un malaise. Les médecins m'ont dit que c'était un malaise vagal et que j'avais une anémie due au stress.

Aujourd'hui je me sens mieux. En seconde, j'ai rencontré quelqu'un qui est tout le contraire de mon ex. Il m'a sortie de tout ça. Un soir, il m'a demandé de sortir avec lui et j'ai accepté. J'avais peur, mais je voyais dans son comportement qu'il était différent. Je suis heureuse avec lui et j'ai oublié cette mauvaise période de ma vie.

Sabrina, 15 ans

Mon monde s'est écroulé sous tes coups

Le jour où j'ai compris que l'homme dont j'étais folle amoureuse n'était qu'un étranger et que je ne le connaissais pas, mon monde s'est écroulé. Le jour où j'ai senti ma tête sur le sol froid de ce parc, ce jour-là, ma vie a totalement changé. Elle est devenue vide. Mon innocence et la foi que j'avais en les hommes se sont dissipées.

Cette soirée d'hiver où je me suis retrouvée plaquée contre un mur. Mon cœur hurlait, mais pourtant j'ai continué à te faire face en te criant des insultes et des menaces. Tu as levé la main sur moi, tu m'as frappée sans aucune hésitation ni remords.

Je me remémore souvent cette scène... Ton regard emplait de haine en observant mon corps sur le sol, complètement amoché par tes coups. Ça m'a fait comprendre que je pouvais t'aimer jusqu'à en crever, mais aussi te détester en souhaitant ta perte.

*Le jour où j'ai senti
ma tête sur le sol froid
de ce parc, ma vie a
totalement changé.*

Sans même que je m'en rende compte, tu étais devenu irrespectueux. Jamais je n'aurais pu penser que tu puisses vouloir me frapper. Jamais je n'aurais pensé que cela puisse m'arriver.

Il m'a volé tout ce que j'avais

Tu as détruit ce monde si apaisant et tu m'as forcée à me confronter à la vérité. Cette vérité sinistre qui me montre à quel point tu es monstrueux. Que les marques sur mon corps sont causées par toi. Toi qui étais censé m'aimer.

Je te hais tellement que je me retrouve à te décrire, en espérant que, vous qui lisez, vous comprenez ma douleur et ma haine. Le connard qu'il est m'a volé tout ce que j'avais. Il a volé mon cœur et ma liberté. Lors de ces dernières semaines, j'ai pris le temps d'écrire et d'admettre

que cet événement est un élément important de ma vie. Une vie qui vient pourtant tout juste de commencer.

Alors, toi qui lis ça, sache que tes actes ont des conséquences. Qu'une parole qui te semble insignifiante ou un mouvement déplacé peut totalement bouleverser la vie de quelqu'un. Et qu'une personne qui fait preuve de violence et qui ose lever la main sur sa « bien-aimée » est un lâche.

Ce soir-là

Rei, 16 ans

À 14 ans, on ne s'attend pas à se faire choper par un gars de 19 ans à moitié saoul qui vous veut du mal. Je dis ça, mais tellement de femmes l'ont vécu. En gros : le viol. Ouais, c'est triste.

Ça s'est passé lors d'une soirée. Pour une fois, ma mère avait accepté de me laisser sortir pour une fête. C'était chez le cousin d'un pote. Je n'y connaissais personne. Je me suis dit : « Au calme, je vais rencontrer des personnes. »

J'avais juste envie de me barrer

J'ai commencé à leur parler et à faire connaissance. J'étais assez mal à l'aise devant le comportement d'un garçon de 19 ans, mais je ne l'ai pas trop calculé. Il se forçait à être sympa et je l'ai tout de suite cramé. Enfin bref, la soirée se passait assez bien, mais j'avais mal à la tête. Je suis donc allée me poser dans une chambre et là, oui, c'était bien lui. Il m'a sorti : « Est-ce que ça va ? » Et, je ne vous mens pas, à ce moment-là j'avais juste envie de me barrer parce que je sentais le danger.

Bref, j'ai senti qu'il se rapprochait de moi et il m'a sorti la phrase qui restera gravée dans ma mémoire : « Laisse-moi faire. » Là pour moi c'est clairement le moment trou noir. Je sentais vraiment son souffle, ses mains autour de moi, son corps, je sentais vraiment tout, mais je n'arrivais pas à trouver mes repères. J'ai réussi à me réveiller d'un coup. Je pense que vous avez compris, il m'a fait des attouchements mais j'ai réussi à me dégager avant qu'il aille trop loin.

Je n'ai jamais pensé à porter plainte car je me sentais coupable. Je me suis dit : « C'est de ma faute, il était bourré. »

J'enchaînais les déceptions

Je suis partie de la fête sans prévenir personne et je suis rentrée chez moi. C'est peut-être le moment de ma vie où j'ai le plus pleuré. Je n'ai rien dit à mes parents parce que, pour être honnête, j'aurais eu honte.

Il a essayé de reprendre contact avec moi pour me voir. Je craignais de sortir par peur qu'il me retrouve. Mon année scolaire a vraiment été catastrophique, les notes et les amitiés. Mes parents n'étaient vraiment pas fiers de moi, mais ils n'étaient pas au courant. Je me suis dit que si je me faisais du mal, j'irai mieux, mais finalement vraiment pas.

Après cet événement je ne me voyais plus de la même manière. Je sentais ce sentiment de culpabilité, tout le temps. Je ne me sentais pas à l'aise dans ma classe, dans ma peau et dans ma famille.

Deux ans sans rien ressentir

L'amour, pour moi, a été complètement différent. Je ne faisais plus confiance à la gente masculine. Je me disais qu'ils allaient tous me faire la même chose. Il y a eu quelquefois où je me suis mise en couple, mais j'étais tellement mal à l'aise avec eux, je n'arrivais pas à les aimer. Ils étaient juste des sortes de pansements, mais finalement c'était pire. Je sentais constamment un vide.

J'y pense toujours et je suis toujours sur mes gardes, mais ça va mieux. J'ai rencontré la personne qui s'avère être l'amour de ma vie. Vous vous rendez compte ? Il a réussi à raviver ce sentiment d'amour, après presque trois ans sans le ressentir. Je ne le remercierai jamais assez.

C'est lui, la première personne à qui j'en ai parlé. On a abordé ce sujet par hasard, et j'ai senti que je pouvais lui faire confiance. Il était super mal pour moi. Je ne regrette ni de m'être confessée, ni de l'avoir rencontré, et encore moins de lui avoir fait confiance.

Agressée en primaire par mon « cousin »

J'ai failli me faire violer par mon « cousin ». J'avais 8 ou 9 ans, je ne sais plus. Tout ce que je sais, c'est que j'étais en primaire et lui était majeur. C'est le fils de la copine de ma mère. Un jour, je suis allée chez elle pour jouer avec sa fille. Il était là, on a joué avec lui. Il a porté sa sœur, moi aussi je voulais qu'il me porte. Il l'a fait mais il m'a touché les fesses. Je me suis dit qu'il n'avait peut-être pas fait exprès.

Sa sœur est partie boire de l'eau. Je me suis retrouvée seule avec lui. Il m'a posée par terre, m'a écarté les jambes et a commencé à enlever sa ceinture. Je savais que ce qu'il faisait n'était pas bien. J'ai appelé ma mère en criant. Elle m'a répondu depuis le salon, mais elle n'est pas venue. Lui a arrêté ce qu'il avait commencé.

Peur et honte d'en parler

Je ne sais pas si c'était le même jour ou pas mais une fois il devait me raccompagner et, devant la porte d'entrée, il a voulu m'embrasser. Sauf que je me débattais. Au même moment, sa grande sœur est passée et nous a vus. Elle lui a dit d'arrêter, et elle m'a dit une phrase qui m'a fait très mal : « En même temps, tu fais trop la meuf. » À chaque fois qu'il me raccompagnait chez moi, j'avais la boule au ventre. Je sais que vous allez vous demander pourquoi je continuais à aller chez eux... Moi-même je ne sais pas.

Je n'en ai jamais parlé à ma mère parce que j'avais peur et honte.

Je n'en ai jamais parlé à ma mère parce que j'avais peur et honte. Je trouve que c'est plus simple d'en parler à des gens extérieurs. Si tu te sens capable d'en parler à quelqu'un en qui tu as confiance, vas-y, parce que ça va t'enlever un poids dans ton cœur.

Fin de l'amnésie, début de la procédure

Croyez-moi, ça me ferait le plus grand bien de ne plus y penser. J'essaie, j'vous jure, mais c'est plus fort que moi. Ça s'est passé quand j'étais en primaire (à plusieurs reprises) et je n'ai réussi à en parler que cette année. J'en ai eu le courage, mais jusqu'à aujourd'hui, j'ai encore très mal, encore très honte, même si je n'ai rien fait. J'me sens sale, j'me sens pas bien, j'ai pas confiance en moi, ce connard a détruit ma vie. Depuis, j'essaie de faire comme si tout allait bien, mais là j'ai l'impression de tomber. À l'intérieur de moi, ça brûle. C'est comme une mort lente. J'me force à manger quand je suis avec ma famille pour ne pas éveiller les soupçons. Parfois, j'ai envie de dormir et de ne plus me réveiller.

D'ailleurs, la nuit, je ne dors pas. Je ne fais que ressasser les scènes ; les scènes où il se frotte à moi, les scènes où il me force à toucher son pénis. LA scène du jour où ma cousine s'est fait renverser par une voiture devant mes yeux et que je suis remontée chez moi en pleurs. Il était là, seul. Maman était en bas avec les pompiers. Il m'a embrassée, m'a poussée contre le mur et m'a frottée encore et encore. J'étais sans défense.

J'y repense tous les jours. Je n'en peux plus. Je deviens impulsive avec tout le monde. Même avec maman. Elle est au courant, mais à elle aussi je n'en ai parlé que cette année.

Le déclic pendant un cours

Quand je suis entrée en classe de première, tout allait bien. En surface. Un jour en cours, on a commencé à parler d'attouchements sexuels. Plus on parlait, plus

les souvenirs remontaient. J'suis sortie, j'respirais mal, je suis allée à l'infirmerie, mais elle n'était pas là. La seule solution, c'était d'appeler ma mère. J'ai commencé à pleurer très fort et j'ai tout raconté en détail.

C'est à partir de ce jour que tout s'est enchaîné. Le lendemain, j'ai tout avoué à l'infirmière, qui l'a ensuite signalé à l'assistante sociale, qui à son tour l'a signalé à la brigade des mineurs. J'ai ensuite eu des rendez-vous chez la psy du lycée. Elle m'a beaucoup aidée et elle m'aide encore beaucoup aujourd'hui.

Ma mère, elle, était choquée, triste et énervée. Surtout que c'était censé être un ami de la famille. Il nous offrait beaucoup de cadeaux, des sacs et des vêtements de luxe ; comme quoi, ton ennemi n'est jamais loin. Elle l'a appelé, il a nié, elle l'a insulté, puis a raccroché. Mes parents sont séparés depuis que je suis petite, mais ma mère a dit à mon père de venir pour lui expliquer l'histoire. J'ai fui chez ma cousine en attendant. Ensuite, je suis rentrée, mon père m'a prise dans ses bras et j'ai commencé à pleurer comme un bébé. La honte. Il m'a dit : « C'est pas de ta faute. »

Cauchemar éveillé

J'ai enfin réussi à porter plainte, le dimanche 5 février 2023. C'était dur. Ils m'ont posé un tas de questions, les détails, mon âge quand ça s'est passé, son âge. C'est un adulte et moi j'étais une enfant. Je suis restée au commissariat de 14 heures à 19 heures. J'attends un retour de leur part...

Un mois après, cauchemar éveillé. Il est monté à la maison pour s'expliquer avec ma mère et me persuader de retirer ma plainte. Au départ, l'interphone sonne, c'est moi qui réponds et j'entends cette phrase, qui depuis tourne en boucle dans ma tête : « Excusez-moi, est-ce que madame Y. est là ? » Au départ, je n'ai pas reconnu la voix, puis ma mère a répondu et a dit qu'elle était occupée, donc elle n'a pas ouvert. Mais il a réussi à entrer dans l'immeuble et a toqué à la maison. Maman l'a viré. Je ne comprends pas ce qu'il veut. Je n'ai qu'une envie, c'est de tout oublier.

Sport musique réseaux ...

Ce qui nous occupe



« À votre avis, que fait votre enfant de son temps libre ? » Si on posait cette question aux parents des jeunes que nous avons accompagné·es, combien nous parleraient du sacro-saint téléphone portable ? Certes, quand Karim a été privé du sien pendant deux mois, il s'est senti complètement coupé du monde, littéralement désocialisé.

Mais ne sous-estimons pas le sport ! Culte du corps, de la performance ou de la force pour Lykos, moyen d'épater mais surtout de dépasser son grand frère pour Arsène, manière de gérer son stress pour Adam, chemin pour retrouver fierté et estime de soi pour Adarsh, ou pour se vider la tête, comme Awa et Yedeme. Cette dernière raison est celle qui a poussé Léa à plonger dans le monde des jeux vidéo : quand d'autres ont développé une passion saine pour ces plaisirs virtuels, elle se sent sombrer. Xavier, lui, a appris à parler anglais sur Minecraft.

Des passions, il en est bien sûr ici question : pendant qu'Oumy nous initie à la dark romance, Léonard nous donne deux, trois tips pour créer un bon son.

Au basket comme dans la vie

L'esprit d'équipe, la gagne, la tension... J'aime la compétition. Je joue au basket depuis mes 6 ans et j'ai commencé en club à l'entrée au collège. Dans mon équipe, tout le monde se connaissait. On m'appelait « la nouvelle ». Au début, ce n'était pas facile. Le niveau était élevé. À chaque mauvaise action, perte de balle ou mauvaise passe, on me rabaissait. J'étais « le handicap » de l'équipe.

Je rentrais souvent chez moi triste et je voulais arrêter, mais regarder des vidéos de stars comme Michael Jordan, Stephen Curry ou Giannis Antetokounmpo m'a donné envie de continuer. Mon modèle féminin, c'est Te'a Cooper, qui joue aux Sparks de Los Angeles. Après une année, je me suis améliorée. J'ai beaucoup travaillé pour exploiter mes capacités. Je suis dans la même équipe que ma sœur. Je suis ailière, je coupe pour aller au panier et marquer. Je n'ai pas assez de détente pour faire des dunks. Ma sœur est arrière, elle fait la passe. Elle est plus forte en défense, et moi, je suis plus forte en attaque.

Cette année, on nous a repérées, moi et ma sœur, pour faire un stage de présélection. Il y avait un niveau incroyable. Et il y a trois semaines, j'ai marqué deux fois plus que d'habitude. On a gagné ce match de plus de 50 points. Dans l'équipe adverse, il y avait deux filles que je connaissais qui me rabaissaient. Là, je me suis dit que la roue tourne.

Le basket, ça m'apprend à avoir plus de mental, à avoir confiance en moi et à me canaliser, car je m'énerve trop vite. C'est comme dans la vie, c'est une compétition. Comme pour Parcoursup, tu dois être meilleure que les autres. Les places ne sont pas illimitées. Ça apprend qu'on ne peut pas toujours gagner.

Awa, 15 ans

S'entraîner full time

Cette année, je me suis mise au basket en club. J'ai des résultats mais avec le lycée, mon emploi du temps est étouffant. Tous les matins, je commence à 8 heures. Donc je me lève entre 7h20 et 7h30. Je suis rapide mais j'arrive en cours la tête dans les nuages. Je finis vers 16h30.

Les mercredi et vendredi, je passe chez moi pour prendre mes affaires et je vais au basket jusqu'à 22h30. Le temps de rentrer, parfois c'est 23h30 ou minuit. Je mange, je me douche et je fais mes devoirs vers 1 heure, puis je dors vers 2 heures ou 3 heures du mat'. Et c'est comme ça chaque semaine.

Des fois, je ne fais pas mes devoirs à cause du basket car je rentre tard et je suis fatiguée. Et il arrive que je dorme en cours, mais bon... Le week-end, je me repose avant mon match et je vais aussi voir ceux de mes potes. Mais quand je rentre tard, je me fais crier dessus par mes parents qui me disent d'arrêter le basket.

Je suis en première STL (sciences et technologie de laboratoire) et je passe le bac de français cette année. Ça devient compliqué mais j'ai envie de continuer. L'école, c'est le mental, c'est dans la tête. J'en ai besoin quotidiennement. Et le basket, c'est les jambes, le physique. J'en ai besoin aussi. *Full time*, c'est ça la vie d'une lycéenne sportive.

Yedeme, 16 ans

Des coups et du respect

Il fait deux fois ma taille et mon poids, et a plusieurs années d'entraînement de plus que moi. Je sais que je n'ai aucune chance, mais j'ai cette envie de l'affronter, de voir à quel point je peux me surpasser. Le combat commence, je garde de la distance. Il faut absolument l'amener au sol. Si je continue, un coup de poing suffira à me mettre KO. Il me faut une ouverture, mais impossible, il ne me laisse aucune chance. Je fatigue, mais je ne laisse rien transparaître. Je vois son poing se rapprocher de mon visage.

Réflexe, je mets mes bras devant. Son crochet me fait affreusement mal aux avant-bras, je me jette sur lui, je l'amène au sol et je lutte. Je lui fais une guillotine, je lui coupe la respiration en faisant pression sur le cou et le torse. Même un géant comme lui ne pourra pas tenir longtemps sans respirer. Mais sa technique est tellement avancée qu'il lui suffit de quelques secondes pour retourner la situation à son avantage. Il saisit mon bras et le bloque. La douleur est si intense que j'abandonne.

**Le mélange entre
la peur et la
détermination m'a
fait oublier la douleur.**

Une mine d'or d'apprentissage

Tout ça s'est passé en une minute. Ce combat a été une mine d'or d'apprentissage. Le mélange entre la peur et la détermination de vaincre m'a fait oublier la douleur. Je progresse même dans l'échec, c'est sans aucun doute le plus satisfaisant.

Le MMA est un sport extrêmement exigeant. Les erreurs peuvent faire très mal, mais c'est là tout le défi. Ça permet de mieux se contrôler et de mieux connaître ses limites. Ça m'aide énormément au quotidien, à mieux me concentrer ou à mieux gérer mon stress. J'ai tout le temps des petites blessures mais quand je me blesse, je m'améliore. Quand j'affronte des personnes de mon gabarit, je n'ai pas cette sensation de danger. Je ne me donne pas vraiment à fond, je m'ennuie. Je préfère les plus gros gabarits.

Le MMA, c'est se battre avec des gens qui viennent d'endroits différents, qui ont vécu des choses différentes, mais qui se respectent. Ça peut permettre d'apprendre tellement de choses sur une personne, sa personnalité, son état d'esprit, sans dire un mot. Seulement avec des coups et du respect.

À la salle pour surpasser mon grand frère

J'ai toujours eu pour ambition d'être plus fort que mon grand frère, de quatre ans mon aîné. Depuis tout petit, je l'ai pris pour modèle, en admiration constante devant ce physique si impressionnant. Lorsqu'il faisait dix tractions, je voulais en faire onze. Pareil pour les abdos. Pour lui montrer que je pouvais être plus fort que lui, et surtout, pour qu'il soit fier de moi.

À 9 ans, j'ai commencé les pompes, les tractions, les dips et les abdos avec mon père et mon frère. C'est l'avantage de vivre dans une caserne de pompiers, nous sommes constamment entourés de sportifs.

À 13 ans, j'ai fait de la musculation à la maison avec le banc que mes parents avaient offert à mon frère pour ses 17 ans. J'y suis allé doucement, d'abord avec une barre sans poids ; c'est une barre à vide pour faire du développé couché et des squats. J'avoue, ça n'a pas toujours été facile. Les courbatures qui s'amplifient durant les premières semaines, qui vous donnent l'impression de gravir l'Everest à chaque fois que vous montez les escaliers, vous donnent envie d'abandonner.

Arsène au pays des merveilles

Hors de question de céder, de choisir la facilité. Je vous rappelle que j'ai un objectif : dépasser le maître, mon frère. Donc progressivement, j'ai rajouté des poids pour atteindre 70 kg en développé couché et 80 kg en squat, avant de m'inscrire à la salle. Je n'attendais que ça. J'en rêvais la nuit.

À 16 ans, le rêve devient réalité. C'est la toute première fois que je mets un pied dans une salle de fitness. On aurait dit Alice au pays des merveilles, ou plutôt Arsène

au pays des merveilles. J'étais complètement euphorique. J'avais un besoin de tout tester. Mais je me suis vite rendu compte que je ne progressais pas. En musculation, rien ne doit être laissé au hasard. La réussite dépend de l'assiduité et d'une excellente organisation. C'est alors que mon complice de toujours m'a proposé son aide. Grâce à cette persévérance, dont je ne me croyais pas capable, j'ai atteint 85 kg en développé couché et 100 kg en squat.

C'est une passion, une drogue, avec deux heures d'entraînement quotidien sauf le vendredi, jour de récupération pour éviter les blessures.

Malheureusement, ce besoin permanent de se défouler, de se surpasser a une incidence sur mes études. Je n'ai pas beaucoup de temps à consacrer à mes devoirs et je suis souvent trop fatigué après le sport. Mais ça me permet de me sentir un peu plus sûr de moi, d'évacuer toute la tristesse et la colère qui me submergent lorsque, par exemple, je pense à la perte récente de Mamie. Les événements douloureux semblent plus surmontables grâce au sport. Un jour, je serai grand et fort comme mon frère.

Arsène, 16 ans

Ma performance plutôt que mon apparence

La première fois que j'ai voulu faire de la muscu c'est lorsque, à mes 13 ans, j'ai eu une importante perte de gras avec la puberté. Ça m'a fait ouvrir les yeux sur mon état physique. J'ai donc commencé avec des exercices au poids du corps, c'est-à-dire sans matériel.

Ensuite, je suis passé aux barres et aux haltères. C'est la chaîne YouTube « Manga Workout » qui m'a motivé. Les gars mélangent un truc que je veux faire, la musculation, avec un truc que j'aime déjà, les mangas et les jeux vidéo.

J'ai regardé sa vidéo « S'entraîner comme Gon », et j'ai pu me projeter. La vidéo s'inspire de Gon Freecss, le héros du manga Hunter x Hunter. C'est un personnage qui a 13 ans, comme moi à l'époque.

Il est assez fort physiquement avec un corps normal. Ça m'a permis de me projeter plus facilement dans l'entraînement. Mais c'est seulement à 16 ans que j'ai enfin pu m'inscrire à la salle.

Je préfère soulever lourd

Après cinq mois de salle de sport, j'ai voulu changer de pratique. J'ai commencé ce qu'on appelle la force pure. L'objectif est de soulever les charges les plus lourdes possibles sur certains exercices. C'est un pote qui m'a donné envie.

Ça m'amuse bien plus que l'hypertrophie, c'est-à-dire les exercices pour faire grossir les muscles. En force, on voit les charges augmenter de semaines en semaines. Même quand on n'arrive à gratter que quelques

répétitions en plus, ça donne un sentiment de fierté. J'ai plus de plaisir à soulever une nouvelle barre qu'à voir mes muscles grossir.

Même quand on n'arrive à gratter que quelques répétitions, ça donne un sentiment de fierté.

Je fais donc des entraînements, avec comme base les trois mouvements de force que sont le squat, le bench et le deadlift. Le squat, c'est un exercice qui consiste à fléchir les genoux en

gardant le dos droit, avec une barre chargée qui repose sur les trapèzes.

Le bench, c'est un exercice où on s'allonge sur le dos sur un banc (bench, en anglais) et on soulève des haltères ou une barre chargée qu'on pousse vers le haut avec les bras. Le deadlift ou soulevé de terre consiste à soulever une barre chargée posée au sol.

Je ne me vois pas faire de la compétition. On ne sait pas ce que l'avenir nous réserve mais si je veux en faire, il va falloir que je bosse bien plus. Et l'équipement coûte plutôt cher.

De (très) longs mois sans téléphone

Comment survivre sans téléphone ? C'est une question que je ne m'étais jamais posée. Je n'étais pas prêt. C'était un jour de grève, un mardi matin de novembre 2022. Il y avait un problème de transport, du coup quand je suis arrivé au lycée, les portes étaient déjà fermées. Mon prof m'a noté absent, ça a envoyé un message automatiquement à mes parents : ils ont cru que j'avais séché. Ce jour-là, je suis allé au stade Bertrand Dauvin dans le 18e, juste à côté du lycée, pour jouer au basket tout seul.

Quand je suis rentré chez moi vers midi, ma mère a commencé à crier : « J'ai essayé de t'appeler et toi tu ne réponds pas ? » J'ai essayé de lui dire que j'étais en mode avion, mais elle ne m'écoutait pas. Elle était énervée comme si j'avais insulté un prof, je n'ai pas compris. Et là, elle a pris mon tel et l'a jeté par terre.

Comme il ne s'est pas cassé toute suite, elle l'a ramassé et l'a rebalancé. Les deux écrans se sont brisés. Mon iPhone SE blanc, réduit en miettes. J'avais le seum, mais surtout peur de la réaction de mon père... Finalement, quand il est rentré, il ne m'a rien fait. Ce jour-là, c'est une mauvaise dinguerie qui commençait...

Coupé du monde

Mes deux premières semaines ont été assez supportables : je me disais que j'allais en avoir un autre bientôt. Mais non, ce cinéma a duré près de huit semaines. Je n'osais pas en redemander un à mes parents, j'avais peur de leur réaction. Et eux n'ont pas proposé...

Mon ordinateur me faisait assez bien passer les nuits et les soirées. Mais sans mon téléphone, je ne pouvais pas regarder les réseaux sociaux et surtout, je ne pouvais pas envoyer de message à mes amis. J'étais littéralement coupé du monde.

Mon téléphone est un moyen de survivre socialement. Il me sert à envoyer des messages et à être informé de tout.

Sans portable, il m'arrivait de venir en cours alors que des profs étaient absents. Ça me cassait la tête ! Avant, dès que je me réveillais, j'allais directement sur mon téléphone et je passais la journée dessus. Même pour sortir, j'avais besoin d'écouter de la musique. Là, je sortais juste pour écouter les gens et les voitures.

Plus accro que je ne le pensais

Pendant les vacances, c'était le plus pénible. J'allais au stade tous les jours, sans musique, sans message de mes potes. C'était une galère ! Une fois sur deux, je débarquais et je me retrouvais tout seul. Aucun moyen de les faire venir, j'étais dégoûté. Se retrouver tout seul au stade, ça c'est un truc qui n'arrive pas quand on a un téléphone !

Au début, je m'en foutais mais par la suite, la colère est arrivée, la rage, la haine des fois, et même la déprime. Ces sentiments arrivaient surtout le soir. C'était un cycle émotionnel qui se répétait.

Au bout de huit longues semaines, mon père m'a accompagné pour en acheter un nouveau. J'ai choisi un iPhone gris. Sur le retour, j'étais impatient de le voir et d'y mettre tout ce que j'avais perdu, et même de le perfectionner. Au passage, même si c'était douloureux, ça m'a permis de réaliser que j'étais bien plus accro que je ne le pensais.

Karim, 15 ans

Jouer, dormir, rejouer

Xavier, 15 ans

J'ai été addict aux jeux vidéo. Ça a commencé en CM2 avec ma première console de jeux, la PS4. Mon premier jeu s'appelait Watch Dogs. J'ai vite joué quatre heures par jour. Puis j'ai découvert Minecraft, un jeu cubique. Je jouais en multijoueur avec des potes en ligne qui m'ont fait installer le réseau Discord. Là, je faisais des parties en boucle, je perdais, je gagnais.

Le jeu, c'est de la bagarre, on affronte des gens à coups d'épée. Le clic, c'est pour taper. Tu as une barre de vie. Si elle atteint zéro, tu meurs. Tu te déploies sur une map, elle est vide au début, il y a des coffres, des armes, des îlots. Sur chaque îlot, il y a des équipes. On peut construire des ponts, amasser des équipements, comme de meilleures épées. Grâce à ces équipements, on a plus de résistance, et on se tape.

Deux ans dans le noir

Ce qui est bien, c'est la compétitivité. Moi, je voulais gagner à tout prix. Je rentrais chez moi et j'allais directement jouer. Je jouais sur un serveur où il y a plus de 60 000 joueurs. On était quatre potes à faire équipe. On ne se connaissait pas en vrai, l'un était en banlieue, les autres à Besançon et Toulouse. Dès que je rentrais, je jouais. Au début, je jouais en haut-parleur avec mon téléphone. Après, j'ai eu un casque. Ça a duré toutes mes années de sixième et cinquième.

Pendant le confinement, je me levais, je jouais, j'étais fatigué, j'allais dormir, et puis je rejouais. Je savais quand même quand c'était le jour ou la nuit. Mes parents me disaient d'arrêter. Plusieurs fois, ma Play est descendue dans la cave. Et quand je jouais sur mon ordinateur, mes parents prenaient la souris.

Menace sur mon orientation

En quatrième, j'ai été convoqué par le principal. Mon passage en générale était menacé. Mon père a crié fort. Il m'a dit d'arrêter si je voulais continuer l'école. C'est là que j'ai pris conscience que si je continuais comme ça, je ne pourrais pas envisager la générale. Puis, vu que je jouais dans le noir, ça m'a abîmé la vue. Dans le noir, les lumières bleues sont intensifiées.

Mais les jeux vidéo, ça m'a aussi appris des choses. Minecraft est un jeu en anglais, les joueurs parlaient tous dans cette langue, et moi aussi. Aujourd'hui, en vocabulaire et en compréhension, je suis bien. Je suis meilleur à l'écrit qu'à l'oral. J'arrive aussi à m'orienter. Je mémorise des plans et je sais les suivre. Enfin, je ne sais pas à quoi ça me servira plus tard, mais je clique rapidement avec mes doigts. J'ai calculé sur CPS test : avec deux doigts, je fais douze clics en une seconde !

L'école avant la Play

Ça a commencé dans un bateau qui avançait vers une plage normande. Il y avait beaucoup de morts. Les ennemis nous attendaient. Les Allemands se sont mis à nous canarder. Une fois arrivés sur la plage, on a essayé d'avancer malgré les tirs des Boches.

Après une longue période, nous sommes parvenus à atteindre la tranchée. C'était une boucherie ! On avançait avec les Alliés tout en tuant les Allemands. Dans les tranchées, j'ai utilisé un lance-flamme, ça m'a beaucoup plu !

La première fois que j'ai joué à *Call of Duty: WWII*, c'était en 2017. Je me souviens, j'ai pris le CD et je l'ai inséré dans la Play. J'ai attendu que ça se télécharge. J'étais impatient. J'ai lancé le mode « campagne ». Ça m'a permis de me mettre à la place d'un soldat. Ce jeu est très bien fait et de bonne qualité, les graphismes sont très bien. Quand j'y joue, je m'y crois vraiment.

C'est ma mère qui l'a acheté, mais elle s'en moquait de l'inscription PEGI 18 [indique qu'un jeu est réservé aux adultes, car il comporte des scènes de violence particulièrement explicites et réalistes, ndlr]. D'ailleurs, c'est faux : il n'y a rien de choquant ou de violent. Un tout petit peu, mais rien de fou. Je n'avais que 9 ans quand j'y jouais et je n'en garde que de très bons souvenirs.

De la Clio à la Bugatti des consoles

C'était la première fois que j'avais une Play et c'était un très gros privilège. La PS4 Slim est sortie en 2016. Je l'ai eue quelques mois après sa sortie. Ce n'était pas le cas de tout le monde : une grande partie de mes amis ne l'avaient pas ou avaient la Play 3. C'est un des plus beaux cadeaux que j'ai pu recevoir. Malheureusement, elle est partie trop tôt.

C'est mon oncle qui me l'avait offerte. Avant, j'avais juste la 2DS. Passer d'une 2DS à une PS4, c'est comme passer d'une Clio II à une Bugatti Chiron ! Mes parents étaient moyen d'accord. Ils devaient avoir peur que ça ait un impact sur l'école. Mais ça en a eu zéro. C'était en primaire, ça va.

Se freiner et penser au brevet

J'ai attendu quelques années avant d'en avoir une nouvelle. Parce que pile au moment où je l'ai cassée, je suis rentré en sixième. C'était important, donc ma mère ne voulait pas m'en racheter une ! J'ai attendu la troisième, le brevet et les bonnes appréciations : elle savait que ça faisait des années que je la voulais. Je n'ai même pas demandé, c'est elle qui me l'a offerte.

Maintenant, l'école c'est dur, mais ce n'est pas à cause de la Play. Je ne joue pas beaucoup, car le temps passe très vite quand on joue.

Si je n'ai pas trop de devoirs ou que je ne finis pas trop tard, je peux jouer deux heures. Mais pas tous les jours. En général, c'est juste 30 minutes, voire une heure, c'est tout. Parce que l'école, c'est important. Mais parfois, c'est difficile d'arrêter la partie.

Absorbée par ce jeu

J'ai découvert ce jeu en cinquième. Un ami m'avait raconté à quel point il aimait les personnages. Quand j'ai essayé sur mon PC, je ne comprenais pas grand-chose. Mais j'ai persévéré. Je voulais progresser.

Depuis, ce jeu est devenu une manière de fuir mes problèmes, d'oublier la pression des cours.

J'ai téléchargé l'application Discord, sur laquelle j'ai rapidement développé des amitiés avec d'autres joueurs en ligne. Plus on passe de temps à jouer, plus elles se renforcent. Ensemble, on évolue, on s'améliore.

J'ai tellement de plaisir à jouer que je ne veux plus rien faire d'autre. Je l'ai vite remarqué dans mes études. Ma moyenne baisse de plus en plus. Comme mes relations sociales. Je n'ai plus vraiment le temps de voir mes amis IRL, dans la vraie vie, ni ma famille.

Très souvent, je me sens coupable de jouer, de ne pas avoir pu résister à la tentation. Mais c'est plus fort que moi. Comme si le jeu m'absorbait.

Ce qui n'était qu'un simple divertissement est devenu un besoin. Le jeu n'est plus un jeu.

Léa, 16 ans

Ma console et ma haine

Quand je m'énerve, je crie des insultes dans toutes les langues dans lesquelles j'en connais. Sur Fifa, j'insulte les joueurs qui ne savent pas défendre dans mon équipe et les joueurs adverses. Je fais des insultes racistes à leur rencontre. J'en crie en portugais, en allemand, en arabe, en turc, en espagnol et en français. Mais mes préférées sont en arabe ! Les jeux vidéo, ça me rend bizarre.

J'ai cassé trois manettes. Quand je l'ai fait, je me suis senti mal et bien en même temps. C'était la fin de ma rage et après, j'ai pris conscience que je ne pourrai plus jouer et que je m'étais niqué tout seul. En moins d'un mois, 200 euros de perte. Je joue trois heures par jour en moyenne. Le vendredi et le week-end, c'est plus : parfois quatre heures, parfois douze... Tout dépend du jeu et de si mon frère veut jouer. Malheureusement, je ne fais pas la loi chez moi. C'est lui le patron de la console.

Pour le tromper, vu que je suis un génie, je fais des photos de l'écran avant de jouer pour tout remettre pareil à la fin et qu'il ne puisse pas me griller. Certains jours, je ne vois même pas le soleil. C'est peut-être pour ça que je pète des plombs, que je nique mes manettes et que je déchire la maison.

Dans tous les jeux, il faut toujours avoir des coéquipiers qui ont le même niveau que vous, sinon, si vous jouez avec des forts, vous êtes le plus éteint et vous allez vous manger des insultes. Et si vous jouez avec des nuls, vous allez les insulter, les bloquer et les signaler pour leur niveau grotesque. Les nuls qui ne font pas le poids, ils attisent ma haine et ma rage. Limite, je veux les trouver dans la vraie vie et les tabasser à mort ! Pourtant, en vrai je suis plutôt calme.

Sekni, 16 ans

Mon club de lecture sur les réseaux

L'escalator arrive au dernier étage. Le meilleur. Mes yeux analysent chaque personne devant moi. Je passe entre les Parisiens pressés qui tournent en rond entre les rayons pour atteindre mon objectif de chaque semaine : le rayon *new romance* et *dark romance*.

Ce sont des sous-genres de romance. La *new romance*, ce sont des relations plus saines et proches de la réalité. La *dark romance*, ce n'est pas réaliste, c'est violent. J'aime bien les deux, alterner entre une histoire qui fait du bien et une autre qui apporte du danger, du suspens. Généralement, dans ce rayon, je croise des jeunes filles de mon âge, voire un peu plus âgées. Il est rare d'y voir des garçons.

Tout d'abord, je tente de trouver ma liste de choix. Je lève la tête, regarde les noms des autrices françaises, telles que Morgane Moncomble et C.S Quill, ou américaines comme Jennifer Lynn Barnes, Scarlett St. Clair et j'en passe. Je m'accroupis et me relève plusieurs fois d'affilée. Je fais des allers-retours, plusieurs livres dans les bras.

Ma communauté BookTok

Après m'être plainte intérieurement car quelques-uns de mes souhaits ne sont plus disponibles, je me mets sur un côté pour déposer les livres que j'ai sélectionnés. Les couvertures sont colorées. J'ai envie de tout prendre pour les coffrer dans ma bibliothèque.

Quelques minutes à trier, comme d'habitude. Généralement, j'ai toujours une idée affirmée avant de venir. Sur BookTok, j'aime me laisser influencer par les recommandations. Ça rassemble des passionnés de la lecture autour du hashtag #BookTok sur le réseau social TikTok, et il y a aussi #Booksta sur Instagram.

Je parle quelquefois de livres avec mes amies, j'aime aussi leur donner des recommandations, mais j'en parle surtout avec la communauté BookTok. On est plusieurs à débattre dans les commentaires, à donner nos avis sur les comportements des protagonistes et les phrases dans les livres qui nous ont marqués. Nous ne sommes pas toujours d'accord, bien au contraire. Même si parfois les avis ne sont pas respectés, on tente de rester dans la bienveillance.

Bientôt mon pass Culture

Tous ces livres avec des histoires extraordinaires ont quand même un certain prix. Les poches tournent autour des 8 euros, les brochés autour des 20 euros, et les reliés sont plus d'une vingtaine d'euros. Moi, je prends des brochés. C'est plus joli et la qualité du papier est meilleure. C'est vrai que tout le monde ne peut pas se procurer plusieurs livres par mois et, personnellement, je ne trouve pas ça normal que la lecture soit un luxe.

Une autre alternative est proposée : le pass Culture. Dans moins d'un an, j'aurai accès à 300 euros. Cet argent, je vais en dépenser la totalité dans des brochés pour agrandir ma bibliothèque et... réduire ma liste d'envies.

Même si parfois les avis ne sont pas respectés, on tente de rester dans la bienveillance.

Passion beatmaking

J'ai un rêve, devenir beatmaker. J'écoute de la musique à n'importe quel moment de la journée : en allant au lycée, en revenant, sous la douche, quand je joue à la Play, quand je travaille. Je regarde beaucoup de vidéos d'un beatmaker très connu qui s'appelle Ysos. En même temps qu'il fait ses vidéos, il explique. C'est comme ça que j'ai appris.

Depuis petit, je kiffe la musique. J'ai commencé en fin de troisième, en jouant du piano. Une pote de mes parents s'en débarrassait, du coup elle nous l'a donné. C'est un piano droit. J'ai appris en reproduisant des musiques que j'aimais bien et j'ai regardé des vidéos « piano facile » sur YouTube. Puis avec l'ancien ordi de mon père, j'ai commencé le beatmaking.

Avec l'argent de Noël, puis de mon anniversaire, et en me faisant conseiller par mon oncle, j'ai acheté du matériel. Pas besoin de mettre 1 500 euros pour commencer. J'ai pris un pack avec un clavier, un micro, un moniteur son et un logiciel à 450 euros. J'avais 350 euros. Ma mère m'a avancé 100 euros. C'était le plus beau jour de ma vie. J'avais du vrai matériel ! Et surtout, un logiciel. J'ai appris à m'en servir avec des tutos YouTube.

Mon rap avec ma propre instru

J'écoute énormément de styles musicaux. Ça passe du rap FR à de la drill UK et US, en passant par de la pop anglaise des années 80-90. J'aime beaucoup Pop Smoke, Ninho, Damso, Laylow, Bekar, H. La Drogue, Central Cee, Ashe 22, La Fève, Kerchak... Je découvre de nouveaux artistes tous les jours. J'écris des textes, des freestyles, mais je préfère faire de la musique. Si je rappe, je veux que ce soit sur ma propre instru. Pas sur les instrus *free* que tu trouves sur YouTube.

En ce moment, je travaille sur un EP. Je fais la musique et les paroles. Et j'inviterai des potes qui pourront poser dessus. Je bosse aussi sur une instru type jersey [il s'agit d'un genre musical joué historiquement en club, mais qui a récemment fait son entrée dans le rap français, ndlr] pour un pote à moi qui veut devenir rappeur. J'ai commencé à faire des instrus il y a environ six mois, donc pour l'instant je n'en ai pas beaucoup : deux drills, une jersey, et une plus pop. Je compte continuer.

J'aimerais participer à des concours de beatmaking, mais je pense que je n'ai pas encore le niveau. Ce que j'aime là-dedans, c'est que je peux chaque jour m'améliorer. Même les pros découvrent tout le temps des nouvelles choses sur les logiciels, il y a des milliers et des milliers de possibilités. Pour l'instant, le beatmaking n'a pas changé ma vie mais, je l'espère, un jour peut-être.

Ma chambre, ma bulle

Le confinement m'a fait découvrir que j'aime passer du temps dans ma chambre. J'y passe 90 % de mon temps libre. Je la partage avec ma sœur mais la journée, elle n'est pas vraiment là. Seulement le week-end. Elle fait ses affaires, moi je suis dans mon coin.

Notre chambre est assez grande, avec un mur rose pâle et trois murs blancs, un lit superposé et une armoire. Je dors en haut et ma sœur en bas. Je passe la plupart du temps dans mon lit, allongée ou assise avec mon ordinateur, mon téléphone, mes mangas et des animés.

Sur les réseaux, je vois beaucoup de personnes dire qu'elles sont casanières. Elles n'ont pas toutes les mêmes raisons : certaines ont une phobie sociale, d'autres une flemme... Moi, c'est par envie.

Certaines ont une phobie sociale, d'autres une flemme... Moi, je reste seule par envie.

J'aime m'isoler dans ma bulle. Je me sens apaisée. J'arrive mieux à réfléchir, à me poser des questions sur ce que je veux faire plus tard ou sur moi-même.

Je sors des cours et je vais dans ma chambre. J'écoute de la musique ou je suis sur mon compte TikTok, mais je ne le partage pas. Il n'y a que ma sœur et ma meilleure amie qui savent que j'en ai un. Je fais des vidéos et des édits (du montage vidéo). J'ai à peu près 2 400 abonnés, mais que des gens que je ne connais pas. Sauf ma meilleure amie et une autre amie.

Ma famille, qui me voit rester seule, me dit de passer plus de temps en dehors de ma chambre. Ils essaient de me faire sortir, mais respectent mon choix. Les adultes, ça les inquiète de voir les jeunes seuls dans leurs chambres. Mais moi, je ne me sens jamais seule.

Ayumi, 16 ans

Permis job deal...

Nos débrouilles, nos embrouilles



Quand on n'a jamais eu d'argent, ne pas le dépenser c'est facile, nous explique Christophe. Mais le gagner, du coup, c'est primordial... et pour ça, quand on est mineur·e, tous les moyens sont bons.

Les plus sages gardent des chiens ou maquillent les daronnes pour les mariages. Ramata a carrément négocié avec son père : à chaque bonne note, c'est de l'argent qui rentre, mais elle n'arrive pas à le « coffrer » bien longtemps.

D'autres franchissent le pas de l'illégalité. Dayana a passé l'été à enchaîner les livraisons de drogue dans les beaux quartiers pour remplir le frigo de sa mère. Parfois, c'est le jackpot : Anissa a gagné près de 20 000 euros, qui dorment aujourd'hui dans un coffre qu'elle a soigneusement caché.

Mon salaire lycéen

Le jour de mes 18 ans, mon père m'a appelée dans le salon. Il était environ 16 heures. Après m'avoir donné mon cadeau d'anniversaire, il m'a fait asseoir et m'a annoncé un barème de la manière dont il allait me donner des sous chaque mois. Un barème par rapport à mes notes à l'école. Entre 10 et 12, ça vaut 0 euro ; entre 12 et 14, j'ai 7 euros ; entre 14 et 16, je gagne 12 euros ; et au-dessus de 16, je peux coffrer 15 euros.

J'étais tellement stressée que, dans ma tête, je n'écoutais pas ce qu'il me disait. Je pensais plutôt à mes notes et, quand on a fini de parler, je suis vite partie tout raconter à ma mère. Parce qu'il faut savoir que tout ce qui m'arrive, je le dis à ma mère. Avec elle, on a commencé à caricaturer la scène et à en rigoler. Je lui disais : « *Imagine que toutes mes notes soient en-dessous de ses attentes, ça veut dire je n'aurais plus d'argent ?* » Ma mère a rigolé en me voyant stresser, parce qu'elle sait comment je me sens quand je n'ai pas d'argent.

Économiser, quelle plaie

Avant, mon père me donnait de l'argent en espèces et, à partir de 14 ans, j'ai utilisé sa carte. Même s'il me donne plus que ce que je mérite à chaque fois, ou presque, cette histoire de barème m'a stressée. Mon père est strict, mais c'est un bon. En moyenne, il peut me faire des virements de 100 ou 150 euros par mois, et mon « salaire » le plus faible a été de 40 euros.

En tout cas, à chaque fois que je reçois son virement, je me dis que je suis riche et que je vais pouvoir coffrer. Et en fait... non ! C'est quand j'ai fini de tout dépenser que je me rappelle... que je devais économiser.

Les Jordan 4 étaient à peine sorties que, tout ce que je voulais, c'était les acheter. J'ai saoulé tout le monde avec ça. À chaque fois qu'on partait faire les magasins avec mes parents, je ne voulais rien acheter... à part la fameuse paire. J'ai réussi à l'avoir chez JD, à 430 euros.

La future Elon Musk

J'essaie tout le temps d'économiser, mais je n'y arrive pas. J'aime trop acheter. Avec le recul, je pense que son histoire de barème ça me motive à travailler pour essayer de gagner mon propre argent. Je dépense dans des concerts, des habits, des chaussures, des cosmétiques et surtout dans la nourriture, parce que j'aime trop sortir manger avec mes potes.

Alors il faut quand même que je trouve les moyens de compléter ce que me donne mon père ! Actuellement, je fais du bénévolat pour passer mon Bafa (brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur). Après, je pourrai travailler. J'ai déjà postulé à la mairie pour un job d'été en centre de loisirs. Pour mon premier salaire, je vise à peu près les 1 500 euros.

J'en donnerai à mon père, les rôles seront inversés. J'en donnerai aussi à ma mère, à ma meilleure copine et un peu à mes sœurs. Le reste, je le garderai pour acheter un nouveau tel et payer mon permis. Je vais bien coffrer, et être la future Elon Musk.

Le permis à tout prix

Dès le lycée, j'ai économisé de l'argent pour mon permis. J'ai travaillé en été et pendant les vacances scolaires. Je percevais également la bourse. Ça m'a permis de le financer. Je savais que ça n'allait pas être facile mais j'étais déterminée. Avoir le permis, ne dépendre de personne pour me déplacer, c'était pour moi une nécessité.

J'ai d'abord obtenu mon code, puis j'ai commencé mes heures de conduite. Tout se passait très bien, j'ai énormément appris. J'étais assez préparée pour passer mon examen. J'ai dû dépenser 2 500 à 3 000 euros. Mais j'ai raté mon permis deux fois. C'est le stress qui m'a bloquée. J'étais tellement désespérée que j'ai décidé de... l'acheter !

300 euros pour un faux

J'ai trouvé plusieurs sites sur internet avec des numéros de téléphone qui proposent des documents soi-disant officiels « légaux et enregistrés à la préfecture » : passeport, permis de conduire, carte d'identité et carte grise. J'en ai choisi un. Je lui ai expliqué que j'en avais marre de payer pour repasser le permis. Il m'a assuré qu'il pouvait m'aider. Moi, naïve, j'ai accepté son offre. Je voulais juste le Certificat d'examen au permis de conduire. J'ai payé 300 euros.

Je me suis alors précipitée sur le site de l'ANTS (Agence nationale des titres sécurisés) pour pouvoir faire la demande de fabrication du document. Au fond de moi, j'ai su que quelque chose n'allait pas, car il devenait agressif. J'ai donc commencé à me renseigner. J'ai contacté un monsieur qui travaille à l'auto-école pour vérifier que le résultat était bien enregistré. Rien n'était enregistré à la préfecture.

J'ai voulu porter plainte mais j'ai pris peur. J'ai laissé tomber, je suis retournée dans une auto-école traditionnelle où j'ai pu me réinscrire. Enfin, j'ai réussi mon permis de façon légale !

Des « miss » pour 10 euros

Dans mon quartier, mes potes et moi, on fait des « miss » pour gagner de l'argent. « Miss », c'est le diminutif de « mission ». Ça consiste à livrer de la beuh, du shit ou de la coke à des clients, directement à leur domicile. On prend le métro, le bus, un Vélib' ou d'autres moyens de déplacement.

Pour chaque pochon de 50 euros, le livreur prend 10 euros. Si j'ai qu'une livrette (c'est le nom qu'on donne à une livraison), je vais prendre qu'un seul pochon. Comme ça, si je me fais prendre, je perds moins de produit.

Un client vite servi = un client content

Au fur et à mesure que la confiance entre le fournisseur et le livreur se met en place, on peut avoir des recharges. Les recharges, c'est le fait de prendre plus de pochons pour pas perdre de temps en revenant au point de départ. Le temps gagné est énorme, et un client vite servi est un client content qui recommandera notre service à ses amis.

Je me suis jamais fait prendre mais, si un jour ça arrive, je connais les consignes. Je dirai qu'un grand cagoulé m'a forcé à prendre un pocheton, le livrer et lui donner toute la somme, sinon il me tuerait. Je fais mes livrettes entre 12 et 22 heures. Je sors en mode bonnet, jean, Jordan. Il faut être bien habillé.

La transaction se passe rapidement. Je mets le code qu'on m'a donné pour rentrer dans le hall, ou j'attends le client dans la rue. Je sors le pocheton, il est généralement dans mon caleçon. Je le mets dans ma poche et, quand le client descend, j'ai toujours les mêmes répliques : « Bonjour, ça va ? Désolé pour le temps, tenez *nom de la drogue*. » Je lui donne, il l'ouvre, le sent et me donne l'argent. Ma manière préférée est de le faire en checkant, en « tack tack ».

Livrer, une banalité

En moyenne, je tourne à six livraisons par semaine. Pendant les vacances, je monte jusqu'à huit par jour, ça me suffit à faire mon chiffre. J'ai beaucoup bossé durant celles de Noël. En deux semaines, j'ai beaucoup coffré car, comme j'ai jamais eu d'argent, ne pas le dépenser est extrêmement facile.

Livrer, c'est devenu banal, c'est très courant dans mon quartier. C'est pas réellement bien payé. Tout dépend du rythme de travail. Ce qui est bien, c'est la flexibilité. C'est toi qui choisis quand tu taffes. Pour commencer à faire ce business, il y a plusieurs manières de faire :

- soit on achète directement une puce avec des clients enregistrés ;
- soit on rejoint quelqu'un qui a déjà une puce ;
- soit on fait sa propre puce. Ça consiste à trouver des clients en allant les voir dans la rue pour leur proposer des échantillons ou en leur demandant s'ils sont intéressés.

La plupart du temps, les clients viennent de lieux « riches » et n'ont pas de quoi se ravitailler dans leurs quartiers. Ils vivent aux alentours de Wagram, Asnières, Monceau. J'ai découvert ces quartiers chics, des immeubles avec une architecture particulière, en allant livrer chez eux. J'avais jamais vu autre chose que le mien.

Il y a un four à deux minutes de chez moi. Je vois les clients passer. Ça me tenterait bien d'être guetteur là-bas, mais ma maman a beaucoup de connaissances, de tatas, d'amies qui y vivent. Ce lieu étant réputé pour ça, je serais rapidement cramé.

Christophe, 15 ans

J'ai joué à la dealeuse dans les beaux quartiers

En cinquième, à cause de mes mauvaises notes, de ma mauvaise attitude en classe et de mes fréquentations, mes parents ont décidé de déménager dans le 16e. Pour eux, l'école est la chose la plus importante dans la vie. J'ai compris dès mon arrivée que c'était un quartier huppé et super calme par rapport au 18e et 19e où j'habitais avant. Les rues étaient plus propres, sans toxicos, sans drogués et sans dealers.

J'étais perdue, comme une étrangère dans un nouveau monde, alors que j'étais à quelques stations de mon chez-moi. Je suis arabe, d'origine algérienne. Dans le 19e, on se ressemble, tout le monde se connaît. Il y a des musulmans, des personnes voilées ou en qamis, et des restos halal. C'est le quartier où je me sens le mieux.

Le 16e, c'est l'inverse. C'est un beau quartier, riche et sans problème de « racailles ». Seulement, les « Français » de là-bas me stigmatisaient comme une dealeuse. Au début, je n'avais aucun rapport avec la drogue mais, à force que les gens me disent : « T'es arabe donc t'as forcément de la drogue à vendre », ce cliché est devenu une réalité.

En voyant que les « Blancs » avaient beaucoup d'argent, j'ai compris que c'était une bonne clientèle.

En soum soum au collège

En voyant que les « Blancs » avaient beaucoup d'argent, j'ai compris que c'était une bonne clientèle. Vu que j'ai vécu dans un quartier, mon répertoire était rempli de dealeurs. De bouche à oreille, un pote m'a fait entrer dans le trafic. C'était simple : j'allais dans

mon ancienne cité, on me laissait le matos dans une boîte aux lettres et, grâce à un petit téléphone à touches qu'on achète 10 euros, on m'envoyait l'heure et la boîte exacte. Elle était simple à crocheter avec une barrette à cheveux plate.

Ça partait vite, même trop vite, et l'argent venait beaucoup en retour.

Alors, au lieu de passer une fois par semaine pour me réapprovisionner, je passais deux à trois fois. Ça se répétait, je laissais la liasse d'argent dans une enveloppe protégée, et je prenais le sac de matos que je couvrais de courses du quotidien.

Tout se passait en soum soum au collège. Les élèves étaient au courant mais c'est tout, ça ne s'est pas ébruité. Ça a duré de la cinquième à la troisième. En seconde, j'ai redéménagé dans le 19e. Ça ne servait plus à rien de vendre parce que mes plus gros clients étaient dans le 16e.

Tout l'argent que j'ai gagné et que je n'ai pas dépensé, il est dans un coffre qui est dans une cave que je loue à un mec sous une autre identité. C'est très bien sécurisé : il y a 19 500 euros ! En vérité, je ne sais pas quoi en faire. Je vais les voir de temps en temps, mais je ne les mettrai jamais sur un compte. Ça me servira peut-être pour mes études parce que, plus tard, je veux travailler dans la pharmacie.

Nos sorties racket en toute détente

Quand on sortait avec mes potes, on faisait des « loss », c'est-à-dire qu'on rackettait des gens dans la rue. On faisait ça aux Abbesses et à Châtelet. J'ai commencé sur un coup de tête en cinquième, parce que mes potes faisaient déjà ça. La première fois, on était quatre.

On est partis vers Montmartre, on s'est posés. On attendait qu'une personne passe. Une personne qui porte des trucs chers ou avec un bon pénave (téléphone). Avec une tête de riche.

Après 30 minutes, on a repéré une cible. Un jeune avec l'iPhone 11 Pro et des AirPods. On s'est lancés après lui. C'est mon pote qui l'a menacé. Le gars a donné son pénave et ses AirPods. La plupart du temps, on n'avait pas besoin de taper.

Le profil des cibles

On était toujours trois minimum. Quand on allait racketter un groupe, on s'y mettait parfois à cinq. On menaçait et s'ils refusaient, là ça partait avec les mains. Mes potes faisaient ça depuis longtemps, ils savaient à quoi devaient ressembler les cibles. Elles avaient entre 13 et 18 ans. Que des hommes. Plutôt des babtous. Les babtous, ils ont généralement plus de trucs de valeur sur eux, et certains sont des proies faciles.

Je voyais que je me faisais des tals (de l'argent) facilement, donc je ne calculais pas si c'était une bonne idée. Je n'ai jamais eu de problèmes avec ça. Un pote par contre en a déjà eus une fois. C'était vers un café. Il était en train de racketter un jeune et des darons sont venus. Il a dû courir.

Une activité de vacances

Mes potes revendaient les produits. Ensuite, on partageait les tals entre nous, en fonction de ce qu'on avait fait dans la journée. En un mois, je pouvais gagner 350 euros. Ça fait beaucoup de personnes rackettées.

On revendait les téléphones à Barbès ou sur Leboncoin. Des fois on gardait des trucs, comme les AirPods ou les habits. On faisait ça pendant les vacances, mais aussi pendant les cours ou juste après. C'était plutôt détente. On faisait ça comme on aurait pu partir au stade jouer au foot.

Je coffrais l'argent pour m'acheter des habits. Surtout des ensembles et des paires. Quand je rentrais chez moi, si mes parents demandaient, je disais : « C'est des potes qui me l'ont donné. » L'argent me permettait aussi de sortir avec mes potes à la Foire du Trône ou au cinéma à Place de Clichy.

J'ai continué jusqu'en quatrième. Petit à petit, je le sentais de moins en moins. Après que mon pote s'est fait cramer, on a commencé à stresser. J'avais peur que ça m'arrive aussi, et que je n'arrive pas à vesqui. On faisait ça tout le temps au même endroit, il y avait un risque qu'on finisse par se faire attraper.

Je ne rackette plus. J'ai réfléchi et mûri. Je n'aimerais pas qu'on fasse ça à mon petit frère, ou à moi.

Non, je ne payerai pas pour prendre la 13

La ligne 13, c'est l'une des pires. Déjà, ça pue la pisse sur certaines stations, et il y a beaucoup de monde, tout le temps. Dès le matin, on est serrés. Il y en a qui poussent ; souvent, on ne peut même pas rentrer. Chaque matin, je marche jusqu'à la station de métro à côté de chez moi, Basilique de Saint-Denis. Il y a toujours une porte ouverte parce qu'elle est cassée, donc je fraude.

J'ai commencé à frauder en troisième avec mon cousin. Lui, il le fait tout le temps. Un jour, je n'avais pas ma carte, lui non plus. Il m'a dit : « Vas-y, passe par là. »

Depuis, je fais ça tout le temps. On a même élaboré un plan avec mon jumeau, avec des faux noms et faux prénoms, au cas où. On s'est dit que si on croise les contrôleurs, il ne faut pas stresser et faire comme si tout était normal. Mais ça ne m'est jamais arrivé, et je n'ai jamais eu d'amende.

Quatre tickets par jour

Mon petit frère s'est déjà fait choper. Il allait au badminton. Il a pris le tramway sans passer sa carte. Il y avait une contrôleuse gentille, elle a vu que c'était un enfant donc elle l'a laissé partir. Lui ne fraude plus, ou rarement. Moi, ça ne m'a pas arrêté.

Je trouve ça normal. J'ai autre chose à faire que de payer pour le métro tous les jours.

Je sais qu'ils font des rénovations, mais parfois on ne sait pas ce qu'ils font avec notre argent.

Ça fait beaucoup d'argent. Ce sont mes parents qui paient ; on a les moyens mais, selon moi, c'est cher quoi ! Il y en a qui paient des abonnements, donc pour eux ça va c'est illimité. Mais 80 euros par mois, c'est énorme !

En plus, pour venir au lycée, je ne dois pas prendre seulement le métro, mais aussi le tramway. Je descends à l'arrêt Porte de Saint-Ouen et, ensuite, je prends le tram jusqu'à Porte de Clignancourt. Ça fait un ticket pour le métro et un pour le tram ! Donc deux tickets à payer pour l'aller, et deux pour le retour : ça fait quatre tickets par jour, c'est beaucoup ! Je pourrais marcher au lieu de prendre le tram, c'est vrai, mais deux fois par jour, ça me fatigue.

Le métro en deux mots

L'ambiance dans le métro ? Personne ne parle. On entend juste les rames, les wagons. Ça sent le métro, le renfermé quoi. Des fois, il y a des fous qui se battent avec le wagon car ils sont bourrés. Il y en a même qui descendent sur les rails, à Porte de la Chapelle. Ça me fait rigoler mais voilà, je ne payerai pas pour ça !

Le métro, en fait, c'est un mal pour un bien : c'est rapide, mais c'est chiant. Je sais qu'ils font des rénovations, mais parfois on ne sait pas ce qu'ils font avec notre argent. Il y a des trucs qui ont changé ces dernières années, genre les portes automatiques sur la ligne 13, mais il faudrait aussi qu'ils s'occupent du problème des métros bondés.

S'ils mettaient un métro toutes les une ou deux minutes en heure de pointe, il y aurait peut-être moins de monde dans la 13. Mais bon, pour ça, il faudrait qu'ils aient plus de personnel et donc... qu'ils augmentent encore les tarifs ? Non, là, c'est trop !

Entre chiens et chats

Il faisait beau. J'étais avec un chien au parc, on s'amusait, mais j'avais soif. Je suis donc allé boire. Je suis revenu, mais le chien n'était plus là ! Je me suis mis à stresser, je l'ai cherché partout : rien.

J'ai appelé les propriétaires, et là, ils m'ont dit que le chien était avec eux. Ils avaient fini plus tôt le travail et étaient passés par le parc. Ils avaient essayé de me trouver pour me prévenir.

Je n'ai pas beaucoup d'argent en ce moment, donc j'essaie de trouver des activités pour m'en faire un petit peu : du *baby-sitting* ou du *pet-sitting*. Du *pet-sitting*, c'est comme du *baby-sitting*, mais pour les animaux. On fait des activités avec eux, on les nourrit. C'est comme des enfants, et nous, on est en quelque sorte des parents.

Pour trouver des animaux à garder, je fais des petites affiches que j'accroche sur les murs, mais le plus souvent je regarde sur internet. J'y trouve des personnes qui ont besoin d'aide avec leurs chats et leurs chiens, ou qui n'ont personne pour les garder quand ils partent en voyage. Je dois aussi respecter le planning des propriétaires, leur donner à manger à la bonne heure par exemple.

Je fais ce petit travail quand j'ai du temps libre, le week-end ou pendant les vacances. J'aime bien car c'est assez simple. Je ne me fais pas énormément d'argent, mais au moins j'en gagne un petit peu : entre 5 et 15 euros par heure.

Avec, je m'achète à manger quand je sors du lycée pendant les pauses. Ça me permet d'acheter des choses pour le plaisir, de faire des activités avec des amis, des voyages en famille. J'économise aussi pour mes 18 ans, pour pouvoir passer le permis, acheter une voiture. Pour ma vie future.

Charles, 15 ans

Être droit

Ma vision dans la vie, c'est d'être droit. Je fais le moins de conneries. Je ne fume pas, je ne bois pas. Je respecte l'éducation que m'ont donnée mes parents. Je sais qu'à l'école, il y a peu de chances que j'aille loin. Je suis juste un élève banal. Ça me saoule mais je ne peux pas arrêter. Car mes parents n'ont pas fait tout ça pour moi pour rien. Les profs me mettent dans un groupe de cancre. Je me dis que je vais aller en professionnel.

C'est pour ça que je fais du basket. Pour trouver une sortie de secours. Parce que je suis sportif, je me préserve. Je vois des gars qui n'ont pas la même vision. Ils vont plus penser à s'amuser, à boire, pour s'évader du monde. Moi, je m'évade avec le sport.

On n'a pas toujours le choix. Il y en a qui sont obligés de vendre. Pour des questions financières. Moi, je ne le fais pas. Maintenant que j'ai grandi, c'est gênant de demander de l'argent à mes parents. Même 20 euros. Je préfère acheter avec mon propre argent. Et pour faire de l'argent, je préfère être légal. Pendant les vacances, j'ai travaillé avec mon père. Ça m'a fait 300 euros à la fin du mois de juillet.

Avec cet argent, j'ai commencé à faire du *resell*. C'est-à-dire que j'achète une paire de chaussures cotée, par exemple à 120 euros, et, à la revente, c'est 250 à 300 euros.

Je me suis déjà fait 500 euros. Ça me rend fier de gagner de l'argent par mes propres moyens. Je peux dire à mes petits frères : « Venez, on sort, on va manger, on va au parc d'attraction. » Ça soulage mes parents et ça me soulage moi aussi. Je me sens droit.

Ibrahim, 16 ans

Mon business de maquillage

Mon empire s'est monté petit à petit.

Aujourd'hui, à 16 ans, je peux gagner entre 100 et 200 euros en seulement une journée. Devenir maquilleuse, je n'y ai jamais songé en vrai. C'est simplement une passion, je ne veux pas en faire mon métier. Mais ouvrir une petite boutique plus tard, à côté de mon vrai boulot, pourquoi pas !

Pendant le confinement, je m'ennuyais de ouf, alors j'ai commencé à apprendre à tracer mes sourcils. C'était la première fois, et j'ai grave *dead* ça. Je me trouvais hyper belle, carrément le lendemain j'ai recommencé.

Je me suis vite améliorée. Mes sœurs et mes parents voyaient mes progrès. Ma mère surtout, elle était choquée parce que je n'avais jamais suivi de formation. Je regardais des tutos sur YouTube, mais perso ça m'aidait pas trop. Du coup, j'ai suivi une formation d'une journée chez ma tante qui est maquilleuse.

Là, j'avais grave la pression...

Un jour, je me suis rendu compte que je commençais à « percer ». J'étais en cours, j'ai reçu une notif Insta sur mon compte @mimyy.beauty. Je lis le message, hyper poli et tout. Une fille qui me dit qu'elle connaît ma cousine, qu'elle aime ce que je fais, et qui veut une presta pour le mois de décembre, pour le baptême de son fils.

J'ai ouvert grand les yeux : « Attends meuf, t'as bien lu ?! Baptême, donc tu vas maquiller la personne qui va être au centre de l'attention, ça veut dire qu'il faut que ce soit la plus belle ! » Là, j'avais grave la pression.

Rdv bouclé, j'arrive à destination. Avant de franchir la porte, je ne savais pas que j'allais voir les côtés négatifs du maquillage, et découvrir la nécessité de rester professionnelle dans n'importe quelles circonstances.

Bien au chaud dans mon coffre-fort

Je m'installe et je maquille la mère du petit qui va faire son baptême. Deux heures de taf pour que ce soit vraiment parfait. Là, j'entends d'autres filles et mamans dire : « On va gratter la maquilleuse ! » J'ai eu pitié et je les ai maquillées. Elles étaient hyper nombreuses, certaines se servaient même dans mon maquillage. J'étais choquée, mais je n'osais pas parler.

Au final, j'ai gagné 530 euros, mais je suis arrivée à midi et je suis rentrée chez moi à 23 heures. Elles m'ont exploitée !

Ensuite, ça a été le bouche-à-oreille. Aujourd'hui, je suis prise quasiment tous les week-ends et à chaque vacances. Mes amies me font aussi de la pub. J'ai même maquillé la maman de mon copain pour son anniversaire. C'était la première fois que je maquillais une Blanche ! En maquillant seulement quatre personnes, je me fais 120 euros facile. Alors imaginez les grands événements !

Pendant les mariages, je peux me faire 800 à 900 euros. Je mets tout ça dans mon coffre-fort, et je ne compte pas souvent mon argent parce que je veux m'impressionner. Je veux un jour m'asseoir, tout compter, et me dire : « Mais waouh !!! »

Cet été-là, j'ai grandi trop vite

Si je vous raconte un truc illégal, vous allez prévenir la police ? Non mais parce que moi, je me drogue : je prends des médicaments, je fume du shit, je prends des ecstasys. Et de la drogue, j'en vends aussi.

Mes parents ne se supportent pas. Mon père n'est pas là, il y a un vide. Avec ma mère on a un seul sujet de conversation, c'est lui. Je n'ai aucun dialogue, je ne peux avoir aucune discussion sérieuse avec lui. Il a une entreprise, il a de l'argent. Ma mère est au chômage, mais elle ne touche pas de pension alimentaire, elle n'a rien. Chez nous, c'est la galère. Le frigo n'est jamais bondé. Ma mère fait parfois les courses, mais on achète beaucoup de plats Picard à 2,90 euros. Moi, je ramène souvent du fast-food.

Au début, je ressentais de la haine et j'étais super triste. C'est injuste, parce que mon père a franchement les moyens de nous aider. Je ne pouvais plus laisser ma mère comme ça : fallait que je fasse quelque chose. Alors, cet été-là, j'ai livré de la cocaïne. Des potes à moi du collège s'étaient mis à faire ça, donc je leur ai demandé le numéro du bossueur.

De potes de soirée à clients

Je donnais une partie de l'argent à ma mère. Elle ne posait pas de questions, elle prenait l'argent. Avec l'autre partie, j'ai acheté une plaquette de shit, 100 g, que j'ai revendue, et des médicaments à la morphine, de l'oxy. L'oxy, je le chopais soit à des Belges que je contactais sur WhatsApp soit j'en trouvais chez mes potes. Mes clients, c'étaient des potos de soirée. J'ai fait 800 balles en un été.

La police est venue toquer chez nous. Une fille à qui j'ai vendu du Valium (diazépam) a fait une overdose. Elle a survécu et m'a poucave à sa mère. Je me suis retrouvée devant l'OPJ. J'ai tout nié. Sur cette affaire, je suis dans le flou depuis septembre, je ne sais pas où ça en est. J'ai reçu une lettre je crois, mais je l'ai jetée.

J'ai été virée de mon lycée. J'ai fait une fugue de deux semaines, je suis partie chez le mec de ma meilleure pote. Ma mère s'est beaucoup inquiétée, je m'en suis voulue de ouf, elle voulait carrément appeler la police.

Des voix et des cris dans ma tête

J'ai bien vu comment étaient les gens à qui je vendais de l'oxy : assis en tailleur dans la rue, en plein milieu des quartiers mal fréquentés. C'est ouf, les mecs c'est des gosses de riches, ils sont blindés et, avec cette drogue, ils vivent comme des clochards. Il y en a plein, ils traînent dans des squats maintenant.

Je me suis mise à entendre des voix, des cris dans ma tête.

J'ai beaucoup de mauvais souvenirs de cet été. Avec les ecstasys que je prenais, je suis passée de 68 à 49 kilos. Je me suis mise à entendre des voix, des cris dans ma tête. Je me suis dit qu'il fallait que je me calme, que ça n'allait pas du tout.

Aujourd'hui, je ne vends plus que des dérivés de morphine. Déjà que j'ai foutu en l'air mon année d'avant... C'est le moment de me reprendre en main. C'est difficile mais ça va le faire, je pense. Avec ma mère, c'est instable. Un jour ça va et l'autre non. Ça me rend folle. Elle sait ce par quoi je suis passée l'été dernier, c'est ma confidente.

J'ai grandi trop vite, j'ai pris en maturité de ouf. J'espère juste que, cette année, je profiterai de mon été comme une jeune fille de 17 ans.

Dayana, 16 ans

Collège lycée orientation...

Nos avenir en suspens



Daniela a fondu en larmes quand elle a appris qu'elle intégrait le lycée Rabelais. C'est dire si la réputation de cet établissement le précède : entre les travaux de rénovation, les cours dans les préfabriqués et les élèves accueilli-es dans d'autres lycées, sur le papier l'affectation ne fait effectivement pas rêver. Et une fois sur place, comme ailleurs, le compte à rebours est lancé. Au bout du chemin, le bac à affronter, et l'ogre de Parcoursup à dompter pour tenter de s'assurer un avenir.

Qu'elle est lourde la pression sur les épaules de cette génération, qui a bien du mal (et nous avec) à suivre le rythme des réformes successives de l'Éducation nationale, et les ajustements éclairés décidés en urgence au moment de la crise du Covid. Ainsi Safi a le sentiment de devoir choisir un métier à l'aveugle, comme si elle achetait un habit sans l'essayer.

Restent aujourd'hui des jeunes stressé-es, perdu-es, suspendu-es à leurs notes comme Rania, et pressurisé-es par des parents inquiets, parfois trop stricts comme ceux de Clem. Elles et ils ne sont pas à égalité dans la course à la réussite. Amy doit s'occuper de ses frères et sœurs pendant que les autres étudient. Ou dorment, tout simplement.

« Imagine, je dois aller au lycée Rabelais »

Nous sommes début juillet, c'est le dernier jour des épreuves du brevet. Un stress de moins ! Enfin, c'est ce que je pensais. Qui dit dernier jour du brevet dit aussi résultats des affectations en lycée pour ma seconde. J'ouvre la lettre en classe. Je vois « refusée », « refusée », « refusée »...

En bas de la feuille, je vois « acceptée » en face de « Rabelais ».

J'avais les larmes aux yeux. Je suis allée voir la principale adjointe pour lui dire :

« Je comprends pas, est-ce que c'est mes vraies affectations ? Comment on fait pour les changer ? »

Elle m'a répondu qu'elle ne pouvait rien faire pour moi. J'ai appelé ma sœur en pleurant.

Elle est venue au collège avec ma mère. D'autres jeunes de ma classe étaient dans la même situation que moi. Il y en a un seul qui a réussi à échapper à Rabelais.

Quelques semaines auparavant, tous les troisièmes avaient dû effectuer une liste de choix de lycées. Je me souviens que le dernier de ma liste, c'était celui-ci. J'avais même dit à ma sœur : « Viens, on ne le met pas, ça ne sert à rien. » On rigolait et, surtout, on ne savait pas ce qui allait réellement m'arriver. Il fallait faire dix choix. Il n'en fallait pas moins et pas plus.

Une réputation qui fait fuir

Je voulais aller au lycée à Racine, à Jacques-Decour ou à Jules-Ferry, surtout pas à Rabelais ! Tout le monde parlait mal de ce lycée. J'avais même entendu qu'un élève s'était fait poignarder. Bref, que des histoires qui ne font pas envie.

Même pour les profs, Rabelais ce n'était pas ouf. Ils disaient à leur manière avec des mots de profs que « certes, ce n'était pas le meilleur lycée »... Donc j'avais

peur que ça me freine pour plus tard. J'avais peur pour mon avenir. Je trouvais ça injuste d'avoir tout donné pendant l'année de troisième pour choisir mon lycée et me retrouver là-bas. J'avais plein de regrets dans la tête. On a fait des démarches pour que je puisse changer. On a contacté des gens et tout, mais ça n'a pas fonctionné. On s'est dit que j'allais faire mon année de seconde pour voir, et ma mère m'a proposé de me mettre dans un lycée privé si ça se passait mal.

Le jour de mon inscription, je me suis évanouie dans le bus.

Le jour de mon inscription, je me suis évanouie dans le bus, pour vous dire ! Après, pendant les vacances, je n'y ai plus trop pensé. Le jour de la rentrée, j'étais très stressée. Mes copines n'étaient pas là, elles étaient un peu partout sauf dans mon lycée. Pour elles, ça s'était bien passé.

Un lycée « nomade »

Ma seconde c'était à Maria Deraismes, dans le 17e, parce qu'on n'avait pas les locaux ici à Porte de Clignancourt. C'était aussi une des raisons pour lesquelles je ne voulais pas aller à Rabelais : il n'y avait pas vraiment de locaux ! Quand j'ai vu ma classe, je me suis dit : « Oh non... » Je ne savais pas où me mettre, j'étais toute seule, dans mon coin. Ce qui m'a rassurée, c'est qu'on était tous dans la même situation : personne ne voulait être là.

Malgré tous ces a priori, j'ai vu que c'était un lycée comme les autres. J'ai fait des supers rencontres. J'ai été bien accompagnée. J'ai été très surprise, parce que l'enseignement là-bas était comme dans les autres lycées. J'avais presque envie d'aller dans mon ancien collège pour rassurer les troisièmes et leur dire qu'ici, c'est bien aussi ! Ma mère m'a demandé si je voulais changer de lycée et finalement non, je m'y sens bien. J'y passerai le bac. Comme on dit, il ne faut pas se fier à la couverture d'un livre !

Daniela, 17 ans

Pronote : mon TikTok à moi

J'ai un nouveau réflexe : j'ouvre Pronote toutes les dix minutes et regarde les décimales de ma moyenne générale. La peur de décevoir mes proches me consume et me ronge de l'intérieur.

Ma scolarité, je la vis à travers un écran. Pour ceux qui ne connaissent pas Pronote, c'est une application qui permet de regarder les notes que les profs publient en temps réel. Ensuite, un algorithme calcule la moyenne générale instantanément. C'est justement le fait de pouvoir y accéder à n'importe quel instant qui m'a créé des sortes de pulsions qui me font ouvrir Pronote chaque jour.

En plus, quand un professeur ajoute une note, je ne reçois aucune notification, c'est pour ça que je vérifie tout le temps. Une fois, j'étais en train de regarder une pièce de théâtre avec ma classe, *Le Roi Lear* de Shakespeare, et je surveillais l'appli du coin de l'œil pendant toute la pièce...

Ça peut aller jusqu'à dix fois par jour. Même à 2 heures du matin, je vérifie. Quand je me réveille en sueur et en sursaut, c'est la première chose que je fais pour me rassurer... Je le fais inconsciemment et tremble avant de cliquer sur le bouton « notes ».

Je passe autant de temps sur Pronote que les autres sur les réseaux.

Je descends jusqu'à l'encadré « moyenne générale de l'élève », respire un long coup, puis ouvre les yeux et constate si ma moyenne a été lourdement touchée ou si elle a augmenté.

La plus addictive des applis

Je n'ai plus aucun réseau social et c'est un choix, je trouve que c'est une perte de temps. En revanche, je passe autant de temps sur Pronote que les autres sur les réseaux : c'est presque devenu une drogue. Si demain on m'annonce que cette appli de l'angoisse ne marche plus, j'aurai la même réaction qu'une addict : paniquer et chercher à connaître mes notes le plus rapidement possible à n'importe quel endroit.

Pourtant, on ne m'a jamais décrite comme défaitiste ou pessimiste.

Au contraire, je suis plutôt quelqu'un de positif. C'est presque une maladie, la joie chronique. Je suis un peu comme un cocktail explosif rempli de sourires et de blagues.

Mon carburant, c'est la fierté de mes parents. Je roule aux sourires de satisfaction et Pronote ne m'a jamais donné un sourire. Je préférerais que ce soient les humains qui me donnent mes notes, comme à l'ancienne !

Je n'ai pas les mêmes chances de réussir

J'aime apprendre et aller à l'école. Je sais quel métier je veux faire plus tard, ingénieure en agro-alimentaire. Je sais aussi le parcours à suivre : deux ans de prépa BCPST (biologie, chimie, physique et sciences de la Terre) avant d'entrer dans une école d'ingénieurs.

Mais je n'ai pas les mêmes chances de réussir que beaucoup d'autres élèves. Ce parcours demande beaucoup de temps de travail. Du temps, j'en ai moins que les autres.

Quand je rentre du lycée à la maison, je ne travaille pas pour moi. Je dois d'abord faire les devoirs avec mes petits frères. J'en ai trois : 6 ans, 8 ans et 12 ans, plus mon cousin qui a 7 ans. Puis, je leur fais à manger, je lave les plus petits et, à 20h30, ils vont au lit. Après, je fais la vaisselle et le ménage, je passe le balai. C'est à partir de 22 heures ou 22h30 que je peux enfin commencer mes devoirs.

Le week-end, je dois aussi faire le ménage pendant deux à trois heures. Quand je veux aller à la bibliothèque pour réviser, je ne peux pas tout le temps sortir parce que je dois souvent garder mes petits frères. Ma mère sort faire les courses et mon père travaille de nuit, donc le jour il dort.

Confrontée aux inégalités

Je fais mes devoirs le soir, parce que la journée il y a trop de bruits et je n'arrive pas à me concentrer. Ma chambre est censée être un espace pour moi mais, vu que je la partage avec ma petite sœur, je préfère aller travailler dans la cuisine. Il y a un bar plus spacieux que

mon bureau, que j'utilise déjà comme bibliothèque. Aussi, je dois souvent faire des trucs pour ma mère, qui est commerçante, et pour mes tantes. Je dois livrer ou aller chercher des marchandises chez son fournisseur.

Elle peut me demander de faire plusieurs allers-retours dans la même semaine. C'est assez éprouvant mais je suis un peu obligée de le faire, parce que c'est moi l'aînée et parce que je dois aider ma mère.

Nous, les élèves à l'école, nous avons les mêmes professeurs, les mêmes leçons et les mêmes cours, mais pas les mêmes contraintes. Après l'école, quand chaque élève rentre chez lui, il se retrouve confronté aux inégalités du système scolaire.

Je sais que j'ai moins de temps pour moi, que mon sommeil est dédié à mes devoirs. Même si la vie ne m'offre pas les mêmes possibilités que les autres, je n'abandonnerai pas. Je compte réussir à faire le métier que je veux.

Amy, 18 ans

Je choisis mon métier sans l'essayer

Je trouve ça difficile de choisir son orientation à 15 ans. À cet âge, on ne sait pas trop ce qu'on veut faire. Pourtant, je suis obligée de choisir ma voie, et ça m'inquiète. Je sais déjà que, si je me trompe, ce sera difficile de me réorienter. J'aimerais qu'on ait plus de temps. Le premier choix c'est en troisième, le deuxième en seconde, le suivant viendra vite. Un choix par an qui engage notre avenir... c'est difficile.

J'ai peur de rater ma vie, de ne pas avoir de travail plus tard, de ne pas construire mon avenir. On me répète sans cesse que je dois le préparer, mais j'ai l'impression d'avoir les yeux fermés pour faire ça.

Dans ma vie, à part à l'école, je n'ai encore fait aucun choix. En troisième, je n'étais pas entraînée. Cette année pas tellement plus. Du coup, on fait des choix par rapport à des choses qu'on ne connaît pas. C'est bizarre comme sentiment.

Pour commencer, j'ai dû choisir entre aller en pro ou en générale.

Ma principale voulait que j'aille en pro ou que je redouble, mais mon prof de maths m'a aidée et a convaincu tout le monde de m'envoyer en lycée général. Il était gentil, lui. Il prenait le temps de nous expliquer. C'est rare les profs comme ça.

L'année prochaine, je vais faire une première technologique, parce que le lycée général c'est trop dur pour moi. On me l'avait souvent dit : « T'es pas capable. »

Qui pour m'aider à choisir ?

À la maison, personne ne peut vraiment m'aider. Ma mère ne travaille pas et mon père est éboueur. Mon frère a 18 ans, il fait électricité, mais je ne sais pas comment il a choisi ça. On n'en parle pas.

En troisième, il y avait eu un forum des métiers. J'y avais rencontré un architecte qui nous parlait que de ses études et pas de son métier ; une dame qui travaille à la pharmacie qui nous répétait qu'il ne fallait pas redoubler dans les études ; et des profs de lycée hôtellerie-restauration. Eux, j'ai bien aimé comment ils racontaient, mais dans la restauration il y a du porc et de l'alcool, donc je ne peux pas y aller. En plus, mon père m'a déconseillé ; il a travaillé en cuisine avant d'être éboueur à la mairie de Paris.

En ce moment, c'est surtout ma prof principale qui m'aide. Elle connaît bien les métiers ! Elle m'a organisé un mini stage en première pour que je me fasse mon idée. J'ai aussi parlé avec une prof de biochimie. Même avec ça, je ne suis pas sûre de moi.

J'ai dit que je voulais faire manipulatrice radio dans le médical car ma tante, qui est infirmière à l'hôpital de Sarcelles, m'a dit que c'était bien, qu'il n'y avait pas trop d'études, et qu'à

23 ans je pourrai commencer à travailler. Je n'ai jamais rencontré de manipulatrice radio, alors je fais confiance à ma tante, parce que cette filière existe dans mon lycée et que je suis impatiente d'être indépendante.

On nous demande de faire des choix de métier sans vraiment savoir. C'est un peu comme si on devait acheter des habits sans pouvoir les essayer.

Un choix par an qui engage notre avenir... c'est difficile.

Trop jeune pour choisir !

Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras plus grand ? C'est quoi tes passions ? Tu veux faire quoi dans la vie ? Tu veux aller où l'année prochaine ? En général, en pro, en technologique ? Tu dois choisir ! Fais attention à ne pas te fermer des portes...

L'orientation, c'est ça ! Tout le monde te met la pression : les professeurs, les parents... Moi, je ne sais jamais quoi répondre.

Ça a commencé très tôt. J'en ai entendu parler dès la sixième. C'est resté vague jusqu'en quatrième et, d'un coup en troisième, il a fallu choisir. L'année dernière, je ne savais pas si je voulais aller en générale. On m'a mis ici. J'ai 15 ans et je n'ai pas envie de penser à mon avenir, mais on dirait que j'y suis obligé. Je n'ai pas le droit de ne pas avoir d'idées.

Le chômage, on voit ça comme une menace. Ma mère est inquiète. J'ai vu avec mon frère aîné : il avait la pression lui aussi. Il ne savait pas quoi faire. Il est allé en bac pro, genre informatique ou un truc comme ça, et maintenant, rien à voir : il travaille à la boulangerie !

Avec mes potes on n'en parle pas trop. Pour l'instant, je veux juste me faire de l'argent, aller à la salle, sortir avec eux et aller au lycée sans prise de tête sur le futur. Je n'ai pas de grands rêves précis.

Avec mes amis, on a tous le même niveau. Je vois juste que, quand tu n'es pas très bon ou moyen à l'école, il faut choisir plus vite, plus tôt. Quand t'es bon élève, t'as plus de portes, tu peux te permettre de choisir, et les questions arrivent plus tard.

Flavio, 15 ans

Un métier si critiqué

Depuis toute petite, j'ai un métier en tête, un métier que les gens ont tendance à insulter, un métier à risque : policière. Cette idée m'est venue quand j'avais 6 ans. J'allais souvent au commissariat pour des raisons familiales. Mes parents sont divorcés et il y a eu pas mal de problèmes.

Une fois, dans le commissariat, j'ai vu une porte avec écrit : « *Interdit d'accès sans un agent du service.* » J'ai demandé à mon père ce qu'il y avait derrière. Il m'a dit que c'étaient des bureaux privés où d'autres policiers travaillaient. Je me suis dit, qu'un jour, ce sera moi de l'autre côté, et que les autres se demanderont ce qu'il y a derrière la porte.

Parfois, quand je vois à la télé des habitants qui insultent les policiers, qui brûlent leurs voitures, je me dis qu'il faut que je trouve un autre métier. Je pourrais facilement me faire détester. Pas par mes parents, mais par mes potes qui pourraient mal le prendre. Ce n'est pas un métier très apprécié des jeunes.

Les séries ou les émissions comme *Enquête d'action*, *Appels d'urgence* ou *90' Enquêtes* me l'ont vraiment fait aimer. Malgré les clichés. Je sais que si les gens de ma classe l'apprenaient, certains me dévisageraient. Donc je préfère éviter d'en parler.

Emma, 16 ans

L'orientation comme un QCM

Maris, 15 ans

« *Tu veux faire quoi plus tard ?* » Les profs, mes parents, mes amis, les tantes et les tontons... depuis la troisième, ils me demandent ça. Tous me disent de décider vite. Mais moi, je ne sais pas quoi faire ! Alors, quelquefois, j'invente. Je leur dis que je vais faire banquière ou comptable. Ou que je vais faire comme mes sœurs. L'une est infirmière et l'autre étudie l'économie, mais je sais que je ne ferai jamais ça. Parfois, mes amies aussi me demandent. Avec elles, je suis honnête, je leur dis que je ne sais pas. Avec les profs aussi, je suis honnête.

L'école, c'est comme un questionnaire à choix multiples. Depuis toute petite, j'ai l'impression que l'école est remplie de choix d'orientation. Dès la cinquième, on nous parle du brevet. Après, en troisième, on nous demande d'opter entre la générale ou la pro puis, en seconde, on nous demande entre les différentes spécialités. En faisant des choix maintenant, mon avenir est en jeu et, si je fais le mauvais, ça va être beaucoup plus dur de retrouver une voie qui m'intéresse.

Là, je n'ai que deux choix : la première générale ou STMG (sciences et technologies du management et de la gestion). Je vais bientôt faire un mini stage pour voir comment ça se déroule dans une classe de STMG. Je suis contente, je vais travailler sur tout ce qui est commerce, mais j'ai aussi peur de me dire : « *Ah nan, je voulais pas faire ça.* » En fait, j'ai l'impression d'être toujours indécise : « *Devrais-je changer de filière ? Suis-je prête pour la générale ?* » Toutes ces questions me tourmentent.

Au collège, quand j'avais une moyenne assez basse, je me disais que j'allais finir en pro et que je serai dans la case des idiots. En mode ceux qui ne travaillent pas beaucoup. Parce qu'on dit que la pro c'est pour les bêtes, et la générale pour les intelligents. STMG c'est encore pire ! On dit que les classes sont plus bruyantes, que c'est les idiots des idiots. Alors que c'est faux, ces discours m'influencent un peu. Moi, je veux juste faire un boulot où, quand tu te lèves, t'es contente ! Mais je crois que je suis encore trop jeune pour savoir. J'ai peur de l'avenir.

Une parenthèse à l'internat

Le proviseur nous accueille à la gare. C'est un homme d'environ 1m65, avec des lunettes. Il a un style vestimentaire de cinquantenaire : petite chemise bien fourrée dans son pantalon velours serré par une ceinture qui laisse ressortir son petit ventre. Il a des chaussures de vieux. Des mocassins, je pense. Yeux bleus, cheveux courts châtons. Il a l'air gentil.

Nous sommes en 2020, ma mère m'a inscrite à l'internat. Après de nombreuses menaces, elle l'a fait. Que ce soit moi ou elle, on en avait marre des coups de fil inutiles de l'école. Marre de ces mots dans le carnet à la moindre chose que tu fais car les profs t'ont déjà dans le viseur. Je n'aimais pas la pression de l'école publique.

Pour moi, l'internat c'était une prison pour enfants. Je ne voulais pas y aller. Pour ma mère, l'internat me rendrait plus autonome : je me réveillerais tôt, je serais obligée de toujours faire mon lit, d'être à l'heure, etc. J'ai fini par accepter. Ma mère m'a donc inscrite dans un collège privé catholique à deux heures de Paris, à Saint-Dizier.

Quand je suis arrivée là-bas, je pensais que ce serait vraiment la campagne : zéro Noir et des vaches qui se promènent avec leurs bergers. Mais non, pas du tout. C'est une ville assez mignonne, mais c'est vrai qu'il n'y a pas beaucoup de monde.

Un nouvel environnement

Quand on arrive devant l'école avec ma mère, on rentre dans la cour par une porte reliée au portail gris pas très haut. Une cour de récré assez sympa avec des petits terrains de basket, un mini préau et, sur la gauche, le bâtiment où se trouve la cantine et les chambres de l'internat.

Le principal nous fait rentrer dans le bâtiment du CDI. C'est là qu'on fait l'entretien. Il nous parle du collège. Ses gestes sont assez doux. Comme sa voix. Je lui demande s'il y a une diversité par rapport aux origines des élèves. Je veux savoir si je serai la seule Noire. Il me répond qu'il y a des élèves de plein d'origines différentes.

Les chambres sont assez bien à mon goût : lits superposés, jolies douches et de grandes fenêtres carrées qui donnent sur la cour. Le collège est dans le même bâtiment que l'internat. Tu peux passer des chambres aux classes juste en faisant une ligne droite.

Des « cassos » aux yeux des autres

À la rentrée, je vois enfin les personnes avec qui je vais être. On est onze ou douze. Ça change vraiment de passer du 17e arrondissement de Paris à Saint-Dizier. À Paris, je me souciais beaucoup de mon apparence, à cause du regard des autres. Ici, je m'en soucie moins, même si je ne m'habille pas non plus comme une clocharde. Je sens moins de jugement de la part des autres.

Aude, 17 ans

Nous, les internes, avons tous un point commun : on a majoritairement vécu un truc traumatisant dans notre vie. Pour certains, c'est du passé qui a eu des répercussions sur le quotidien d'aujourd'hui. D'autres sont encore dans certaines difficultés. Beaucoup se retrouvent là car personne ne voulait d'eux. Le proviseur accepte tout le monde. Si tu demandes à des adultes des alentours comment sont les élèves de notre internat, ils te diront qu'on est « spéciaux ». Et si tu demandes aux plus jeunes, ils te diront qu'on est des « cassos » (cas sociaux).

Je me fais de nouvelles amies. Je suis très proche de D. Elle et moi, on est les seules Noires de la classe. On aime bien aller dans les escaliers le temps des récréés alors qu'on n'a pas le droit. Elle me raconte beaucoup d'anecdotes sur sa vie, sur ce qui s'est passé l'année précédente à l'internat.

L'adrénaline est au rendez-vous. Savoir qu'on va avoir des problèmes si on se fait prendre me fait un peu peur.

Une nuit, on fait le mur

Un jour, avec quelques personnes de ma classe, on décide de sortir en douce la nuit. L'adrénaline est au rendez-vous. Savoir qu'on va avoir des problèmes si on se fait prendre me fait un peu peur. Mais bon, j'ai un bon pressentiment, donc j'y vais avec eux.

On escalade une grande grille pour atteindre la rue. On joue sur un petit chantier, on s'amuse à sonner chez les gens puis courir. C'est vraiment amusant. On rentre deux ou trois heures avant l'heure du réveil. C'était vraiment trop bien. C'est l'une des plus grosses bêtises que j'aie faite. Je n'ai pas recommencé.

Est-ce que je suis rentrée dans le droit chemin ? Le fait que ma mère ait payé cher pour me mettre dans cet internat m'a fait réaliser que je ne dois pas fauter, pour pouvoir la rendre fière et lui montrer qu'elle n'a pas fait ces efforts pour rien.

2h30 par jour dans les transports

Chaque matin, je me réveille à 6 heures !

J'habite dans une cité à Gonesse dans le 95, avec ma sœur et ma mère, à environ huit minutes à pied de la gare. Je prends le RER D et je descends à Gare du Nord. Puis, je prends la ligne B pour descendre à Cité universitaire, et je finis par prendre le tram 3a. Rien que d'en parler, ça me fatigue ! Je suis en BTS SP3S (services et prestations des secteurs sanitaire et social) dans un lycée à Porte de Vanves. Je passe plus de deux heures trente dans les transports.

Si le trajet se passe sans difficulté, je mets à peu près une heure dix pour arriver au lycée. Par contre, s'il y a du retard sur le réseau de transports, je peux mettre plus de deux heures. C'est souvent le cas : la ligne D est toujours perturbée, j'en ai marre !

**Quand je commence à
8 heures, ça m'arrive
très souvent de
m'endormir en cours.**

À Gare du Nord, c'est vraiment la merde totale !

Le RER B est toujours blindé, le quai est noir de monde. Dès qu'un train arrive, tout le monde se pousse pour entrer. Ma ligne est perturbée au moins deux fois par semaine. Le tram 3a est davantage blindé, voilà pourquoi j'arrive souvent en retard.

Vive les cours en visio

Arrivée au lycée, je suis énervée. Quand je commence à 8 heures, ça m'arrive très souvent de m'endormir en cours. Je n'ai plus trop d'énergie et je n'arrive plus à me concentrer pour travailler. Puis, quand je rentre chez moi tard, je suis aigrie. Je crie sur tout le monde dans ma maison. Il ne vaut mieux pas me voir dans cet état.

Mes parents ne sont pas véhiculés, ils ne peuvent pas m'aider dans mon périple quotidien. Il m'arrive souvent de sécher les cours parce que je n'ai pas envie de m'embarquer dans de longues péripéties pour seulement deux heures ! La majorité des personnes de ma classe habite à environ une heure du lycée et les professeurs sont très indulgents sur les absences et les retards dus aux transports en commun. Parfois, on a même cours en visio, et ça, c'est cool !

Maimouna, 18 ans

Trois minutes à rigoler, deux jours à regretter

Julien, 16 ans

On s'amusait à s'envoyer des objets à travers la classe. À un moment, la prof nous a cramés parce qu'on lançait fort. Il y avait des gommes, des bouts de stylos et même des règles...

J'ai été repéré. Le CPE et la prof de physique m'ont donné une punition... J'ai dû faire un travail d'intérêt général. On était quatre : deux quatrièmes et deux cinquièmes. On a dû nettoyer tout le collège, un mercredi après-midi, pendant deux heures et demie. Ça m'a énervé parce que j'ai raté le foot.

Au début, mon pote et moi, on faisait bien la punition parce qu'on avait envie de rentrer le plus vite possible chez nous. Mais quand on nous a dit qu'on ne partirait pas avant la fin de la colle, ça nous a découragés. On avait fini de nettoyer et il nous restait encore une heure à tenir. On n'allait rien faire pendant une heure... Alors, l'idée de s'amuser nous est passée par la tête.

Mon pote a appelé les deux cinquièmes et leur a dit de venir. Il a décroché l'extincteur. Au début, il n'a pas réussi à le désamorcer. Les cinquièmes ont voulu essayer à leur tour, mais ils n'ont pas réussi non plus. Moi, j'étais à côté, en train de les regarder parce que je ne voulais pas me mouiller. Quand mon pote a enfin réussi, il a commencé à nous asperger de liquide.

La mauvaise idée

Ça ressemblait à un mélange d'eau et de liquide vaisselle et ça ne sentait pas très bon. On a voulu faire comme lui. Moi, j'ai pris l'extincteur et j'en ai mis sur les murs comme si j'avais oublié qu'on venait de nettoyer le collège. On a fait ça pendant trois minutes et, après, on en a eu marre.

On aurait pu nettoyer (même si c'était compliqué de nettoyer ce produit) mais on a préféré partir, car la colle était enfin terminée. En imaginant que ça n'allait pas se voir...

Bien sûr, le lendemain, le CPE nous a convoqués et nous a demandé ce qu'il s'était passé. En vrai, le CPE on ne peut jamais savoir s'il est énervé ou pas. Entre nous, on s'était dit de ne pas se balancer parce que c'est mal vu. Mais il nous a dit d'écrire notre version de l'histoire. Et on sait que, dans ces cas-là, il y en a toujours un qui finit par tout avouer.

J'ai pris deux jours de renvoi. Je savais que j'allais être dans la sauce par rapport à mes parents. Les exclusions restent dans le livret scolaire ! Depuis petit, je ne suis pas un élève modèle. J'ai des bonnes notes, mais le comportement, ce n'est pas trop ça.

Quand ma mère a appris que j'allais me faire virer, je n'étais pas fier de moi. Elle a tout fait pour que ça ne soit pas dans mon dossier et que, surtout, je ne recommence pas. Si je me souviens bien, mes parents ont envoyé une lettre au rectorat ou un truc comme ça. Elle m'a donné des devoirs à faire pendant ces deux jours et m'a confisqué mes écrans.

En revenant au collège, mes potes m'ont posé plein de questions. Genre ce que j'avais fait et pourquoi j'avais été exclu. Je n'étais pas fier.

À la dure pour réussir à l'école

J'ai reçu une éducation à la chinoise, qui a été transmise de ma grand-mère à ma mère. C'est très sévère, surtout par rapport aux études. Ma mère est couturière et mon père est cuisinier. Ils ont quitté la Chine pour venir travailler en France en 2000. Ici, ils veulent qu'on ait des bonnes études pour être tranquilles et avoir un bon travail quand on sera plus grands. Ils veulent que je travaille dans des métiers généraux comme comptable ou banquière, car ça gagne bien. Alors les deux seules matières qu'ils regardent, ce sont le français et les mathématiques.

Pour eux, les études sont tellement importantes qu'après les cours ou quand j'ai fini mes devoirs, je ne peux pas regarder les écrans, je dois encore travailler. Ils pensent que c'est à cause de ça que je porte des lunettes, que je ne travaille pas assez, ou que j'ai des mauvaises notes. Dès que j'ai du temps libre, il faut réviser et ne pas jouer.

L'éducation à la chinoise, c'est aussi frapper les enfants quand ils ont une mauvaise note. Les notes comptent tellement qu'ils ne regardent même pas les appréciations. Une moyenne de 13, ce n'est pas bien. Pour eux, il faut atteindre 16. Un jour, j'ai eu une mauvaise note à un contrôle et il fallait le faire signer. Quand ils l'ont vue, ma mère m'a directement frappée. Ils voulaient me mettre dehors. Pendant tout le trajet pour aller en cours, j'ai pleuré.

Cette éducation est trop dure pour moi. J'ai l'impression que ce que je fais est mal, ou jamais assez. J'ai pleuré beaucoup de fois. Lorsque j'étais petite, les paroles de mes parents me blessaient beaucoup et je ne me sentais vraiment pas bien. Aujourd'hui, je sais que je veux réussir pour moi, et pas pour eux. Une chose est sûre : quand j'aurai des enfants, je les éduquerai autrement.

Clem, 17 ans

Autre pays, autre école

Je suis parti d'Abidjan avec cinq amis et je suis arrivé en septembre 2022. Ça nous a pris moins d'un mois. En car jusqu'au Burkina, puis en avion jusqu'au Maroc, à Casablanca, puis en train jusqu'à la Méditerranée. De là, on a pris un bateau gonflable et on est arrivés en Espagne. Une fois en France, j'ai fait des tests au Casnav, j'avais 15 ans [le Casnav est le centre qui évalue le niveau scolaire des enfants qui arrivent en France, ndlr].

En Côte d'Ivoire, l'école était comme une sorte de prison psychologique pour moi. À 6 ans, j'ai quitté ma ville de San-Pédro et mes parents pour aller à Adjamé, chez ma tante. Grâce à mes efforts et à la persévérance de son mari, j'ai réussi à compter parmi les meilleurs élèves. Mais à quel prix ! En Côte d'Ivoire, de nombreux profs se permettent de porter la main sur les élèves. On ose rarement se confronter à un prof, car on connaît les conséquences...

Maintenant, je suis élève dans un lycée en France. Je vois de très grandes différences. Ici, les profs s'investissent plus dans l'orientation des élèves et ces derniers sont mieux encadrés. Pour moi, l'essentiel est d'avoir un tableau, des bonnes tables et surtout un bon prof. Les conditions sont bien meilleures. Les élèves en France ne s'en rendent pas compte. Ils sont parfois insolents et passent leur temps à se plaindre.

Abdoul, 16 ans

Ma phobie scolaire, ma meilleure ennemie

Des moqueries, des rumeurs, des boulettes de papier quand je passais au tableau. Des élèves qui incitaient les autres à ne plus me parler, qui planquaient mes cahiers, ma trousse... Qui me poussaient dans les couloirs. En sixième, dès le début d'année, j'ai été harcelé.

Mon cerveau a fait un *black-out* sur cette période. Au début, je me disais que je le méritais, que ce n'était pas méchant, que c'était pour rigoler. J'ai essayé d'en parler à une professeure, mais elle m'a dit de ne pas m'inquiéter. Très rapidement, j'ai préféré ne plus aller au collège. Chaque matin, je me levais en étant remplie de stress, jusqu'à en faire des crises... C'est comme ça que j'ai rencontré ma meilleure ennemie...

La phobie scolaire !

Dès le matin, j'avais la sensation que mon cœur s'arrêtait. Ma tête qui tournait. Les murs qui se rapprochaient de moi. J'étouffais. Au début, mes parents acceptaient que je reste à la maison pendant qu'ils étaient à leur travail. Pour le collège, j'étais une enfant qui ne voulait pas aller à l'école. En sixième, j'ai dû y aller une semaine par mois. En cinquième, je n'y allais plus que deux jours par mois.

Dans la tête des autres, si on ne vient pas, c'est juste qu'on a la flemme...

Redoubler m'a sauvée

Dans la tête des autres, les élèves comme les professeurs, si on ne vient pas, c'est juste qu'on a la flemme... Malgré toute ma bonne volonté, la peur du jugement m'étouffait. Ce que je ressentais restait au fond de moi... Alors, je me suis renfermée dans mon mal-être et j'ai commencé les scarifications. La phobie scolaire m'a fait redoubler ma cinquième.

Étonnamment, en redoublant, ça a été un nouveau départ, une nouvelle vie. Dans la classe, c'était une autre atmosphère. Je n'avais pas de réputation. J'ai alors eu envie de tout dire à mes parents. Mon père m'a tout de suite soutenue et proposé de voir un psychologue. J'ai accepté. Ma mère a fondu en larmes et a culpabilisé car, pour elle, tout était de sa faute.

J'ai décidé que cette phobie scolaire me laisserait vivre pour de bon. Mon entrée en seconde a été sympa, sans trop de problèmes et j'ai rencontré de nouvelles personnes. Ça m'a pris longtemps pour le faire, mais je me suis enfin avoué que j'allais mal... Je me bats toujours contre la dépression et je vois une psychologue, mais j'ai envie de continuer d'avancer.

Nous tenons à remercier chaleureusement :

tous les lycéen·nes, les enseignant·es et l'ensemble des équipes
du lycée Rabelais pour leur confiance et leur implication.

Un grand merci tout particulier à **Patricia Jourdy**, proviseure
et à **Mélanie Puel**, proviseure adjointe.

Remerciements

Remerciements



Les récits publiés dans ce recueil sont issus d'une série d'ateliers d'écriture menés par les journalistes de la **Zone d'Expression Prioritaire** entre les mois de janvier et avril 2023 en partenariat avec les équipes pédagogiques du lycée **François Rabelais** (Paris 18e) et le quotidien **Libération**. Les textes ont été validés par les jeunes qui en sont les auteurs et autrices. Les prénoms ont souvent été modifiés à leur demande dans un souci de préserver leur anonymat.

Coordination éditoriale : Emmanuel Vaillant et Edouard Zambeaux

Animation des ateliers et édition : Hadrien Akanati, Aïda Amara, Margaux Dzuilka, Julie Szmul, Emmanuel Vaillant et Edouard Zambeaux

avec l'appui de volontaires en service civique : Rachel Andrieu, Coralie Chovino et Marine Quéau

Mise en place et coordination du partenariat : Lorène Cornet

Correction et relecture : Salomé Dionisi et Nathalie Hof

Conception graphique : Martin Antherieu et Salomé Dionisi

Recherche iconographique : Salomé Dionisi

Contact : redaction@zep.media

© **Crédits photos** : Clay Banks, Santiago Boada, Cotton Bro, Laurent Hou / Hans Lucas, Marcus Lenk, Nana, Angela Roma et саша-соколова

On l'a vu en sang au sol.
Cette image restera gravée dans
nos mémoires à tous.

Je ne suis plus jamais seule,
j'ai toujours quelqu'un sur
qui compter.

Le mélange entre la peur et la
détermination m'a fait
oublier la douleur.

Moi qui étais complètement amoureuse
de lui, j'ai cru à ses belles paroles.

Je passe autant de temps sur Pronote
que les autres sur les réseaux.

ZRP